Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

GR 360 .T5 J8 1897
Junod, Henri Alexandre, 186
-1934.
Shelf Les chants et les contes de
Ba-Ronga de la baie de

Les Chants et les Contes

des Ba-Ronga.

Lausanne 1897. — Imp. Georges Bridel & Cie.

LES CHANTS ET LES CONTES

des Ba-Ronga

DE LA BAIE DE DELAGOA

RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR

HENRI-A. JUNOD

de la Mission romande.

LAUSANNE

Georges Bridel & Cie éditeurs.

—

INTRODUCTION

C'était au tout premier printemps. Mars venait à peine de commencer. Sous les buissons encore sans feuilles, les violettes apparaissaient timidement. A midi, les véroniques s'enhardissaient et ouvraient leurs corolles d'un jour. Des petites fleurs insignifiantes, crucifères minuscules aux pétales blancs décoraient le flanc d'un rocher que la neige recouvrait encore il y a quelques semaines. Par-ci, par-là, dans les champs, quelques touffes vertes se détachaient sur l'herbe grise et morte de l'an passé. Ces premiers parfums, ces vestiges touchants du renouveau m'émouvaient doucement l'âme, tandis que je vaguais à la lisière du bois, jouissant immensément d'un rayon de soleil pénétrant. Le spectacle n'était point varié. La végétation n'était guère opulente. Mais qui dira le charme du tout premier printemps ?

Quelques semaines plus tard, les renoncules d'or

avaient paru. Déjà les feuilles nouvelles couronnaient tous les rameaux. Les merles chantaient : ils lançaient aux coteaux leurs notes hardies comme pour célébrer la victoire de la saison nouvelle. Les rouges-gorges roucoulaient leurs chansons d'amour. La verdure escaladait les pentes des collines et les emportait de haute lutte.

Enfin, lorsque juin fut venu, ce fut le triomphe complet de la vie et de la couleur, tout du long de la lisière. Les esparcettes flamboyèrent dans les prés, véritable décor de feu au travers duquel les papillons passaient sans se brûler les ailes. Les pures marguerites, les sauges à l'odeur saine, les géraniums resplendissants se dressèrent au milieu des herbes grandes prêtes à être fauchées. Et par terre, dans les trous, sous les feuilles, retentit le concert de l'été, les mille instruments de l'orchestre des champs : cris de fête des grillons, bourdonnement inquiétant des abeilles et des guêpes, susurement de bêtes en extase et de sources claires, par ce beau soleil de juin. En vérité, là-bas, sur la lisière, ce fut un éblouissement de couleurs et une symphonie assourdissante ce jour-là.

* * *

Et je songeais que telle qu'est la nature, tel est aussi l'homme et sa pensée. Depuis que l'étincelle créatrice, le rayon d'en haut a fait surgir l'être humain au sein du monde inconscient, il a traversé, et plusieurs fois peut-être, ces trois phases de l'évolution.

Les créations de son imagination furent d'abord très rudimentaires et très éparses : quelques chants populaires, quelques récits parfois filandreux, littérature primitive et qu'aucune écriture n'a conservée, car on n'écrivait pas encore dans ce temps-là.

Puis la vie intellectuelle s'affirme et se développe : c'est l'ère des épopées, de l'*Iliade* et de la *Chanson de Roland*, des ménestrels, des bardes et des poètes itinérants : merles hardis et rouges-gorges amoureux.

Enfin parurent les grands siècles : celui de Périclès au temps des Grecs et celui du Roi-Soleil, époques de gloire et de maturité où la prose est sonore et la prosodie parfaite : symphonie où tous les genres s'unissent et se complètent, tragédie, comédie, satire et poésie lyrique ; c'est un orchestre auquel nul instrument ne manque ; dernière phase de l'évolution : la campagne est près d'être fauchée.

* * *

Que ce rapprochement soit juste ou faux, un fait demeure certain : la contemplation de la nature de juin est instructive, enivrante sans doute ; les jouissances qu'elle procure sont riches et variées ; mais il y avait, dans la promenade du tout premier printemps, une émotion secrète, presque douloureuse et pourtant bienfaisante que je n'ai plus ressentie ni en avril ni en juin. Ce parfum de violettes, cette floraison grêle et uniforme, premiers vestiges de vie, avaient parlé à mon cœur fatigué de l'hiver en des accents étrange-

ment pénétrants. C'était un hymne d'espérance discret, mais persuasif et puissant.

Telle est aussi l'impression que nous cause cette littérature primitive que, de toutes parts, les savants et les explorateurs exhument, pour ainsi dire, des profondeurs de l'âme populaire. Nos romans, nos drames, nos poésies du dix-neuvième siècle sont fort artistiquement composés. La musique de Bach, Beethoven et Wagner, c'est le triomphe de l'art. Que de ressources, que d'habileté dans leurs fugues et leur contrepoint! Et cependant les chants des sauvages, leurs récits fantastiques, les compositions gauches de leur imagination enfantine, tout ce *folklore* des peuples primitifs possède un charme particulier qu'on chercherait vainement dans des œuvres plus accomplies. Et ne voit-on pas, de nos jours, l'âme moderne, fatiguée de ses propres chants, rechercher et sonder l'âme primitive et lui demander le secret d'une fraîcheur qui s'est perdue ?

* * *

Il s'est fondé un peu partout, et même en Suisse, des sociétés qui recueillent précisément ces traditions, ces chants populaires, dans les villages reculés et les vallées des montagnes où l'homme a gardé quelque chose des temps anciens. Mais il est facile de comprendre que les peuples non civilisés fournissent à la jeune science du folklore des matériaux beaucoup plus nombreux et précieux.

L'Afrique, qui a vécu jusqu'ici de sa propre vie et

que le contact avec les Européens a fort peu modifiée encore, tend à devenir la terre classique de cette littérature traditionnelle. Dans n'importe quelle tribu, pour peu qu'on sache la langue des indigènes et qu'on se donne quelque peine pour les faire causer, on récoltera une moisson abondante de contes, de chants, de proverbes et d'explications fantaisistes des phénomènes naturels. Pour ne parler que de l'Afrique centrale et méridionale, bien des livres ont déjà paru donnant la traduction en anglais, français ou allemand des contes de certaines peuplades. On a même publié un temps au Cap un journal du folklore sud-africain qui contient des échantillons de traditions bushmen, hottentotes et cafres.

Les Ba-Ronga qui occupent les environs de la baie de Delagoa possèdent des richesses considérables à cet égard, et si nous avons réuni quelques-unes des perles de la tribu, il en reste encore beaucoup plus à découvrir. A certains égards les contes que nous publions ici diffèrent passablement des productions littéraires des Zoulous et des Bassoutos. Néanmoins c'est le même fond de naïveté, les mêmes histoires pittoresques d'animaux, d'ogres et autres bêtes fantastiques que nous retrouvons, un peu partout, en Afrique et même en Europe.

D'où viennent ces récits? On pourrait croire, à première vue, qu'ils sont les produits modernes de l'imagination des noirs. Mais tel n'est nullement le cas. Les narrateurs eux-mêmes sont tous d'accord pour déclarer que ce sont de très anciennes traditions re-

montant à leurs ancêtres les plus reculés. Et nous ne faisons aucune difficulté pour l'admettre. La preuve en existe d'ailleurs : certains contes se retrouvent sous une forme très semblable au sein de tribus éloignées les unes des autres, et il n'est pas probable qu'ils aient été empruntés de l'une à l'autre à une époque récente. Qu'est-ce à dire, sinon que ces traditions datent de très loin, qu'elles appartenaient à la souche primitive et qu'elles ont été emportées par ces diverses tribus au cours de leurs migrations. (Voir l'introduction à la seconde partie.)

Ainsi nous avons dans le folklore africain un monument antique de l'activité littéraire de l'homme. Ces races noires, tout semble prouver qu'elles sont demeurées stationnaires durant des siècles : leur religion, leurs mœurs, leurs récits portent à un haut degré le caractère du primitif. Lors donc que nous écoutons leurs poètes, il semble qu'il nous arrive un écho de ce temps très ancien où l'humanité commençait à bégayer. Nos pères ont dû passer par un stage semblable dans leur évolution. Et c'est pourquoi ces traditions nous intéressent et nous émeuvent, comme le parfum des premières violettes à la lisière du bois.

* * *

Nous osons croire que le lecteur partagera cet intérêt et cette émotion. Il sera certainement frappé par la douceur, l'innocence enfantine des quelques mélodies qu'il trouvera plus loin. On se serait attendu à de

sauvages clameurs, à des improvisations épiques, à une poésie sanguinaire : rien de tout cela dans ces refrains mélancoliques et parfois suaves. Les chants de guerre eux-mêmes ont un accent plaintif et résigné. Quant aux contes, une imagination désordonnée s'y donne libre carrière parfois. Et pourtant que de finesse d'observation, que de malice, que de bonne humeur simple ils trahissent ! C'est la véritable narration populaire, avec ses longueurs, ses redondances, ses répétitions, sa monotonie qui n'est point sans charme. Mais déjà un art réel se laisse deviner. Tout n'est point livré à l'arbitraire dans le développement de la pensée. Certaines règles d'esthétique sont observées d'instinct ; le récit est plein de trait et parfois palpite d'intérêt.

Et si l'on y réfléchit un instant, on reconnaîtra sans peine le caractère profondément humain de toute cette littérature et de cette musique africaines. Les cordes qui vibrent dans les cœurs de cette tribu si éloignée sont les mêmes que celles qui résonnent en nous. La race noire se révèle comme la sœur de la nôtre : une sœur malheureuse, arrêtée dans son développement par des causes mystérieuses, mais une sœur quand même, douée des mêmes facultés et faite pour les mêmes destinées.

Le folklore africain me paraît être l'une des preuves es plus convaincantes de l'unité de l'espèce humaine. Ce n'est pas le lieu de prouver cette thèse. Nous prions seulement le lecteur de prendre connaissance de ces documents que nous avons reproduits avec

exactitude, et alors il jugera lui-même si les auteurs de cette littérature sont « des gorilles dégrossis qui végètent sur le sol d'Afrique, » comme disent de prétendus savants, ou des frères cadets dignes de tout notre intérêt, comme nous l'affirmons nous-même.

* * *

Nombreux sont, de nos jours, ceux qui travaillent au relèvement des Africains. Un mouvement de sympathie puissant se manifeste au sein de la chrétienté européenne pour ces races malheureuses. On a pitié de leurs souffrances ; on sent aussi qu'il faut expier en quelque sorte les cruautés dont les esclavagistes blancs se sont rendus coupables autrefois.

Notre but, en publiant cet ouvrage, c'est d'encourager ces nobles sentiments. Si le noir est bien vraiment l'être intelligent et sensible que sa littérature et ses chants nous révèlent, il y a lieu d'espérer pour lui un avenir riche et lumineux. Il n'est point destiné à demeurer l'éternel paria de la société humaine. Une place modeste mais utile lui est réservée dans les siècles futurs. Le travail de ceux qui l'aiment et l'instruisent n'est pas vain. Nous adressons donc ce livre à tous les amis du noir, aux chrétiens qui lui envoient des missionnaires comme aux philanthropes qui embrassent tout ce qui est humain dans la largeur de leurs affections.

* * *

Nous espérons que les savants, les ethnographes, les folkloristes y trouveront aussi quelque matière intéressante pour leurs études. Ces chants et ces contes recueillis pendant un séjour de sept ans dans le pays des Ba-Ronga sont pour la plupart absolument inédits. Indépendamment de leur valeur propre, ils pourront rendre certains services à la science. Je n'indique ici que l'essentiel : on ne sait presque rien actuellement sur l'histoire ancienne du continent mystérieux. L'origine et les destinées de la grande race bantou, qui couvre toute la portion méridionale de l'Afrique, sont des choses absolument inconnues. Or c'est seulement par la comparaison des idiomes et des traditions des diverses tribus qu'on arrivera à jeter quelque lumière sur leur passé. Puisse le présent volume contribuer pour sa part à élucider cet important problème que les africanistes sont loin d'avoir encore résolu !

* * *

D'ailleurs, ami lecteur, si même vous n'étiez pas un philanthrope (ce que je n'ose supposer), si même vous ne prétendiez pas être un homme de science (cela est permis), je vous dirais néanmoins : « Prenez et lisez. » Votre cœur a battu jadis, votre visage s'est illuminé lorsque, tout enfant, on vous contait les aventures du *Petit-Poucet*, celles de *Barbe-Bleue* ou celles

d'*Ali-Baba*. Quelque raisonnable que vous soyez devenu, il reste au fond de votre cœur — car vous êtes un homme de goût — cet amour du merveilleux, cet attrait pour le fantastique que les mathématiques transcendantales ni les exigences de la science n'ont pu tuer. A vous aussi je dédie ces pages, persuadé que la gracieuse idylle de Sidioulou, les bons tours de seigneur le Lièvre, les horribles festins des ogres Chihouboulébabi et les refrains des enfants ou des guerriers vous feront tour à tour sourire, trembler, rêver et jouir d'une saine jouissance littéraire. Puissiez-vous trouver autant de charme en lisant ces contes que moi-même en les recueillant sur les lèvres des indigènes. Alors vous deviendrez aussi un négrophile (un mot peu harmonieux, mais une belle chose) et c'est là ce que je voulais.

Et maintenant, bouquet de fleurs très printannières, au parfum sauvage et primitif, violettes embaumées et véroniques caduques, répandez-vous au loin, aussi loin que possible, et allez conquérir quelques nouveaux amis à l'Afrique[1] !

[1] Nous exprimons ici notre reconnaissance envers Madame Henriod-Wavre et MM. Clément Heaton et Maurice Borel, qui ont bien voulu nous prêter le concours de leur talent en illustrant ce volume.

PREMIÈRE PARTIE

Les chants des Ba-Ronga.

LES CHANTS DES BA-RONGA

I. *Le clan des Ba-Ronga* [1].

Avant d'étudier la musique des Ba-Ronga, il ne serait peut-être pas inutile de savoir plus exactement dans quel coin du monde ils habitent. Le petit croquis géographique qui suit permettra au lecteur de s'orienter très rapidement. Les Ba-Ronga occupent les bords de la baie de Delagoa, laquelle forme le centre naturel de leur pays. De là ils s'étendent du côté du sud, dans les contrées de Tembé et de Ma-

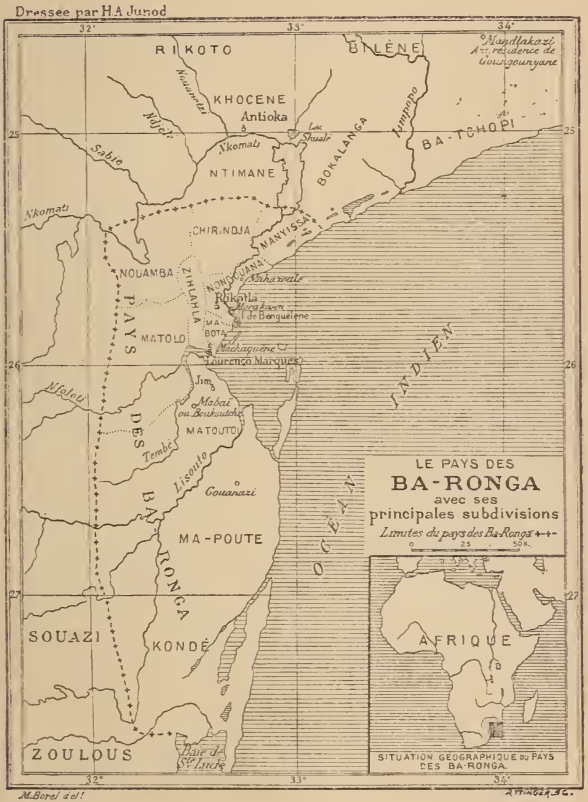
[1] Dans le mot Ba-Ronga, la syllabe Ba est un préfixe qui indique le pluriel. Nous conservons cette syllabe caractéristique dans l'orthographe française en la séparant du radical par un trait d'union. Il ne s'agit donc pas de *Bas-Rongas*, comme quelques-uns l'ont cru ! Il n'y a point de haut et de bas pays dans la contrée de plaine qu'habite notre tribu ! Quand nous employons l'adjectif *ronga*, nous l'envisageons comme invariable, puisqu'il n'est pas encore incorporé à la langue.

poute, jusqu'aux frontières de la colonie de Natal et du Zoulouland. A l'ouest, ils touchent à ce fameux Souaziland que les Anglais et les Boers se sont longtemps disputé. Les districts de Matolo et de Nouamba occupent la portion occidentale du territoire des Ba-Ronga. Du côté du nord, on rencontre plusieurs petits royaumes contigus : Mabota, à quelques kilomètres de la ville de Lourenço-Marques, Zihlahla ou Mpfoumo, longue bande étroite qui arrivait jusqu'à la baie et comprenait jadis la cité portugaise elle-même dont l'emplacement était nommé Machaquène. Plus loin, ce sont les districts du Nondouane, de Chirindja et de Manyisa, ce dernier à cheval sur le fleuve Nkomati.

Le clan des Ba-Ronga peut compter cent mille âmes, tout au plus. Il a son parler spécial, qui varie lui-même selon les districts. Mais cet idiome n'est que l'un des dialectes du langage thonga. Cette langue, l'une des principales du groupe bantou, est parlée par une vaste tribu comptant plus d'un million d'individus, les *Ba-Thonga* ou *Landins* (appellation portugaise), dont les Ba-Ronga forment le clan le plus méridional. Il existe plusieurs autres clans thonga qui s'étendent au delà du Limpopo jusqu'à la Sabie, à mi-chemin entre le Limpopo et le Zambèze [1].

[1] Voir pour plus de détails notre brochure sur *La tribu et la langue thonga* et la *Grammaire ronga*. (Georges Bridel et Cie, 1896.) Nous renvoyons aussi fréquemment le lecteur à un ouvrage en préparation sur *Les Ba-Ronga, leurs mœurs, leur religion, leurs superstitions*, qui paraîtra bientôt sous les auspices de la Société neuchâteloise de géographie.

Les Ba-Ronga forment une race intelligente, aux traits plus fins que leurs voisins, d'une stature moyenne



et d'une couleur variant du noir au brun clair. Depuis le commencement du siècle, ils ont été en relation avec les Portugais, mais l'influence européenne n'est

devenue quelque peu prépondérante qu'à partir de 1856. A cette époque, un chef des environs de Lourenço-Marques, ce Machaquène dont le nom est resté à la colline qui domine la ville, s'est consacré à établir la suprématie des blancs sur tous les petits royaumes des Ba-Ronga, et il y a bien réussi. La guerre de 1894 à 1895 a eu pour résultat de rendre plus complète la soumission du pays aux autorités portugaises.

La proximité des Européens, durant ces dernières décades, a-t-elle transformé en quelque mesure le caractère et les idées du peuple indigène? Assurément! Nous trouverons des traces de cette influence jusque dans le folklore de la tribu. Néanmoins les idées et les coutumes originelles se sont conservées et cela d'autant plus intégralement qu'on s'éloigne de la baie, le seul point du pays occupé sérieusement par les blancs jusqu'à ces dernières années.

Quant aux aptitudes des Ba-Ronga, nous pouvons déclarer par expérience qu'ils sont grands chanteurs, grands danseurs et grands parleurs, comme à peu près tous les indigènes du sud de l'Afrique. Je serais tenté de croire qu'ils sont moins musiciens que les Zoulous, leurs voisins du sud, et les Ba-Tchopi, leurs voisins du nord-est. S'ils ont moins de génie d'invention, ils ont fait preuve, par contre, d'une grande facilité d'assimilation. Commerçants et voyageurs, ils ont su emprunter aux Zoulous leurs mélodies et aux Ba-Tchopi leur piano! De cette manière, ils ont enrichi leur art musical et se sont créé une poésie lyrique plus variée qu'on ne le croirait. Le terme de *poésie* est peut-être

bien prétentieux et le mot *lyrique* encore plus. Néanmoins, cette expression convient tout à fait à ces productions littéraires africaines, car la musique y est inséparable des paroles. Tout s'y chante et, ajouterons-nous, tous ou presque tous les chants s'y dansent! Ces trois éléments : la musique, la poésie, la danse, y sont donc intimement unis.

II. *Les instruments de musique et le système musical des Ba-Ronga.*

L'enfance de l'art, on la voit paraître, on l'entend passer lorsque les petits bergers ba-ronga rentrent le soir au village, poussant devant eux leur troupeau de chèvres et soufflant dans le simple tuyau de jonc (*nanga*) qui leur sert de *flûte*. Rien de primitif en fait de musique comme ces notes grêles formant la tierce, parfois la quinte, qui retentissent le long des sentiers dans le beau calme d'un soir africain. Et pourtant j'aime les petits pipeaux que fabriquent ces garçonnets qui vont, sommairement vêtus, par la campagne, et qui ébauchent des semblants de mélodies tout en guidant leurs chèvres mutines!

De la flûte des bergers à la *harpe unicorde* des jeunes gens, il y a progrès. Celle-ci se compose simplement d'un arc dont la corde est remplacée par une ficelle ou un mince fil d'acier acheté en ville. (Voir la p. 27, 1.) Au milieu du bois de l'arc se trouve fixée

une calebasse ouverte du côté de l'extérieur, et qu'on appuie contre sa poitrine en jouant : elle sert alors de caisse de résonnance. Cet instrument se nomme le *chitchéndjé* et les grands garçons frappent sur la corde avec une baguette, ce qui produit un bruit monotone, mais assez mélodieux. Il existe d'ailleurs une forme plus compliquée de cette harpe unicorde, dans laquelle le fil de fer est partagé en deux parties d'inégale longueur par une ficelle qui le relie au bois de l'arc et à la caisse de résonnance. Le son obtenu est d'une qualité supérieure, et surtout, comme la corde, bien tendue, est divisée en deux, on peut produire deux notes différentes selon qu'on frappe sur la portion inférieure ou supérieure de l'instrument. Au reste, certains artistes réussissent à varier leur mélodie en posant leur doigt à différents endroits, comme sur le violon. Je me souviens avoir entendu, dans une course au pays de Chirindja, un individu qui jouait délicieusement de cette façon une sorte de berceuse qu'il chantait en même temps.

Un jour, Matlarihane, un garçon des environs de Rikatla, me donna un petit concert sur sa harpe unicorde. Il ne tarda pas à pencher la tête et à sucer le bois de l'arc en prenant des airs méditatifs.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demandai-je.

— C'est afin que ce que je dis dans mon cœur puisse passer dans l'instrument, me déclara-t-il.

Et de cette réponse je conclus que, toute primitive qu'elle soit, la harpe unicorde est capable d'exprimer les sentiments !

Plus puissantes sont les *timhalamhala*, les *cornes d'antilope*, avec lesquelles les hommes d'âge mûr font de véritables fanfares. La musique spéciale qu'on exécute sur cet instrument-là se nomme *bounanga*. Dans chaque district quelque peu important, les guerriers se réunissent autour de leur chef et durant les beaux soirs d'hiver, quand les greniers sont pleins et le pays tranquille, ils célèbrent la saison d'abondance en faisant sonner leurs trompes retentissantes. Puis, fanfare après fanfare s'en va exécuter les morceaux qu'elle a exercés, à la capitale, chez le chef suprême ; l'Europe n'a donc pas le monopole des concours musicaux [1]. Je me souviens, un certain soir de juin 1891, avoir tout à coup tressailli en entendant d'étranges et sonores harmonies du côté de l'est, tout près de Rikatla, au village de mon voisin. Je partis en hâte pour voir ce que c'était. L'obscurité était déjà profonde, mais là-bas, comme s'il y avait un incendie à l'orient, la lune se levait sur l'océan Indien. Arrivé au *kraal* du conseiller de Mozila, j'entendais toujours distinctement ces notes pleines et harmonieuses. Je découvris qu'elles partaient de beaucoup plus loin et l'on me dit que c'était la « bounanga » que les gens de Chifimbatlelo exerçaient à trois quarts d'heure de distance.

Au reste, à part sa sonorité superbe, cette musique ne différait guère de celle des pipeaux de bergers ;

[1] Cette coutume fort ancienne s'est conservée parmi les Ba-Ronga, tandis qu'elle est tombée dans les autres clans de la tribu thonga où l'influence des Zoulous de Goungounyane a transformé les mœurs.

c'étaient des tierces et des quintes qui se succédaient avec un rythme peu marqué. On eût dit que chacun jouait ce qui lui plaisait, et cependant l'effet n'était point désagréable du tout.

Si l'on ne tenait compte que de la flûte, de la harpe unicorde et des cornes d'antilope, on jugerait le système musical des Ba-Ronga extrêmement primitif. Rien dans les notes grêles ou sonores de ces trois instruments qui ressemble, même de loin, à notre gamme. Mais il en existe par bonheur un quatrième, auquel nous n'hésitons pas à appliquer le nom pompeux de *piano* (celui de xylophone conviendrait sans doute mieux), et il nous révèle un développement musical que les autres ne nous laissaient nullement supposer. Le nom indigène de cet instrument, c'est *timbila*, et, pour être exact et juste, il faut dire que les Ba-Ronga ne le fabriquent pas eux-mêmes, mais qu'ils se le procurent chez les Ba-Tchopi, une tribu fort curieuse et très différente de la nôtre, qui demeure au bord de la mer, au nord de l'embouchure du Limpopo. On le retrouve sous une forme très analogue à Madagascar, où il est appelé *marimba*, dit-on, et jusqu'au Zambèze[1]. Le timbila[2] est répandu partout chez les Ba-Ronga ; les armées de Goungounyane, qui allaient régulièrement piller le pays tchopi, en ont rap-

[1] Voir Edouard Foa, *Du Cap au lac Nyassa*, p. 264. Le marimba des Ba-Tchékounda du Shiré a une double rangée de calebasses.

[2] Timbila est, à proprement parler, un pluriel.

Il m'a fallu plusieurs années pour m'en procurer un exem-

porté de nombreux exemplaires, et il est certain que le goût et l'oreille de notre tribu se sont beaucoup développés sous l'influence de cet instrument.

Or, il n'y a aucun doute possible : le piano nègre est construit d'après la même gamme que la nôtre, et il nous permet d'affirmer que les indigènes de l'est africain parmi lesquels cet instrument est répandu, connaissent et pratiquent cette succession de huit sons qui est à la base de notre système musical européen.

Les touches du piano, qui sont au nombre de dix (voir la figure des timbila représentant la face supérieure et la face inférieure de l'instrument, p. 27, 2 et 3), sont des traverses de bois dur, sonore, entaillées par-dessous de façon à produire chacune une note déterminée. Elles sont fixées au moyen de lanières sur une monture de bois, de manière à être suspendues, chacune d'entre elles, sur une petite caisse de résonnance sphérique. Ces caisses ne sont point des calebasses proprement dites, mais les coques dures d'un fruit nommé le *sala*, qui abonde dans la contrée et dont nous aurons souvent l'occasion de parler. Dans ces coquilles de fruits, les luthiers tchopi ont pratiqué deux ouvertures : l'une droit dessous la touche, pour accueillir les ondes sonores, et l'autre en avant ; cette dernière est recouverte dans la règle

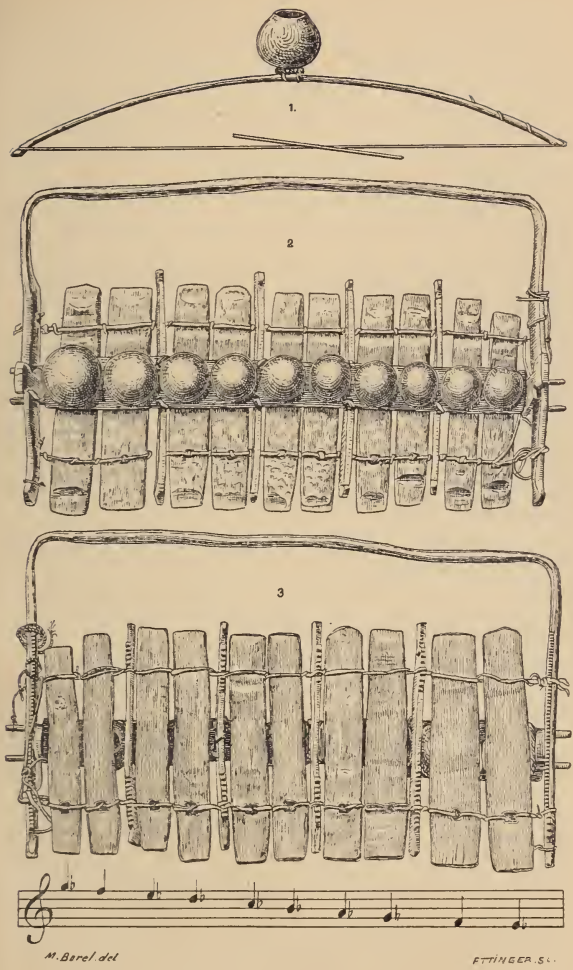
plaire. Chacun en Afrique, comme en Europe d'ailleurs, n'est pas disposé à vendre son piano au premier amateur venu ! La famine m'a rendu service ; un artiste pauvre, dont l'estomac souffrait, a consenti à me céder son timbila contre argent comptant en 1895.

d'un morceau de membrane de chauve-souris, véritable toile élastique qui est censée vibrer et augmenter ainsi la qualité du son. Grâce à sa monture, le piano est aisément transportable. On le pose par terre ; l'artiste s'accroupit devant et, armé de deux baguettes, se met à taper sur l'instrument comme Lizt sur un Erhard ou un Pleyel ! (Voir la couverture.)

Ecoutons-le frapper sur chacune des touches, en commençant par celle du bas. Ainsi que l'indique la portée que nous avons représentée sous la figure du piano, la 1re note sera mi bémol, et la 8me est juste à l'octave. C'est une gamme complète. Remarquons que la tierce tombant sur un sol bémol est une tierce diminuée ; il se trouve donc un demi-ton entre le 2me et le 3me intervalle comme dans les gammes mineures. Mais, par contre, les demi-tons entre le 5me et le 6me, et le 7me et le 8me qui se rencontrent dans les gammes mineures harmoniques manquent sur nos timbila, en sorte que le caractère mineur ne se poursuit pas tout du long. Par contre, si nous redescendons de la 8me traverse à la 1re, nous obtenons une gamme mineure mélodique parfaite.

Partons maintenant de la 3me note et frappons les touches jusqu'à la 10me ; nous aurons parcouru l'espace du sol bémol d'en bas au sol bémol d'en haut avec deux demi-tons entre le 3me et le 4me intervalle, et entre le 7me et le 8me : c'est une gamme majeure parfaitement juste, celle de sol bémol majeur qui a six bémols à l'armure. Ici aucun doute possible.

Nous avons donc dans ces dix notes une gamme



Instruments de musique des Ba-Ronga.

majeure (celle en sol bémol) et sa correspondante mineure, celle en mi bémol. Celle-ci n'est pas absolument juste en montant, mais elle l'est en descendant. Que conclure de cet examen ? Les artistes sud-africains auraient-ils eu réellement l'idée audacieuse, géniale de réunir, dans un instrument qui n'a que dix touches, les deux tonalités majeure et mineure ? Ou bien ce prodige réalisé dans la mesure du possible dans le timbila que j'ai rapporté d'Afrique ne serait-il que l'effet d'une coïncidence curieuse, fortuite ?

Il existe au musée de Neuchâtel un autre timbila qui vient probablement d'Inhambane. La provenance n'en est pas absolument sûre cependant. La note inférieure est aussi un mi bémol. Il semblerait donc que ces pianos sont tous réglés selon un certain diapason, et ainsi s'expliquerait le fait certifié par les indigènes que les Ba-Tchopi forment de véritables orchestres dans leurs villages. Des bandes de pianistes se réunissent, se mettent en ligne, tout du long de la rue du village[1], et exécutent ensemble des morceaux connus. Il n'en résulte pas de cacophonie, puisque les instruments paraissent réellement être accordés.

D'autre part, la 3me touche du timbila d'Inhambane forme avec la 1re une tierce normale et non une tierce diminuée. Adieu donc le mode mineur !... adieu l'ingénieuse combinaison ! Il faudrait comparer entre eux des centaines de timbila pour décider si, en réalité,

[1] Les Ba-Tchopi construisent en effet des alignements de huttes, de vraies rues, tandis que les Ba-Ronga bâtissent leurs villages en cercle. (Voir *Les Ba-Ronga,* première partie.)

les pianistes africains ont eu l'intention de réunir les deux tonalités sur leur instrument. Nous n'avons pas eu l'occasion de faire cette comparaison. Laissons donc la question en suspens !

On pourrait aussi supposer que cette succession de dix notes, de dix sons, forme une sorte de tout, un ensemble harmonique que l'oreille primitive recherche [1]. On a rapproché avec raison le timbila et ses dix touches de la harpe *à dix cordes* avec laquelle David accompagnait ses psaumes. Je croirais aussi volontiers que, un octave plus deux notes, c'est-à-dire dix intervalles, représente l'extension normale de la voix humaine chez les peuples primitifs. De tous les chants que nous avons recueillis, il n'en est pas un dont l'échelle soit plus étendue que cela.

Quoi qu'il en soit, nous affirmons, au nom de notre instrument, que les Ba-Ronga connaissent notre gamme de huit sons. Un puriste dira peut-être que certaines de leurs notes sont d'un tiers, d'un quart de ton trop haut ou trop bas. C'est vrai. Ils n'ont pas encore fait l'étude mathématique des intervalles, ignorent la quantité de vibrations que doit produire l'ut ou le sol réglementaire. Mais quand on songe qu'ils ont fabriqué ces dix touches au couteau, les entaillant, les brûlant au feu jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à produire le son voulu, on ne pourra que s'émerveiller de la justesse relative de l'instrument.

[1] C'est l'idée de M. le professeur W. Cart, de Lausanne, qui a bien voulu nous aider dans l'étude de ce curieux et précieux instrument.

Dans leurs chants aussi, ces quarts de tons funestes au-dessus ou au-dessous de la note se font entendre parfois. Ils désorientent notre oreille, accoutumée à plus de précision ! et nous sommes forcés de corriger quelque peu certains sons pour les faire entrer dans le cadre rigide de notre portée musicale. Il a fallu — et nous ne nous en cachons point — préciser de cette façon plusieurs notes dans les refrains qu'on trouvera ci-dessous, lorsqu'il s'est agi de les écrire. Néanmoins plus l'oreille des indigènes se forme, plus ils chantent juste même leurs propres chants d'autrefois, et c'est pourquoi nous dirons, à propos de leurs faussets : les Ba-Ronga incultes ne chantent pas faux, ils ne chantent *pas encore* juste.

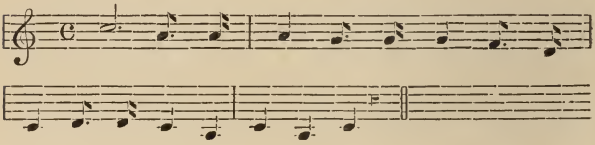
J'avais à Lourenço-Marques une école de jeunes gens qui se réunissaient tous les soirs pour apprendre à lire et pour exercer des cantiques. Il y en avait bien une soixantaine : beaucoup d'entre eux étaient de purs sauvages venus en ville pour gagner de l'argent et que le désir de s'instruire avait attirés chez nous. Je leur fis chanter la gamme ; au bout de dix minutes, ils y réussissaient parfaitement, et si quelque chose les embarrassait, c'était plutôt le nom des notes que la production des sons ! Au bout de quelques semaines, ce chœur noir — qui comptait des voix excellentes, aussi étendues, sonores, riches que n'importe quelle société chorale européenne similaire — était arrivé à exécuter très décemment à quatre voix le beau chant d'étudiants : *Prends tes plus belles mélodies.* Ce résultat aurait-il été possible si le sens de la gamme n'avait

pas existé préalablement dans ces oreilles encore incultes ?

Nous parlions de chœurs à quatre voix. Nos chrétiens les apprennent facilement. Mais les Ba-Ronga primitifs connaissent-ils les voix d'accompagnement ? Assurément. Nous les avons souvent ouïs chanter de curieux altos ou ténors, mais il nous a été impossible de découvrir jusqu'ici les lois de leur harmonie. Il nous souvient que l'impression causée par ces voix était agréable, mais étrange. C'étaient des accords nouveaux, insolites, une cacophonie pleine de charme et sous laquelle on devinait un système qu'il faudra tâcher d'étudier.

Un phénomène qui frappe tout de suite, dans leur musique, c'est que, presque toujours, le refrain commence sur une note élevée, puis descend, descend jusqu'à ce qu'il meure sur une note basse. On recommence tout en haut pour dégringoler de nouveau, et c'est, croyons-nous, la raison pour laquelle les chants de ces tribus paraissent généralement si tristes. Ils s'élancent, ils partent sur un ton triomphal, puis ils baissent, baissent et s'éteignent. C'est comme si l'âme faisait un effort soudain et retombait par degré, s'affaissant enfin dans le silence final. On attribue volontiers à leur tonalité mineure l'impression mélancolique qu'ils produisent. Mais la plupart de ceux que j'ai recueillis sont en majeur, et je ne m'explique ce caractère langoureux et triste de la musique des Ba-Ronga que par ce phénomène de perpétuelle descente qu'on remarquera sans peine dans les exemples ci-dessous.

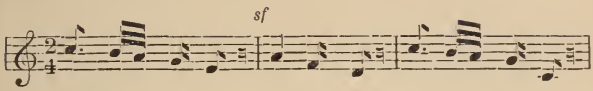
En voici un tout à fait typique. S'il est mélancolique, on ne saurait l'attribuer aux circonstances où se trouvaient les chanteurs. Bien au contraire. Ils étaient repus. Ils venaient de boire à leur soûl des cruches pleines de la fameuse bière dite *bokagne*, dont on fait de vraies orgies tous les février. C'est le moment de grande liesse, les bacchanales de la tribu, car alors mûrissent aux arbres les fruits nommés *makagne* avec lesquels on fait le breuvage en question. Et j'entendais les voix mâles d'une vingtaine d'hommes au village de mon voisin Mozila, dansant c'est-à-dire frappant alternativement et régulièrement du pied par terre en guise d'accompagnement. Il était impossible de saisir les paroles de ce sauvage et assez grandiose choral, mais la mélodie m'arrivait à travers les champs et la forêt dans le silence de la nuit (5 février 1893).



Comme on le voit, le thème part du do d'en haut pour aboutir au la d'en bas et finit sur le do. Cette courte mélodie couvre donc l'espace d'un octave plus une tierce, donc de dix notes, et c'est là précisément l'extension du piano nègre décrit ci-dessus. Rien de plus facile par conséquent que de l'exécuter sur le timbila.

Voici encore un refrain du même genre que des voix de femmes passablement éraillées chantaient

dans le lointain, dix, vingt, cinquante fois de suite (le 6 mars 1891).



La plupart du temps, ces chants ont deux parties, l'une, celle du solo, qu'on appelle *mousimi*, et l'autre le refrain en tutti qui est désigné par le mot *tekelela*. Ce système d'antiphonies est en rapport direct avec le genre de *danses* qu'exécutent les indigènes. Qu'on ne se représente rien de semblable aux polkas ou aux mazurkas de nos salons où des couples tourbillonnent plus ou moins gracieusement. La danse des Ba-Ronga comprend plusieurs genres dans le détail desquels nous ne saurions entrer ici. Mais, la plupart du temps, elle revêt la forme suivante : les exécutants sont disposés en cercle ou en demi-cercle, et tiennent en mains un ou deux bâtons. Le soliste se précipite au milieu de l'espace circulaire et lance les quelques mots et les quelques notes de son rôle. Puis tous les figurants entonnent de concert le refrain en élevant et en rabaissant leurs bâtons avec des mouvements cadencés. Le rythme est marqué par les pieds qui frappent la terre à intervalles réguliers. C'est lourd et sauvage, décidément ! Le soliste reprend quand ils ont fini. Il varie quelque peu son thème, puis le refrain recommence, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit fatigué. Quand on a bien rempli son estomac, et surtout au temps du bokagne, la danse peut se prolonger très aisément jusqu'au petit matin !

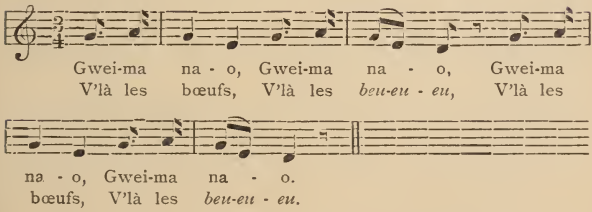
Ces orgies nocturnes ne suggèrent pas une poésie lyrique très spirituelle ni très littéraire. Mais les Ba-Ronga ne chantent pas seulement après boire. Nous allons donner une idée des divers genres de productions musicales qu'ils composent et, procédant du simple au compliqué, nous commencerons par les chants de circonstance.

III. *Les chants de circonstance.*

La muse aux cheveux crépus n'est point exigeante. Elle répand ses faveurs un peu sur tout le monde et, sans avoir même appris à l'invoquer comme le poète des nuits, tous, petits et grands, chantent naïvement les sentiments de leurs cœurs !

Voici, par exemple, une mélodie enfantine avec laquelle nous avons été souvent salués quand nous rentrions le soir, en wagon à bœufs, de la ville de Lourenço-Marques dans notre station de Rikatla, à vingt-quatre kilomètres au nord de la cité portugaise, mais en plein pays sauvage. Lorsque notre carriole, assez semblable à un char de bohémiens, descendait dans la longue dépression où dort le lac de Rikatla, elle passait à travers une région occupée par de nombreux villages. A peine avait-elle été aperçue par les enfants de la contrée que tous arrivaient au grand galop à notre rencontre : nudillons aux yeux très blancs, fillettes portant leurs petites sœurs sur le

dos, et,
tous ensemble,
ils entonnaient le refrain suivant :

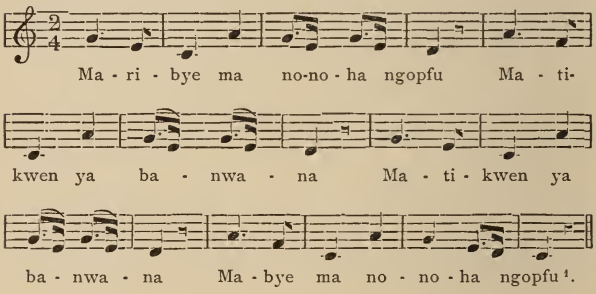


Et toute la troupe nous suivait un long bout de chemin, hurlant à tue-tête : « V'là les bœufs ! » dans l'in-

nocence et la joie de l'enfance, les grandes filles élevant en l'air les nourrissons pour leur montrer la grosse machine blanche qui s'avançait,... et, là-bas, à l'ouest, l'œil d'or placide du soleil regardait encore toute cette scène et faisait briller la poussière avant de disparaître à l'horizon.

Voilà la muse des enfants. Elle leur a inspiré encore nombre de curieux refrains qu'on les entend répéter dans leurs jeux. (Voir *Les Ba-Ronga*, première partie.) Et maintenant passons à celle des jeunes gens.

Que de fois n'avons-nous pas entendu des troupes de fillettes ou de garçons aller par les sentiers en fredonnant longtemps un petit air, toujours le même, pendant un quart d'heure, peut-être ! C'était souvent durant la nuit, quand il y avait eu fête au village voisin, chez le petit chef. Et, un beau soir, ils passèrent si près que je pus recueillir distinctement les notes et les écrire ; la mélodie était charmante.



[1] Ce chant est en zoulou. Nous le transcrivons librement en ronga et en français. Il nous a été expliqué par un jeune homme nommé Masousoule. A ce propos, disons que nous avons accom-

Puis elle s'éloigna, s'éloigna toujours davantage ; on n'entendit bientôt plus qu'un murmure là-bas, sur le penchant de la colline, derrière les buissons.

Le lendemain, je voulus savoir si j'avais bien transcrit les notes de ce chant. Nous étions en course. Assis sur le devant du wagon, j'avais tout près de moi mon petit cocher indigène, nommé Ngoumane, qui faisait cheminer les bœufs. Je commençai donc à fredonner tout doucement la chanson. Soudain le jeune garçon se retourne et me jette un regard profondément étonné. Etait-il scandalisé ? Je le crois presque, mais il avait reconnu la mélodie : cela suffisait.

Après coup, je m'avisai que peut-être les paroles de ce chant étaient inconvenantes et j'allai aux renseignements. Il se trouva qu'elles étaient des plus innocentes ; c'est, semble-t-il, l'air favori des jeunes gens qui vont aux mines d'or du Transvaal pour extraire le précieux métal que les blancs transforment en livres sterling. Pour s'encourager dans leur voyage, ils chantent le long des chemins :

Les cailloux sont bien durs à casser — Au pays de l'étranger.
Au pays de l'étranger, — Les cailloux sont durs à casser !

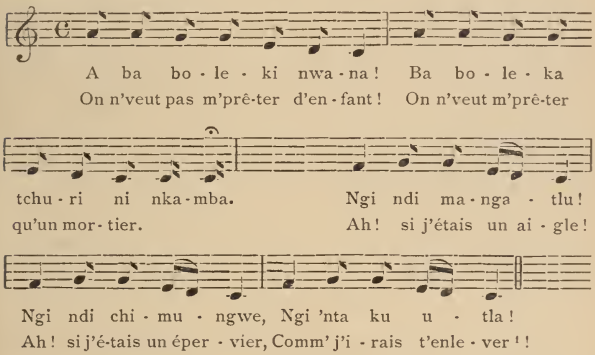
D'où venait donc la stupéfaction de mon petit cocher ? Pour les chrétiens noirs, les anciens chants païens rentrent volontiers dans la catégorie des choses défendues ou du moins très dangereuses. Leur répulsion pour toute cette littérature nationale m'avait fait

modé l'orthographe des mots ronga à la française dans la plupart des cas. Prononcer u et w : ou.

croire durant bien des années que les paroles chantées étaient généralement immorales et que la conscience réveillée de nos convertis les craignait pour cette raison. Il n'en est rien. Les chants et les contes populaires des noirs sont beaucoup plus purs qu'on ne le croirait. Sans doute, ils mentionnent souvent certains détails de la vie ordinaire qui sont soigneusement écartés de la littérature de nos pays au nom du goût et peut-être aussi d'une pruderie exagérée. Mais ils contiennent rarement des paroles réellement impures. Disons en passant, cependant, qu'il en existe quelques-uns qui sont d'une obscénité extrême. Mais on les exécute seulement dans des circonstances données ou en accomplissant certains rites du paganisme. Les uns sont chantés par les hommes quand ils déménagent les toits des huttes ou quand ils sortent de la forêt les pirogues qu'ils y ont fabriquées. Les autres sont exécutés par les femmes lorsqu'elles se réunissent pour demander la pluie (cérémonie du *mbélélé*, voir *Les Ba-Ronga*) ou quand il est né des jumeaux ou bien encore quand elles vont ramasser de nuit avec un soin spécial certains coléoptères dits *nono* qui rongent le maïs. Sauf cela, on peut dire que la littérature des Ba-Ronga est très innocente et que l'association contre la littérature immorale n'a pas encore besoin de fonder une branche dans leur pays !

Les jeunes gens chantent la dureté de leurs labeurs... et la dureté des cailloux. Voici une femme qui pleure son malheur en quelques notes, en quelques mots candides, mais expressifs, que j'intitulerais volontiers :

La complainte de la femme envieuse. Elle n'a point d'enfant. Ah ! qu'elle eût désiré devenir mère ! Mais ce bonheur, le plus grand de ceux que la hutte de l'Africain connaisse, lui a été refusé. Alors elle a été demander à quelqu'un de lui *prêter* un enfant. Personne n'y a consenti. On lui a offert, si elle en voulait, un mortier, un de ces mortiers de bois où l'on pile le maïs, et qui sont fort utiles à une ménagère, mais ne sauraient nullement remplacer le petit absent. Elle chante alors, toute triste et dépitée :



Mais comme elle n'est point un oiseau de proie, elle devra s'en passer, la pauvre désolée !

Cette complainte est typique. Elle nous révèle l'origine de ces chants-là. Quelqu'un a une peine de cœur, il lui arrive tel ou tel accident, telle ou telle chance et il célèbre par un couplet de son invention son

[1] Obtenu d'un de nos évangélistes, Jacob Malamala, qui doit avoir recueilli ce chant dans le pays de Khocène.

heur et son malheur. La mélodie est-elle agréable, elle est répétée par d'autres, de proche en proche, jusqu'à devenir un véritable chant populaire qui sera chanté durant une ou deux saisons. De nouveaux airs lui succéderont et le supplanteront. C'est ainsi que beaucoup de productions musicales des Zoulous parviennent jusqu'au littoral de Delagoa.

Mais il arrive parfois que l'auteur de la chanson raconte sa petite histoire sous une forme énigmatique. Une femme qui a des désagréments chez elle s'amusera à les célébrer en déguisant sa pensée (*ku phamba*). Les poètes noirs sont très habiles à se servir de ce procédé littéraire. Si néanmoins la mélodie est jolie, elle aura la vogue. Tout le monde la chantera sans y comprendre un mot et ainsi se colporteront des chansons absolument impossibles à expliquer à l'heure qu'il est. C'est le cas d'une foule de compositions de de la lyre africaine, et en particulier des chants de Rongué.

IV. *Les chants de Rongué.*

Ce sont les plus caractéristiques et les plus originaux de tous ceux qu'on exécute sur le littoral de Delagoa, au dire de chacun. Mais ils se perdent de plus en plus en présence de l'invasion des chants zoulous appelés *Mouthimba* et *Moudjato*.

Il faudrait peut-être dire *danses* de Rongué plutôt que chants. Le Rongué était en effet un divertissement spécial auquel on se livrait après les moissons,

lorsque les greniers étaient bien remplis de maïs et d'arachides et que les Ba-Ronga disaient à leur âme : « Mange, bois et te réjouis. » Mais on exerçait avec grand soin ces danses nationales, et les jeunes gens devaient passer dans les prairies plusieurs semaines dans ce but. L'une des grandes solistes du temps passé, originaire du pays de Chirindja, m'a raconté par le menu la manière en laquelle on chantait, dansait et jouait le Rongué au temps où elle était jeune. Je parle de *jouer*, car il s'agit ici presque d'une représentation scénique, d'une ébauche de comédie en plusieurs actes fort curieuse et qui pourrait bien être propre aux Ba-Ronga.

Deux groupes se formaient : l'un composé des adultes, hommes et femmes, sortait du village et s'en allait dans les champs d'un certain côté ; l'autre comprenant les enfants s'en allait de l'autre et les deux troupes venaient à la rencontre l'une de l'autre jusque sur la place centrale du hameau circulaire.

Le *premier acte*, c'est la *marche des vieux*. Ils arrivent en clopinant, bâton en mains, se traînant péniblement et faisant semblant d'être tous atteints d'un formidable lumbago ou de telle maladie similaire. Ils chantent sur une mélodie primitive, sorte de cantilène, les paroles que voici :

Je cherche quelqu'un qui veuille bien me ventouser !
Aïe ! cette maladie ! ce maudit lumbago ! il est terrible !
Ma mère ! cette maladie m'empêche de marcher,
Je prends le manche de ma pioche, je vais aux champs labourer,

La voilà qui m'empêche d'aller, cette vilaine maladie !
Et voilà que cela fâche mes parents de me voir assis sans rien faire.

L'autre chœur arrive à son tour (*second acte*) et exécute sa marche en chantant une autre histoire, celle d'un certain gendre qui chassa sa belle-mère et l'envoya mourir dans la brousse parce qu'elle était atteinte de petite vérole. On y entend même deux personnages, de véritables rôles qui se succèdent.

Le gendre. Je m'en vais ! je m'en vais avec dégoût.
Qu'on la chasse et qu'elle aille mourir dans le fourré !
Sa femme. Je suis émue de compassion quand je vois les ravages de la maladie qui défigure le visage ! Ici, dans notre village, nous avons perdu notre bonheur ! Nous ne nous témoignons plus de bonté entre parents ! C'est la faute de cette affreuse maladie. Voilà que mon mari chasse sa belle-mère ! Elle doit partir ! Il prononce des paroles méchantes. Elle passe par ici. La voilà qui s'en va ! Elle va mourir dans le fourré !

Après ce double chant, on se trouve réunis sur la place du village et l'on passe au *troisième acte.* C'est un « dialogue » (*chibalekana*) auquel personne ne comprend goutte, en paroles énigmatiques, semblables à nos *empros*, prononcé avec volubilité par deux compères au grand amusement de l'assemblée qui témoigne de son plaisir en se livrant à une danse sur place ou plutôt à des contorsions spéciales. Le *quatrième acte* s'appelle le « battement de mains » (*chiombelana*). Tout en frappant des mains en cadence on exécute un nouveau chœur pour glorifier le maître du village où l'on s'amuse si bien, et l'on conclut en disant :

L'écho de nos chants qui nous revient de là-bas, des huttes éloignées, ce sont les dieux qui nous l'envoient.

Enfin le *cinquième acte* consiste en chants divers dont voici la morale :

Il est un temps pour labourer et il est un temps pour les chansons.
Aujourd'hui c'est le temps des chansons [1].

Plusieurs des chants de Rongué contiennent des allusions aux événements historiques de la contrée. Nous n'avons pas le loisir de les expliquer ici. Mais nous signalons aux littérateurs la comédie primitive exposée ci-dessus et qui nous paraît fort originale.

V. *Chants d'amour et chants de noces.*

Et les chants d'amour ? A première vue on serait tenté de supposer que les races vierges comme les Ba-Ronga, les peuples qui vivent plus près que nous de la nature en possèdent un grand nombre. C'est une illusion. L'amour tel que nous l'entendons n'est assurément pas totalement absent du cœur des jeunes gens et des jeunes filles de la tribu. Mais ce sentiment-là est loin d'avoir la poésie, la fraîcheur auxquelles on s'attendrait peut-être, et je n'hésite pas à attribuer aux

[1] Nous espérons donner une description plus complète des chants de Rongué dans l'ouvrage sur *Les Ba-Ronga*, cinquième partie.

coutumes immorales de la vie païenne (*ku gangisa*) cet affaiblissement du sentiment naturel et délicat de l'amour.

Voici cependant un véritable chant d'amour, naïf et énergique dans sa simplicité. C'est une jeune fille qui dit :

Demain, demain je pars, ô ma mère ! Demain je pars, ô mon père ! Je pars avec une hache ; avec cette hache je vais couper la souche, — la souche à laquelle mon ami s'est blessé, — mon bel ami dont la ceinture de peaux flotte pesante (jusque sur ses genoux), — celui pour lequel je retire ma jambe du chemin (afin qu'il puisse passer et s'asseoir près de moi).

Par cette souche qui barre le chemin, la belle décidée, usant de ce parler énigmatique auquel nous avons fait allusion déjà, veut probablement indiquer quelque personnage grincheux, quelque parent influent qui s'oppose au mariage.

Et, pour la contre-partie, voici la complainte d'un amoureux refusé, exhalant tout son dépit contre une jeune fille et l'accusant d'appartenir à une famille de cannibales !

Refuse-moi tant que tu veux, la belle !
Le maïs qu'on mange par chez vous, ce sont des yeux humains !
Les gobelets de par chez vous, ce sont des crânes humains !
Les racines de manioc de par chez vous, ce sont des tibias humains !
Les patates de par chez vous, ce sont des doigts humains !
Refuse-moi tant que tu veux ! Personne ne voudra de toi !

A rapprocher de la parole du Renard de La Fontaine : « Ils sont trop verts ! »

Il existe, il est vrai, des chants qu'on exécute au cours des innombrables cérémonies nuptiales, de vrais *chants de noces*. Mais au lieu de célébrer l'amour, le croirait-on ? ils consistent en insultes que les deux familles des époux se prodiguent l'une à l'autre. Ce trait de sauvagerie est assurément des plus curieux. Or il est parfaitement authentique. Tout du long de ces cérémonies interminables, on ne fait que s'accabler réciproquement de mauvais compliments ! (Voir *Les Ba-Ronga*, première partie.)

Ainsi le jour où la nouvelle mariée part pour le domicile conjugal, ses amies, les mères, les femmes d'âge mûr l'accompagnent et la plaignent pour les mauvais traitements auxquels ses beaux-parents la soumettront :

Où vas-tu, notre mère, où vas-tu ?
On t'apportera des paniers tout pleins de maïs à écraser, ô ma mère !
Quand tu l'auras écrasé, on t'en apportera encore, ô ma mère !
Quand tu auras balayé ta hutte, on te fera recommencer, ô ma mère !
Quand tu auras plâtré le plancher, on te fera plâtrer de nouveau, ô ma mère !

Quelque temps plus tard, les compagnes de la jeune épouse iront lui porter des pots de bière et voir comment elle se trouve. Ce sera l'occasion de chanter de nouveau la dureté des beaux-parents.

On lui refuse un mortier et un pilon.
On lui dit : « Va en chercher à la maison et reviens écraser ton maïs ! »
On lui refuse l'assiette à moudre quand elle veut l'emprunter.
On lui dit : « Va en chercher une chez vous et reviens moudre ! »

Tout cela se fait moitié en riant, moitié sérieusement,... et il faut que le mari prenne patience et qu'il se prépare à des compliments pires encore, car, après avoir bien bu et bien mangé, ces visiteuses acariâtres lui lancent en plein visage ces mots-ci :

Nyoka ya nyoka ! mbyana ya mbyana ! yi whee....
Serpent que tu es ! chien que tu es ! tu fais : oua-oua !

O tempora ! ô mores !

VI. *Chants des porteurs.*

Dans les pays civilisés, payer l'impôt c'est une corvée désagréable dont on se passerait bien. On y va, la mine longue, avec des airs de victimes ! L'Afrique est la contrée des surprises : là-bas on s'acquitte de ce devoir avec des sourires et de gais refrains ! Il existe même tout un cycle de chants que les femmes exécutent lorsqu'elles vont porter au chef les cruches de bière ou les paniers de maïs et de fruits qui constituent l'impôt annuel. Il faut l'avoir vu pour le croire. Eh bien, le 22 janvier 1893, j'en ai été témoin moi-même et c'était un spectacle vraiment charmant.

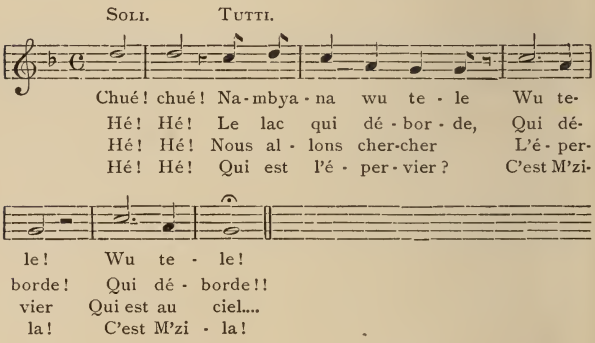
Par un sentier à quelque distance passa une procession de femmes ayant chacune sur sa tête un panier conique qu'elles tenaient bien droit, dans un équilibre parfait. Elles venaient du lac de Rikatla et se rendaient au village de Mozila, notre jeune souverain, chef en seconde instance sur ce petit district. Il avait beaucoup plu les jours précédents, et la mare de Rikatla ayant débordé était devenue une vaste nappe d'eau de quatre kilomètres de longueur. Frappées de ce phénomène qu'on n'avait pas vu, de mémoire d'homme, elles le célébraient tout d'abord dans leur chant : *Chuéé ! chuéé !* disaient quelques voix en solo, et cette expression désigne précisément une grande étendue d'eau qui reluit au loin. *Nambyana ou télé !* (le petit lac est tout rempli) répondait le chœur des porteuses. Mais sur chacun de leurs paniers coniques on voyait paraître comme un monceau d'or : c'étaient des makagnes, des fruits qu'on prendrait, de loin, pour des reines-claude et qui servent à la fabrication de la bière dont nous avons parlé tantôt. Ces corbeilles de fruits vermeils, pour la troupe joyeuse, c'était comme les *brandes* pleines de nos vignerons par un beau jour d'octobre. Elles allaient verser leur précieux chargement chez Mozila, leur chef; sur la place, un tas déjà respectable de makagnes provenant d'autres villages parlait d'abondance et de libations prochaines. Tels les contribuables dans les corridors des préfectures allant acquitter leur mandat d'impôt !

Et voici les paroles qu'elles chantaient sur un air joyeux quoique monotone :

Nous cherchons l'épervier qui est dans le ciel.... Qui est l'épervier ? C'est Mozila ! c'est Mozila !

Quelle gloire pour le jeune chef (lequel par parenthèse était aussi pauvre que le dernier de ses sujets) de s'entendre comparer à cet oiseau mythique qui demeure dans le ciel et qui, au dire des natifs, est le porteur de la foudre [1] ! Pour un jour le voilà devenu un « foudre de guerre », cet innocent et placide jeune homme.

J'ai noté la mélodie de ce chant de gloire qui dut remuer sensiblement le cœur de Mozila. La voici :



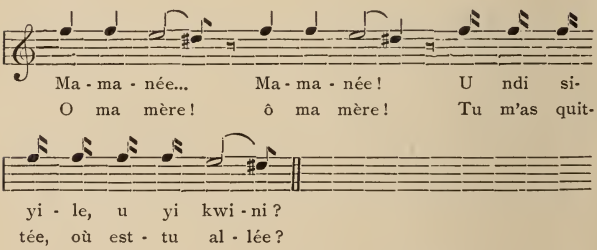
Ces chants des porteurs (ou des porteuses) ne s'exécutent pas seulement quand on a l'âme heureuse à la perspective de s'acquitter du noble devoir de l'impôt. Les refrains des amies de la nouvelle mariée, quand elles vont lui faire cadeau de cruches de bière, rentrent dans la même catégorie.

[1] Voir *Les Ba-Ronga*, sixième partie.

On appellerait aussi de ce nom (*tinsimo ta psiruala*) les mélopées gutturales que font entendre tous les jours les travailleurs déchargeant les bateaux à vapeur sur la plage de Lourenço-Marques. C'est un spectacle à voir que ces indigènes, vêtus de sacs, s'acharnant, vingt ou trente à la fois, autour d'une lourde pièce de machine destinée aux mines d'or de Johannesbourg et qu'il s'agit d'aller déposer dans les magasins de la douane. Pour se donner du courage ils *grondent* sourdement des chants appropriés : arrivés à une certaine syllabe où se trouve un *h* fortement aspiré et qu'ils attaquent avec une vigueur particulière, les voilà qui font tous ensemble un effort musculaire puissant, soulèvent et mettent sur leurs épaules la charge énorme sous laquelle on les voit vaciller. Si le coup manque et que l'objet tombe, ils sautent de côté avec une habileté de chats pour éviter d'être écrasés. Il y a souvent avec eux un artiste soliste, un *mousimi*, qui ne porte rien du tout. Son travail consiste à entonner les refrains, à stimuler les manœuvres, à leur communiquer par le geste, par la voix, par des mélodies bien rythmées l'ensemble nécessaire pour le transport des grosses pièces. On le paie bien et il ne fatigue que sa voix : application nouvelle et pratique de l'art de Hændel, et preuve de plus du sens musical de la tribu des Ba-Ronga !

VII. *Les chants de deuil.*

Si les Ba-Ronga paient plus gentiment que nous l'impôt à leurs chefs, il est un autre tribut universel auquel ils se soumettent avec moins de courage et de bonne volonté : c'est le tribut envers la mort. Une étude même superficielle de leurs coutumes mortuaires nous révèle leur horreur pour cette issue fatale, épouvantable de la vie humaine, au delà de laquelle ils n'entrevoient qu'obscurité et malheur. Leurs cris de deuil glacent le cœur et leurs chants plaintifs près de la tombe des leurs font mal à entendre. Je ne puis oublier les accents déchirants qui soudain partirent du village de notre voisin Hamoude un certain jour du mois d'août 1893, lorsqu'une de ses femmes se noya dans le lac de Rikatla. Jamais, je crois, je n'ai entendu exprimer mieux la résignation douloureuse de l'homme sans espoir plongeant le regard dans ces affreuses ténèbres :



criaient des voix de femmes très, très haut.

Si c'est un homme qui a succombé, on lui dira :

Mon père, tu perds ta gloire pour aller où ? pour aller où ?

Ou bien par une étrange et sauvage réaction contre sa douleur, un des parents du défunt s'écrie, comme un stoïque :

Qu'elle frappe en plein visage, la mort!
Etre mis en déroute, quelle souffrance !

c'est-à-dire : Si la mort nous atteint, que du moins elle nous trouve vaillants !

Hélas! ni les lamentations de la douleur, ni les bravades du stoïcisme n'apportent un baume à ces malheureux !

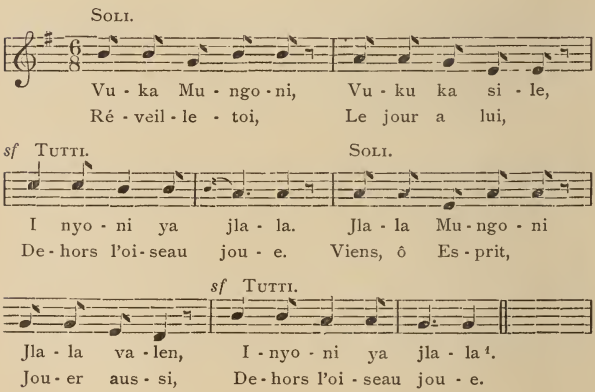
VIII. *Chants des exorcistes.*

Dès longtemps les sabbats des suppôts de Satan, se sont tus dans notre pays. Mais des cérémonies analogues existent encore chez beaucoup de peuples païens et les Ba-Ronga ont leurs exorcistes, leurs incantations, leur infernal tapage pour expulser les esprits qui se sont emparés de certains individus et les tourmentent. Nous ne saurions entrer ici dans la description détaillée de ces coutumes extrêmement curieuses qui seront exposées ailleurs. (*Les Ba-Ronga*, sixième partie.) Qu'il nous suffise de dire que la musique est le moyen le plus puissant auquel les chasseurs de démons recourent dans leurs rites mystérieux. Cherchant à se

mettre en rapport avec le monde invisible, s'efforçant de subjuguer l'esprit, qui est censé avoir pris possession du malade, ces singuliers guérisseurs chantent : ils lui parlent, le flattent, le supplient sur des airs à la fois sauvages et doux dont les paroles ne manquent point de poésie.

Viens (disent-ils), viens t'ébattre dans la plaine ;
Dehors déjà les oiseaux chantent et jouent.
Viens aussi jouer, ô Esprit !

Voici la mélodie fort caractéristique de cette incantation des exorcistes :



Il faut avoir entendu ce refrain répété des centaines de fois avec des sforzando très particuliers pour sai-

[1] Ce chant est en zoulou, comme d'ailleurs la plupart de ceux des exorcistes. Je le tiens de Spoon et Samuel Toumbène.

sir tout ce qu'il a de pénétrant et de troublant. Qu'un orchestre en fortissimo de tambourins et de crécelles l'accompagne des heures durant, et l'on ne sera pas étonné des effets extraordinaires produits chez le possédé. Sa résistance nerveuse est vaincue, anéantie. Il se lève en proie à une crise violente durant laquelle il crie un nom, le nom de cet esprit qui le tourmente et qui a consenti enfin à se livrer.

Il y a tout un recueil de chants d'exorcisme, et celui que nous avons transcrit ci-dessus s'exécute avec l'accompagnement d'une seconde voix des plus étranges. Il nous a été impossible de la noter jusqu'ici et c'est grand dommage, car elle nous aurait peut-être révélé quelque chose des lois harmoniques de la musique des Ba-Ronga.

IX. *Chants de chasse et chants de guerre.*

Les *bateliers* de Lourenço-Marques possèdent maintes barcaroles qu'ils fredonnent lentement tout en faisant avancer leurs barques sur les eaux de la baie ou le long du fleuve Nkomati. Malheureusement nous n'en possédons point d'authentique ; il y aurait là un sujet d'étude fort curieux, car ces barcaroles sont nombreuses et harmonieuses.

Les *marchands* avaient aussi les leurs, lorsque, aux temps jadis, ils allaient jusque fort loin dans l'intérieur des terres vendre aux tribus lointaines les merveilleux

objets achetés aux blancs[1]. Et lorsqu'ils revenaient sains et saufs de leurs longues pérégrinations, on les recevait à la maison avec le chant que voici :

L'esprit malfaisant du désert a sommeillé ! a sommeillé !
Il a sommeillé, jeunes filles !
Amadikéo, dikéo, dikéo, dikéo !

Il a sommeillé et ne leur a donc fait aucun mal ! De là les réjouissances et la jolie exclamation : amadikéo, qui signifie peut-être : quel bonheur !

Les *conteurs* sont plus riches encore en refrains, la plupart du temps très simples, et dont ils émaillent leurs historiettes. Nous aurons l'occasion, dans la suite, de faire connaissance avec quelques-uns de ces petits chants.

Quant aux *chasseurs*, ils célèbrent leurs exploits comme des guerriers, et ce n'est que justice, car il faut du courage pour s'attaquer avec de simples assagaies (armes légères comme on le verra par la planche, p. 61) à des éléphants colériques ou à des lions ombrageux. Voici le seul chant de chasseurs que nous ayons pu recueillir. Il est ancien déjà et provient des districts du nord. (Dans le pays des Ba-Ronga les éléphants ont disparu partout, sauf dans le sud, à Mapoute.) Or cet hymne, le plus long, le plus poétique que nous connaissions dans la lyrique de cette tribu, s'exécutait après la mort de l'éléphant. Quand l'énorme bête était étendue, vaincue, trans-

[1] Voir *La tribu et la langue thonga*, p. 22, note, où nous citons l'un de ces chants provenant d'un des clans du nord.

percée, ses meurtriers dansaient sur son cadavre et s'exaltaient en chantant les paroles suivantes :

1re strophe.

Ils s'en vont tous à la suite, les éléphants, les puissants. Ils vont s'abreuver d'eau.

Refrain.

Allons-y ! Ils vont s'abreuver dans les halliers ! Hourrah !

2e strophe.

Ecoutez ! on dirait de sourds rugissements dans la forêt.

Refrain.

C'est un grand bruit, c'est le rugissement dans la forêt. Hourrah !

3e strophe.

Ce sont les pleurs de l'éléphant mère. C'est lui qui appelle les chasseurs dans les halliers.

Refrain.

Hourrah ! C'est lui qui appelle les chasseurs ! Hourrah !

4e strophe.

J'indique par là l'éléphant aux oreilles pendantes, celui aux grandes oreilles.

Refrain.

Hourrah ! Celui aux grandes oreilles a passé. Hourrah !

5e strophe.

Les garçons sont là ; c'est un bruit de couteaux qu'on aiguise sur la place où l'éléphant a été tué.

Refrain.

Hourrah ! C'est un bruit de couteaux qu'on aiguise. Hourrah [1] !

Voilà certes un morceau d'une mâle et poétique grandeur, décrivant à merveille et avec un beau choix d'expressions, les émotions de la bande courageuse qui a réussi enfin à se procurer les précieuses défenses

[1] Communiqué par Zébédea Mbényane, en 1894

et les chairs plantureuses de l'éléphant. Cet hymne de victoire mérite d'être placé parmi les meilleures productions de la muse des peuples primitifs. Il est digne, à tous égards, de servir d'introduction aux chants patriotiques ou odes guerrières qui sont assurément les plus saisissantes et les plus caractéristiques des compositions musicales de la tribu.

Chasseur noir assis sur un buffle.

Les Ba-Ronga étaient un peuple essentiellement pacifique, ne demandant qu'à récolter en paix le maïs et les arachides qu'ils cultivent dans leurs marais et sur leurs collines. Les exploits des fameuses hordes zouloues, dans le premier quart du siècle, paraissent avoir réveillé chez eux le sentiment guerrier, et de 1830 à 1870 la contrée fut troublée plus d'une fois par des invasions sanglantes suivies de représailles interminables. Zihlahla et Matolo, Machaquène et le Nondouane, Mapoute et les Ba-Ronga du nord furent successivement aux prises les uns avec les autres, sans parler des Souazi qui descendirent maintes fois de

leurs montagnes pour ravager la plaine fertile de Delagoa. Néanmoins quand les blancs, qui surent habilement profiter de ces dissensions intestines, furent devenus les maîtres du pays ronga, la tranquillité se rétablit et chacun en fut enchanté.

Il eût été facile de maintenir cet heureux état de choses ; si les Ba-Ronga se sont révoltés à la fin de l'année 1894, si une guerre meurtrière s'est déchaînée durant plus d'un an et demi, produisant des souffrances sans nombre, c'est absolument contre le gré des indigènes. Ils n'eussent pas demandé mieux que de conserver la paix. Mais lorsqu'ils virent que c'était impossible, ils firent de leur mieux pour sauvegarder ce qu'ils envisageaient comme leurs droits. Et alors leurs chants de guerre retentirent....

Ce n'est pas qu'on les ait composés alors. Non, ils sont très antiques, car chaque petit peuple, dans la contrée, possède dès longtemps son ou ses grands hymnes nationaux qu'on chante dans diverses circonstances : à la mort d'un chef, au couronnement de son successeur, pour implorer du ciel la pluie, bref dans toutes les circonstances solennelles qui exigent le rassemblement de l'armée. Mais, ces refrains-là, on les exécuta avec une ardeur nouvelle lorsqu'il s'agit d'aller à la bataille, de sauver le chef, l'être adoré dans lequel réside la vie même de la nation.

Le premier à se révolter fut Mahazoule, le roi du Nondouane, un jeune ivrogne peu intéressant en lui-même, il faut l'avouer, mais pour lequel le peuple avait néanmoins un grand attachement. Son

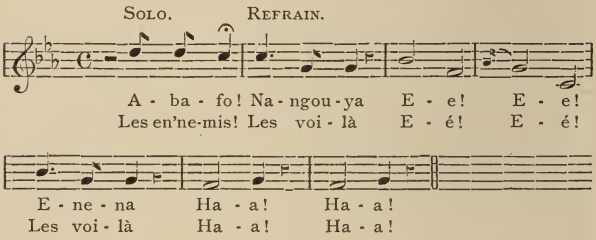
armée comptait de 4 à 6000 guerriers, et lorsqu'ils étaient réunis, prêts à partir pour le combat, voici ce qu'ils chantaient. Le soliste se précipitant au milieu de leur vaste cercle s'écriait :

Abafo ! les ennemis !

et tous les guerriers de répondre en refrain :

Les voilà ! oui, les voilà !

avec de sauvages exclamations et en frappant la terre de leurs pieds.



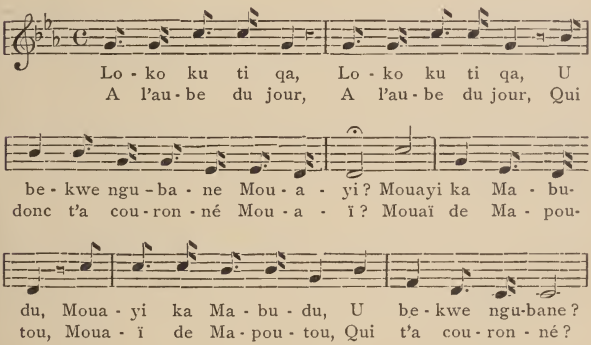
Tel est l'antique et grandiose choral[1] avec lequel ils se préparèrent à ce combat nocturne qui eut lieu à Morakouène, au bord du Nkomati, le 28 février 1895, et où un désastre manqua se produire.

Pour soumettre Mahazoule et ses preux, les blancs firent appel à l'armée la plus valeureuse de toutes celle des Ba-Ronga, à l'armée de Mapoute, au sud de la baie. Après s'être longtemps fait prier, elle arriva et campa sur le bord de la mer, de l'autre côté de la baie, droit vis-à-vis de Lourenço-Marques, pas plus

[1] Obtenu de Spoon.

de deux kilomètres en ligne droite. Nous voyions de chez nous cette troupe furieuse et nous entendions ses clameurs. Le gouvernement leur fit cadeau d'un certain nombre de bœufs. Avant même qu'ils eussent atteint l'autre rive, les pauvres animaux étaient déjà transpercés par les assagaies de ces guerriers légèrement vêtus.

J'ai pu me procurer[1] aussi le chant de guerre de Mapoute. Il raconte le couronnement d'un ancien roi qui régnait dans le siècle passé, Mouaï, et il a certainement pour but d'exalter la famille royale et les sentiments de fidélité de l'armée envers son chef. Ce chant est en zoulou, comme d'ailleurs tous les hymnes guerriers et toute la terminologie militaire des Ba-Ronga ; l'un des mots de la première phrase (qa) doit se prononcer avec un claquement caractéristique de la langue.



[1] Par Jim Boy, un géant qui appartient à la famille royale du Tembé, laquelle est apparentée à celle de Mapoute.

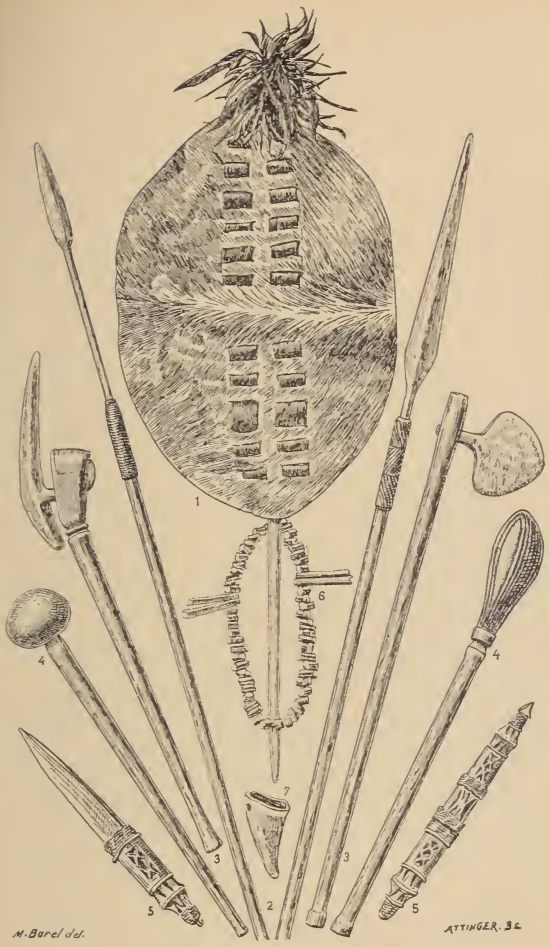
Or ces guerriers de Mapoute qui chantent en un si beau mineur la louange de leurs chefs, ils se laissèrent donner des fusils, à chacun une écharpe blanche en signe de ralliement ; puis, de grand matin, au lieu de passer la baie et de venir combattre, ils détalèrent et retournèrent chez eux, bien loin au sud, laissant les fusils pêle-mêle sur la plage et tous les Européens ébahis ! (5 octobre 1894.)

Mais la plus intéressante des tribus des environs de la ville, c'était sans contredit celle de Zihlahla ou Mpfoumo. Elle avait comme chef un jeune homme de vingt ans tout au plus, Nouamantibyane. Bien que n'ayant guère plus de deux mille guerriers, il était envisagé comme le principal des roitelets de la contrée, cela en vertu de certaines circonstances historiques trop longues à raconter. Ses conseillers ne lui permirent pas de se rendre à l'appel des blancs qui lui demandaient le secours de son armée contre Mahazoule. En refusant cette invitation, il devint, sans le vouloir, l'ennemi du gouvernement. L'effervescence fut énorme dans la contrée, durant les mois de septembre, octobre et novembre 1894. Des foules de gens se rendaient au camp de Nouamantibyane, désirant devenir les sujets de ce jeune et courageux chef.

Alors la gloire de Zihlahla fut grande. Des milliers de voix entonnèrent les chants nationaux de la tribu, celui-ci d'abord :

Zi mtin' ! a ba ze zi ba bona, abantu be zizwe !

Quoi donc ! qu'ils viennent et que nous les voyions, les gens du pays ennemi !



Armes de guerre des Ba-Ronga.

1. Bouclier de peau. — 2. Assagaies, grande et petite. — 3. Hachettes. — 4. Casse-têtes. — 5. Poignard. — 6 et 7. Objets portés par ceux qui ont tué des ennemis.

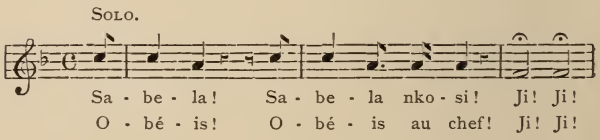
Mais c'est surtout l'antique et mystérieux refrain du *Sabela* qui excitait les courages et fortifiait le patriotisme. L'armée réunie formait un cercle immense ne laissant qu'une entrée par laquelle le chef pénétrait dans les grandes circonstances ; et il se tenait là debout, comme derrière un rempart vivant. Chaque bataillon, ceux des jeunes, ceux des hommes mûrs, ceux des anciens occupait une place déterminée dans le cercle, et tous étaient armés de leurs boucliers de peaux (voir planche, p. 61) et de leurs assagaies. Soudain le soliste s'élançait dans la vaste enceinte et, d'une voix tonnante, criait :

Sabela nkosi, obéis au chef....

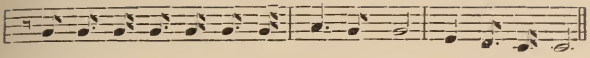
Tous les guerriers alors frappaient leur lance contre leur bouclier, produisant ainsi un bruit sec représenté dans ce chant par la syllabe : *Ji, ji !* et ils répondaient :

Oui nous irons passer le grand fleuve du chef,

parole mystérieuse, comme celles des initiations ou des serments. Quel est ce fleuve ? Est-ce celui qui les sépare du territoire ennemi ? Ne serait-ce point plutôt le fleuve de la mort que le chef les engage à traverser et auquel ils iront sans broncher, pour sauver leur roi ?



REFRAIN.



Si ya ku we - la mu - la - mbu m'ku - lu wa ka Nko - si.
Oui nous i - rons pas - ser le fleuve im-mense, le fleuve du chef !

C'est là un admirable chant du drapeau [1], et quel effet grandiose devaient produire ces milliers de voix

[1] Obtenu de Foulichi et de Tobane. On pourrait aussi traduire autrement : « Consens à être notre chef » ou : « Réponds-nous favorablement, ô chef ! » C'est même la signification probable du solo. (Voir *Les Ba-Ronga*. Cérémonie du couronnement. Troisième partie.)

puissantes, ce cercle de guerriers tout armés, animés par un souffle de pur patriotisme !...

Or ils ont passé le fleuve de la mort ! Beaucoup ont été transpercés par les balles ; un plus grand nombre périrent de faim et de misère, car ils durent quitter leur pays, s'enfuir loin dans l'intérieur, dans le pays de Khocène, sous la protection du grand Goungounyana, lequel favorisait la révolte sous main. Les revers les atteignirent. A la bataille de Magoulé (septembre 1895), les troupes blanches eurent le dessus dans un engagement important. Enfin Goungounyana livra au gouvernement le courageux jeune chef qui avait tenu bon pendant plus d'une année. Il fut fait prisonnier, mis à bord d'un vaisseau de guerre, envoyé à Lisbonne, puis déporté aux îles du cap Vert, où il se trouve encore aujourd'hui, loin des siens, loin de son pays, dans le triste exil.

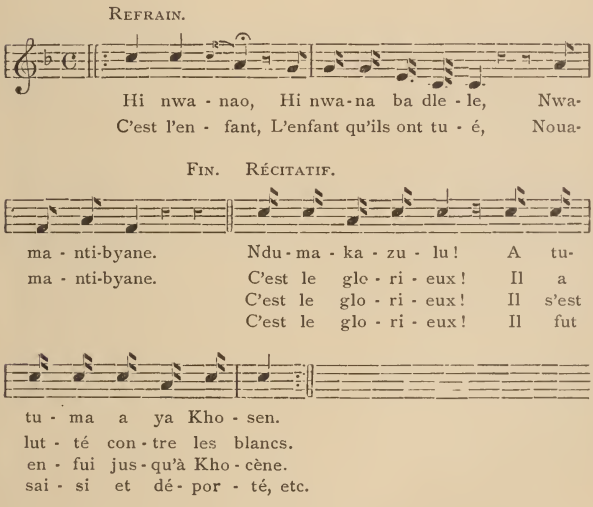
Et alors — après qu'il eut été capturé — quelqu'un, un inconnu, composa une *complainte* sur son sort. Elle était si belle, si actuelle, qu'immédiatement elle se répandit d'un bout à l'autre du pays. Sur les quais de Lourenço-Marques, où des centaines d'indigènes travaillent au déchargement des bateaux à vapeur, on n'entendait plus d'autre mélodie. Les voix étaient rudes parfois. Quelques-uns, sans doute, la chantaient pour se moquer, la complainte de Nouamantibyane, la complainte de l'enfant, car c'est si étrange le cœur d'un noir. Il peut rire et pleurer tout à la fois. Pour moi cette complainte, née en janvier 1896 sur les bords de l'océan Indien, c'est le

chant de deuil d'une nation qui a compris instinctivement qu'elle est décapitée.

La voici dans sa simplicité :

C'est l'enfant ! c'est l'enfant qu'ils ont tué, Nouamantibyane !

Sur ce refrain se détachent des récitatifs en solo. Quelqu'un raconte les péripéties de ce drame où « Ndoumakazoulou, » celui qui était célèbre jusqu'au pays des Zoulous, le jeune chef, s'enfuit à travers le désert, luttant toujours, jusqu'à ce qu'enfin il fut fait prisonnier.



Est-ce qu'on chante encore la complainte de Nouamantibyane, au pays des Ba-Ronga ? Les enfants oublient vite leurs plus grandes douleurs, et les noirs

sont des enfants. D'ailleurs les temps changent. Les blancs affluent. La vie nationale perd son éclat de jadis. Les chants de guerre ont peut-être retenti pour la dernière fois. Une ère nouvelle s'ouvre, et que de questions qui se posent !

Mais si les hymnes guerriers, à la fois sauvages et mélancoliques, doivent se taire à jamais, dans la contrée de Delagoa, il est une chose qui ne mourra point : ce sont les contes des Ba-Ronga.

SECONDE PARTIE

Les contes des Ba-Ronga.

LES CONTES DES BA-RONGA

I. *La place des contes dans la vie des Ba-Ronga.*

C'est le soir, dans la hutte, autour du feu, ou bien dehors, à la vague clarté qui tombe du ciel étoilé de l'hémisphère sud ; les habitants du village se réunissent. La nature est endormie. Seuls les hyènes ou les oiseaux de nuit font entendre des cris plaintifs du côté de la forêt. Et là, jeunes et vieux, satisfaits du bon repas qu'ils viennent de faire, se mettent à conter. Souvent on commence par se poser les uns aux autres des énigmes parfois très fines [1]. Mais invariablement on finit par le conte proprement dit, l'histoire merveilleuse qui tour à tour fait rire et fait trembler. Sous les ombrages noirs, le travail du jour terminé, l'indi-

[1] J'en ai recueilli un assez grand nombre qui paraîtront dans l'ouvrage sur *Les Ba-Ronga*.

gène éprouve une singulière jouissance à évoquer les scènes gracieuses, désopilantes ou terribles des traditions du vieux temps. C'est là le plaisir littéraire des peuples primitifs, leur théâtre et leur livre, et les Ba-Ronga non seulement sont sensibles à ce divertissement intellectuel : ils l'aiment avec passion. « C'est leur religion ! — me disait un jour Loïs, une de nos néophytes les plus intelligentes qui était elle-même une conteuse de talent. — Tous les soirs ils se *réjouissent les oreilles* au moyen de ces récits. Dans tous les villages, on les trouverait occupés à cela, de même que nous, les chrétiens[1], nous célébrons toujours notre culte avant d'aller nous reposer. »

Admettons qu'il y ait quelque exagération dans cette description et que la « folle du logis » ne fasse visite au village qu'une fois par semaine. Où donc les Ba-Ronga trouvent-ils les contes nécessaires pour remplir toute une soirée ? Chaque jeune homme, chaque jeune fille en possède un ou deux qu'il est toujours disposé à répéter. Parfois même, on doit réjouir la compagnie avec une histoire en guise d'amende ou de gage, lorsqu'on a été vaincu dans un jeu de société. Les novices, les commençants s'embrouillent souvent. Ils mélangent les incidents, ils perdent le fil.... « Cela t'a vaincu, » leur dit-on, et un autre narrateur plus habile entre en scène. Une prochaine fois, le débutant s'en tirera mieux. D'ailleurs lorsque les jeunes sont au bout de leur latin, — ou de leur ronga, — il reste les vieilles,

[1] Dans nos Eglises de la Mission, l'habitude de la prière du soir faite en commun est universellement observée.

les femmes d'âge mûr, les vraies dépositaires de la tradition. Certaines d'entre elles savent dix, vingt, trente contes, et j'en connais qui auraient pu délasser l'assistance tous les soirs durant quinze jours peut-être, sans avoir complètement dévidé leur écheveau pour cela.

Ce goût si marqué pour les histoires merveilleuses est bien intéressant à constater. Il prouve combien cette race est douce, sociable, intelligente.

Au reste, ces séances littéraires d'un nouveau genre sont pour les enfants une sorte d'école où se forme leur mémoire, où ils s'habituent à parler en public ; c'est peut-être à cette coutume que les races sud-africaines doivent leur facilité extrême à s'exprimer, au tribunal, dans les discussions politiques et, plus tard, même dans la chaire chrétienne !

II. *Mes conteurs.*

La meilleure conteuse que j'aie jamais rencontrée, c'est *Chiguyane*, une femme admirablement douée, diserte autant qu'il est possible, malicieuse et spirituelle autant que femme du monde ! Je lui dois un bon nombre des contes de ma collection et, quoique j'aie écrit bien des heures sous sa dictée, transcrivant parfois ses récits directement en français, je suis loin d'avoir épuisé son répertoire. Native du district de Chirindja, aux confins du pays ronga, elle était fixée

depuis longtemps à Lourenço-Marques, où elle est devenue une chrétienne baptisée dès lors Camilla.

Une autre bonne conteuse, c'est *Sofia Médomingo*, une femme d'âge mûr qui a toujours vécu dans la ville même et connaît bien les récits curieux provenant du mélange d'éléments bantou et portugais qui ont cours aux environs immédiats de Lourenço-Marques. *Nkoulounkoulou*, une écolière fort intelligente, m'a fourni, par exemple, l'histoire de la Jeune fille et la Baleine. Elle ne l'avait entendue qu'une seule fois, il y a plusieurs années, dans le pays de Mapoute et l'a très bien conservée, sans oublier les petits chants qui l'émaillent. C'est là un phénomène de mémoire à remarquer.

Plusieurs jeunes gens m'ont apporté des matériaux précieux : *Spoon*, tout d'abord, un homme de trente-huit ans, je suppose, un ancien devin, l'un des plus intéressants de nos voisins de Rikatla, duquel je tiens la curieuse et pittoresque épopée de la Rainette ; puis *Manganyélé*, jeune homme qui avait le monopole de l'histoire de Titichane et qui la disait avec un véritable brio, et enfin *Kouézou*, un maître conteur, venant du district de Ntimane et qui était très ferré sur le Roman du Lièvre. *Titus*, un de nos jeunes évangélistes, a recueilli et écrit lui-même plusieurs contes sur ma demande. Les femmes qui les lui ont donnés habitaient la banlieue de la ville, aussi trouve-t-on dans plusieurs une influence étrangère.

Citons encore *Loïs*, une excellente femme, originaire de Khocène, et qui m'a fourni « La route du

ciel. » C'était un vrai charme de l'entendre ! J'ai rarement rencontré tant de grâce, de douceur et de bonhomie réunies ! N'oublions pas, pour terminer, *Modouméla* et *Ngélétchane*, deux jeunes gens du Tembé.

Spoon, un conteur ronga.

De cette manière j'ai réuni une quarantaine de contes en assez peu de temps. Il m'aurait été facile, si je n'avais pas eu d'autres occupations, d'en obtenir dix fois plus. Mais ceux-ci suffisent pleinement à faire connaître le folklore des Ba-Ronga, croyons-nous, car tous les principaux genres y sont représentés.

III. *Caractère littéraire de ces contes.*

Si vous interrogez n'importe lequel des conteurs dont je viens de parler et que vous lui demandiez : « Est-ce toi qui as inventé cette histoire ? » il manifestera immédiatement un étonnement comique, comme s'il croyait que vous vous moquez de lui, et vous répondra : « Allons donc ! Est-ce qu'on invente les contes ? Mais non ! Je le tiens de tel ou tel. Celui-ci ne l'avait pas non plus imaginé ; c'est une tradition qui vient des pères, de très, très loin ! des tout à fait anciens temps. On compose encore des *chants*, mais si quelqu'un avait l'idée d'imaginer un conte nouveau, on le traiterait de nigaud, de fou. » Il n'y a aucun doute à cet égard : l'ère de la production des contes est terminée, ou, du moins, ceux qui ont cours actuellement sont d'*antiques compositions* remontant à des temps préhistoriques.

Ces traditions sont fort nombreuses, elles sont légion ! Mais plus on avance dans l'étude des trésors du folklore bantou, plus on constate qu'il existe un fond commun à la base des contes qu'on recueille dans les diverses tribus. Les mêmes incidents, les mêmes drôleries, les mêmes êtres fantastiques se retrouvent du plus au moins dans les traditions ronga, zoulou, souto, pour ne parler que de celles qui sont connues. On pourrait en inférer que le peuple primitif

d'où sont descendus les Bantou actuels possédait déjà ces traditions et que, dans leur dispersion subséquente, les différentes tribus les ont emportées comme un héritage commun.

Cependant il ne faudrait pas croire que ce folklore ait été déjà stéréotypé depuis des siècles et qu'il ne se soit nullement transformé selon les circonstances et les lieux. Les conteurs usent souvent d'un certain procédé littéraire par lequel ils introduisent dans leur narration des traits empruntés à leur situation, à la localité dans laquelle ils se trouvent au moment où ils parlent. Dans l'histoire de *Sidioulou*, qui est probablement d'origine zouloue, Chiguyane fait intervenir tous les noms des principaux districts du pays ronga. Les chefs de Matolo, Mabota, etc., et Goungounyane n'étaient certainement pas mentionnés dans la version primitive qui date selon toute probabilité d'avant leur naissance ! (Voir N° XI) De même on est souvent désorienté par la subite comparaison que le narrateur établit entre un des personnages qu'il met en scène et tel individu connu, cela pour donner une idée de sa taille ou de son âge. Des objets que les ancêtres bantou ignoraient certainement, comme l'argent, les habits, les huiles de senteur, commencent à figurer dans des contes purement autochtones ; c'est que la tradition est encore jusqu'à un certain point plastique, malléable. Néanmoins ces *adjonctions*, ces transformations sont purement extérieures et nous croyons facilement les indigènes quand ils affirment l'antiquité de l'histoire elle-même.

Il est certain aussi que les conteurs opèrent des combinaisons, des groupements constamment nouveaux des éléments que leur fournit la tradition. Le *Roman du Lièvre*, par exemple, se compose d'une foule d'incidents grotesques, risibles ou terribles que les divers individus racontent à la suite les uns des autres un peu comme il leur plaît. Ce sont les morceaux de verre colorié du caléidoscope que chacun dispose à sa fantaisie. On va même jusqu'à attribuer à un autre animal, à la rainette ou au chacal, par exemple, les hauts faits du sieur Lièvre, qui est le héros le plus ordinaire du folklore bantou. Mais ces déformations, si faciles à comprendre dans une tradition purement orale, n'en font ressortir que mieux l'unité, l'antiquité du fond même de la narration.

Quant aux procédés littéraires des conteurs noirs, ils sont certainement dignes d'être étudiés par ceux qui se piquent de fixer les lois de la composition. Au premier abord, l'exposition paraît fade et monotone ; les *répétitions* abondent ; certains traits essentiels ne sont mentionnés qu'en passant, au dernier moment, lorsqu'il devient absolument indispensable de les connaître. Mais quand on examine la narration de plus près, on se convainc qu'il y a moins d'imprévu, plus de calcul qu'il ne semble. Ces répétitions, véritables redondances, pourquoi ces primitifs les aiment-ils tant ? Parce qu'elles leur donnent l'occasion de faire revenir un joli mot, un refrain mélodieux, et, en gens de goût, ils savent bien qu'on doit l'avoir entendu deux ou même trois fois pour pouvoir l'apprécier à

sa juste valeur. La plupart du temps, la répétition est triple ; il faut croire que l'esprit natif trouve une satisfaction spéciale à entendre trois fois la même chose. A-t-il tort, et nous qui, dans la plupart des cas, proscrivons la répétition comme contraire au goût, avons-nous raison ? Quelqu'un de fort capable d'en juger me disait, après avoir entendu lire l'histoire de *Nabandji, la fille aux crapauds :* « Jamais je n'aurais cru qu'il pouvait y avoir tant de charme dans la monotonie. » C'est que, dans cette monotonie, il y a peut-être plus d'art qu'il ne paraît.

Je parlais de refrains mélodieux. L'un des caractères les plus frappants du folklore ronga, ce sont ces *courtes mélodies*, très simples, parfois pures cantilènes, au moyen desquelles on agrémente le récit. Le texte de ces petits chants a souvent un cachet archaïque marqué, et je croirais volontiers qu'ils se transmettent d'un conteur à l'autre avec plus d'exactitude que les autres parties de la narration. Qui sait s'ils ne forment pas intentionnellement comme une sorte de canevas, de charpente pour les contes ? On en conserve le souvenir, grâce à la mélodie, même lorsqu'on serait disposé à oublier l'histoire elle-même, et celle-ci a peut-être été fréquemment sauvée de la disparition par les refrains qui l'accompagnaient. Rien de récréant en tous cas comme ces courts intermèdes musicaux dont nous donnerons quelques exemples dans la suite.

Tous les indigènes n'ont pas le même talent. Quelques-uns sont ternes, lents, ennuyeux. D'autres, par contre, racontent avec une vie, un entrain absolument

remarquables, introduisant des onomatopées, des exclamations descriptives extrêmement pittoresques qu'il est malheureusement difficile de rendre dans nos langues plus posées, mieux réglées. Parfois ils obtiennent des effets de mimique désopilants ! Peu de gestes, mais des éclats de regard, des modulations d'intonation, des grimaces expressives, une imitation fort amusante du parler des vieillards ou des petits enfants. J'ai rarement joui d'une histoire comme en entendant Spoon ou Camilla. Encore fallait-il souvent rompre le charme de la narration pour m'enquérir en passant du sens de telle expression peu usitée comme il y en a beaucoup dans les contes africains.

Serait-on curieux de savoir quelle méthode nous pratiquions pour obtenir un conte sous la forme la plus exacte possible ? D'abord il faut avoir gagné la confiance de l'indigène, le connaître et être connu de lui. Mais il serait fort imprudent d'arriver avec son crayon et son papier, et de vouloir écrire immédiatement sous sa dictée. Forcé de parler plus lentement, distrait par vos questions, il oublierait les plus jolies expressions et ne vous servirait plus qu'une pâle version de son histoire, si même il ne se perdait pas tout à fait. Régalez-le bien pour le mettre en verve; puis faites-le raconter une première fois sans l'interrompre, mais en conservant dans votre mémoire toute la suite des événements et les mots pittoresques. Après quoi, dites-lui de recommencer plus lentement; tirez au clair les points obscurs. Si, dérangé dans ses habitudes, il saute la moitié des incidents, vous les lui rap-

pellerez vous-même et vous arriverez de cette façon à écrire le conte en lui conservant tout le trait, toute la saveur qui auraient sans cela disparu.

IV. *Les divers genres des contes ronga. Leur valeur philosophique.*

La gerbe que nous avons recueillie est loin d'être uniforme. Dans ce bouquet de fleurs, il y a de la variété. Il serait peut-être fastidieux ou même pédant de vouloir les classifier très exactement. Nous les grouperons néanmoins sous cinq chefs pour aider le lecteur à s'orienter.

1° Les *contes d'animaux* méritent d'être signalés tout d'abord comme étant de beaucoup la partie la plus originale et la plus précieuse du folklore ronga. Ils célèbrent, comme nous le verrons, les exploits du lièvre, de la rainette, du caméléon, voire même de l'hirondelle dans leurs démêlés avec les grosses bêtes, — grosses et bêtes — comme l'éléphant, l'antilope... et l'homme !

2° Dans la seconde catégorie apparaissent plutôt des êtres humains, des enfants, des misérables qui, par leur intelligence ou en vertu d'un secours surnaturel, ont triomphé du mépris dans lequel ils étaient tenus et ont obtenu des succès miraculeux. Nous intitulons ces histoires-là : *La sagesse des petits.*

3° Les *histoires d'ogres*, si goûtées des enfants, — qu'ils soient individus ou qu'ils soient peuples —

constituent notre troisième groupe et, en les lisant, nous allons renouveler les sentiments de délicieuse terreur que nous éprouvâmes autrefois à l'ouïe des actions horribles de Barbe-Bleue !

4° Nous intitulons *Contes moraux* un certain nombre d'autres histoires d'où découle une leçon évidente, encore que les narrateurs n'en aient pas toujours conscience et ne songent guère à moraliser.

5° Enfin il existe chez les Ba-Ronga une quantité de *contes étrangers* qui paraissent avoir été composés sous l'influence soit des noirs d'autres tribus, soit des Hindous et des Arabes, nombreux dans le pays, soit enfin des Portugais. Il est difficile de dire jusqu'à quel point ces histoires sont autochtones. Seule une critique serrée et très bien informée pourrait faire le départ entre les éléments ronga et exotiques qu'elles contiennent.

Au reste, notre division ne prétend nullement être absolue, et l'on verra figurer des animaux et des ogres dans tous les groupes.

Allons plus loin ! Sous cette apparente diversité, on découvre aisément qu'il y a une idée essentielle, à la base de tout le folklore ronga, et peut-être africain. C'est celle du *triomphe de la sagesse sur la force.* Pour illustrer cette thèse fort intéressante, les conteurs mettent en scène des animaux, tout d'abord, et ils choisissent les plus petits, les plus faibles comme les héros de leurs fables. C'est le lièvre, le roué, le rusé, l'esprit fertile en expédients ; c'est la rainette, calculatrice et réfléchie ; c'est le caméléon avec sa pru-

dence cauteleuse. La même idée reparaît dans les contes de la Sagesse des petits : ceux qu'on croyait incapables, les déshérités, les détestés, finissent par réussir mieux que les persécuteurs et deviennent souvent des sauveurs. Par contraste, les ogres, qui représentent la force brutale, les appétits grossièrement matériels, sont confondus, punis et généralement fendus par le milieu (pour procurer une issue aux malheureux qu'ils ont avalés !). La glorification de la sagesse se retrouve très clairement dans les contes moraux, et les contes étrangers eux-mêmes, sous des couleurs plus ou moins exotiques, semblent nés de la même préoccupation. Je ne prétendrai pas que cette préoccupation soit tout à fait consciente. L'esprit populaire se rend-il jamais clairement compte de ses propres idées? Le narrateur africain cherche avant tout à charmer ses auditeurs par des récits pittoresques, amusants ou saisissants. Mais, sans le savoir, il a fait une œuvre dont la portée philosophique est indéniable.

Pourquoi ce thème du triomphe de la sagesse sur la force reparaît-il constamment et sous tant de formes dans cette littérature populaire? Sans doute parce qu'il est naturel à l'esprit humain et éminemment propre à le satisfaire. Il se retrouve à la base de nos histoires merveilleuses de *Cendrillon*, du *Petit-Poucet* et de tant d'autres fables et contes européens. Mais n'y aurait-il pas chez ces tribus africaines des circonstances spéciales qui ont déterminé l'éclosion de cette idée et poussé le peuple à l'illustrer de cent façons diverses ?

Chez les Bantou, le chef est tout-puissant. Entouré de ses conseillers, défendu par des guerriers toujours prêts à exécuter ses ordres, c'est un autocrate ayant droit de vie et de mort sur ses sujets. Devant lui et devant la coutume toute-puissante qu'il représente, tout le monde tremble et courbe l'échine. Dans chaque village, l'homme principal possède une puissance analogue sur ses subordonnés, et les frères aînés eux-mêmes règnent en despotes sur leurs cadets. Du haut en bas de l'échelle sociale, les forts écrasent les faibles et s'entendent à merveille pour maintenir leur système d'autorité. Or, le soir, autour du feu, les femmes, les petits prennent leur revanche à la manière des noirs, c'est-à-dire en disant ce qu'ils pensent d'une manière détournée. Ils ne songent point à renverser l'ordre social, l'ordre établi. Oh ! bien loin de là ! mais ils éprouvent un malicieux plaisir à conter les bons tours du lièvre ou de ses confrères. Pourquoi ? Parce que, sieur Lièvre, c'est le petit, le sujet, le simple particulier auquel la nature et la naissance n'ont donné aucun avantage et qui, néanmoins l'emporte sur les grands, sur les chefs même, par son génie personnel. Est-ce par une simple coïncidence que trois de mes contes se terminent par la mort d'un chef, causée par l'habileté machiavélique de ce malin de lièvre ? Ou bien c'est la sœur cadette, la méprisée, couverte de dartres, le petit berger insignifiant, le fils de la femme détestée qui accomplissent des hauts faits inattendus.... Je vois dans ces récits comme une protestation discrète des faibles contre les puissants, de l'esprit contre

la force brutale. Peut-être même renferment-ils un avertissement donné aux grands par les petits. Et qui sait si leur but dernier n'est pas d'affirmer la valeur de l'individu au sein de cette société opprimée où l'individu n'est rien ?

S'il en est ainsi, le folklore africain a une valeur plus grande et plus philosophique qu'il ne le semblait d'abord. Il n'est plus seulement un joli passe-temps, un amusement de vieilles femmes durant les longues veillées, un jeu de société plus ou moins spirituel ; c'est un monument dans lequel l'esprit populaire a représenté, inconsciemment peut-être, ses idées et ses aspirations. Il est donc doublement digne d'être étudié.

CHAPITRE PREMIER

LES CONTES D'ANIMAUX

Si les fabulistes européens ont chanté et écrit le Roman du Renard, les conteurs bantou répètent d'un bout à l'autre de l'Afrique celui du Lièvre. Sieur Lièvre est, en effet, leur grand héros. Innombrables sont les bons tours qu'il joue à l'Eléphant, le puissant, le riche un peu nigaud, à l'Hippopotame, le lourdaud brutal, à l'Antilope, la niaise, et à tous les autres animaux. Ses hauts faits sont racontés sans aucune visée moralisatrice, mais avec une bonne humeur satisfaite. C'est toujours un plaisir, pour le peuple, de voir l'inférieur rusé rouler son supérieur! Ce Roman du Lièvre est très populaire, semble-t-il, dans la vallée du Zambèze. M. Ed. Jacottet en a recueilli une quantité d'incidents en se faisant raconter par quelques jeunes Ba-Rotsi les traditions de leur pays. Chez les Ba-Ronga, il est aussi fort répandu. Il m'a suffi

d'interroger deux femmes et un jeune homme pour obtenir cinq récits de plus ou moins longue haleine où le lièvre joue un rôle prépondérant ; en se donnant quelque peine, on récolterait sans doute plusieurs autres histoires analogues aux environs de Delagoa [1]. Les deux premiers de ces contes, que je tiens de Kouézou, un jeune indigène des environs de Rikatla, méritent une mention particulière. Ce sont de véritables compositions, des cycles d'incidents s'enchaînant les uns aux autres avec un art réel et aboutissant à un comble : la mort d'un chef,... suprême exploit de ce coquin de Lièvre. Ces récits sont typiques. Ils ont valu à ce malin personnage le surnom de *Nouachisissana*, c'est-à-dire le rusé compère, par lequel on le désigne parfois. (Voir conte de Bonaouaçi, N° XXVI.) Dans les deux derniers, par contre, le Lièvre est un nigaud qui se laisse tromper par l'Hirondelle et même par la Poule. Il semble vraiment que ce soit un autre animal, aussi niais que le héros des premiers est intelligent et malicieux [2].

[1] Dans la *Revue des traditions populaires*, juillet 1895, M. Jacottet en publie une, qu'il a entendu raconter à l'un des jeunes gens de notre station d'Antioka (Daniel Magoudou, en séjour au Lessouto) : le lièvre attache un lion par la queue sur le toit d'une hutte qu'ils sont tous deux occupés à recouvrir de chaume et cause ainsi sa mort. Puis il se cache dans la peau du fauve et tourmente les hyènes en se faisant passer pour le roi des animaux.

[2] Dans le folklore des Ba-Souto nous voyons figurer aussi deux sortes de lièvres qui portent deux noms différents. En ronga, ils s'appellent *mpfoundla* aussi bien l'un que l'autre. Mais il est fort possible qu'il y ait en réalité deux espèces distinctes, qui ont donné naissance à deux types opposés

Mais, dans le folklore ronga, la gloire du Lièvre pâlit devant celle d'un autre animal, plus petit, plus méprisable encore, semble-t-il, la *Rainette*. Le nom de ce petit batracien est *Breviceps mossambicensis*, et il semble, d'après son nom, qu'il ait son habitat sur le littoral de l'océan Indien. C'est une curieuse petite grenouille, intermédiaire, dirais-je, entre les grenouilles et les crapauds, que les indigènes appellent *chinana* et dont les mœurs sont très particulières. Elle vit dans le sable de la plaine de Delagoa et s'y enfouit assez profondément durant la saison sèche. Puis elle sort du sol au moment des pluies et se promène par les sentiers. Si on la touche, elle se gonfle d'une manière extraordinaire, doublant son volume, et elle sécrète un liquide gluant qui lui sert d'arme défensive. J'ai entendu des gens affirmer que, lorsqu'une poule veut piquer une « chinana, » cette sécrétion visqueuse colle l'une à l'autre les deux parties du bec du volatile, lequel reste là, fort embarrassé de savoir que faire. Ce n'est donc pas une rainette proprement dite, mais elle en a la petite taille, et nous avons traduit chinana par ce mot-là pour bien la distinguer de la véritable grenouille (*ntlambya*) qui joue un

dans le folklore africain. Comme il n'y a dans notre région qu'un seul lièvre et par conséquent un seul nom pour le désigner, les conteurs auront appliqué au même animal toutes les histoires qui circulent sur les deux ; de là la confusion. Cette hypothèse est rendue plausible par le fait que les deux derniers contes (où le lièvre est un simple d'esprit) proviennent probablement de la tribu des Ma-Koua, de Mozambique, au dire de Camilla, de laquelle je les tiens.

rôle assez considérable dans le folklore africain. Le caractère de la grenouille dans la charmante histoire de l'Angola publiée par M. H. Chatelain (*Folk Tales of Angola*, New-York, 1894) ou dans le conte zoulou *Uselesele* (Callaway, *Nursery Tales of Zulous*, p. 240), est celui d'une messagère fidèle et non d'une conquérante[1]; cette grenouille, habitante des rivières, empressée à rendre des services, c'est celle qui paraît aussi dans notre conte de l'Homme au grand coutelas (N° VIII) et dans celui de Dukuli. (Voir *Les Ba-Ronga*, 3e partie.) La chinana est tout autre. C'est une personne qui fonde un royaume et qui provoque sans crainte tous les animaux, même l'éléphant, qu'elle finit par vaincre et tuer. Aussi bien décorons-nous ses aventures du nom d'épopée !

Serait-il prématuré de supposer que ce sont les habitants du Littoral qui ont créé le type folklorique de la Rainette-chinana ? Les bouleversements politiques dont ce pays a été le théâtre, les conquêtes guerrières des Ba-Ngoni, ancêtres de Goungounyane, ont probablement donné aux conteurs l'idée de cette expédition de la Rainette, qui a fini par triompher de toutes les bêtes de la création... pour les mettre à la broche ! Il est en tout cas curieux de la voir l'emporter même sur le Lièvre dans le récit N° IV et jouer ici le rôle qu'on attribue à la tortue dans d'autres

[1] Si Uselesele devient un grand chef, dans le conte zoulou, c'est d'une manière tout à fait fortuite et inexplicable. Il ne serait pas impossible que le renom de notre chinana lui ait valu cette fortune.

versions de la même histoire[1]. Elle est certainement égale au rusé compère, dans l'intuition des Ba-Ronga, et voilà pourquoi plusieurs des hauts faits du Lièvre lui sont attribués. Elle lui est même supérieure : son caractère est beaucoup plus noble. Elle ne se contente pas de jouer de mauvais tours pour le plaisir de faire du mal ; ses vengeances sont justes ; c'est une personne de condition inférieure qui s'élève à la dignité royale. Et le *Caméléon* qui l'accompagne, c'est l'homme prudent qui finit par devenir le conseiller de ce nouveau chef.

Le lièvre, la rainette et toutes les bêtes qui passent et repassent dans ces curieux récits représentent des êtres humains, cela va sans dire. Ils sont personnalisés par un procédé linguistique qui consiste à mettre devant le nom de l'animal un préfixe de la classe des hommes. Ainsi *mpfoundla*, le lièvre ordinaire, devient dans les contes Noua-mpfoundla ; parfois pour l'exalter encore davantage on l'appelle Noua-mpfoundla-oua-mpfoundla, sorte de redondance qui l'éloigne encore davantage du règne animal ! La Rainette, c'est Noua-chinana : l'Eléphant, Noua-ndlopfou ; l'Hippopotame, Noua-mpfoubou ; la Gazelle, Noua-mounti ; l'Antilope, Noua-mala ; le Caméléon, Noua-loumpfana.

Leurs caractères physiques particuliers sont présents devant l'imagination du conteur pour autant qu'ils donnent du pittoresque au récit. Mais on les oublie tout aussi aisément dès qu'ils ne sont plus es-

[1] Comp. le Chacal et la Source, dans les contes des Ba-Souto. Jacottet, p. 33.

sentiels à la narration. Ainsi le Caméléon, cet étrange lézard qui pose avec une prudence extrême et une grande lenteur ses pattes sur les branches et qui porte sur le côté une curieuse tache blanche, paraît sous sa forme authentique, dans l'Epopée de la Rainette, avec une *besace en bandouillère*, pour aider à dépecer l'Hippopotame. Mais un moment après, quand il détache d'un seul coup de couteau toute une jambe de l'énorme pachyderme, il est devenu un humain! L'Hirondelle (voir N° V) est un oiseau, mais sa femme est une véritable femme qui demeure dans une hutte, qui cuit dans une marmite des légumes comme les habitants des airs n'en ont jamais goûté. Dans l'histoire de la Femme paresseuse, l'Antilope déclare au Lièvre avoir vu les traces de ses pas dans un champ qui a été pillé par un voleur. Or c'étaient les empreintes d'une femme! Le conteur a oublié la différence physique du lièvre et de l'homme à ce moment-là. A chaque ligne on rencontre de ces inadvertances qui n'étonnent personne, car elles vont de soi et ne font qu'augmenter la saveur du récit.

Mais trêve de commentaires anticipés. Sieur Lièvre, entre en scène!

I. *Le Roman du Lièvre.*

Premier cycle.

Un beau jour la Gazelle s'en vint faire visite au Lièvre, en sa maison. Le Lièvre lui dit : « Amusons-

nous un peu. » Elle lui demanda : « Et à quoi faut-il nous amuser? — Je vais te montrer, » dit le Lièvre.

Il alla prendre une marmite, la posa sur le foyer et l'eau commença à bouillir. Alors le Lièvre dit à la Gazelle : « Entre là dedans. » La Gazelle répondit : « Sans doute ; mais commence, toi! »

Le Lièvre y entra, mais l'eau s'était refroidie. La Gazelle mit le couvercle sur la marmite, mais l'eau faisait *ti-ti-ti* (c'est-à-dire était tout à fait froide). Sieur Lièvre s'assit commodément, puis il dit : « Maintenant découvre la marmite. » Elle ôta le couvercle ; il sortit et dit : « A ton tour, maintenant. Entre ! »

La Gazelle y entra. Alors le Lièvre recouvrit la marmite et alluma le feu dessous. L'eau commença à bouillir. La malheureuse se mit à faire grand bruit, à crier très fort. « C'est que, lui dit le Lièvre, c'est que je désire tes petites cornes, là, sur ta tête ! » Elle mourut[1].

Le Lièvre prit les petites cornes[2], se mit à les laver, à les polir, à les enduire de graisse ; puis il les étendit au soleil. Après cela, il s'en fut se régaler de la viande de la Gazelle. Il la mangea toute, si bien qu'il n'en resta rien.

Alors il prit une natte, il l'étendit par terre et alla

[1] Hlakanyana, un des héros des contes zoulous, joue le même tour à une vieille ogresse. (Callaway, p. 18.)

[2] Tuer un animal pour lui prendre les cornes ou les os et s'en faire une trompette, c'est un exploit fréquent dans le folklore africain. Voir l'histoire de la Rainette. Voir aussi *Contes des Ba-Souto*, p. 17, etc.

poser sa provision de graisse tout près. Il continua à enduire les petites cornes, les enduisit encore, puis il se mit à souffler dedans et à trompeter, comme qui dirait : *Pfongo-pfongo !... pfongo-pfongo !... pfongo-pfongo !...*

Toutes les bêtes des champs accoururent et lui demandèrent :

« D'où part ce bruit de trompette ? — De chez le joueur de trompette, dit-il, là-bas, au village du chef. » Elles se précipitèrent au village du chef.

Le Lièvre recommença alors à jouer : *Pfongo-pfongo !... pfongo-pfongo !... pfongo-pfongo !...* Les animaux revinrent et dirent : « D'où part donc ce bruit ? » Il leur répondit de nouveau : « C'est de là-bas, du village du chef ; moi aussi je l'ai bien entendu. »

Tous s'en allèrent, mais ils dirent à l'Hippopotame : « Toi, l'ami, cache-toi là ; tu nous feras savoir ce qui en est. » Il se cacha, en effet, et le Lièvre de recommencer : *Pfongo-pfongo !... pfongo-pfongo! ... pfongo-pfongo!.....*

« Hé ! lui dit l'Hippopotame, c'est donc toi qui trompes les enfants du chef ! Je m'en vais le leur dire ! — Non, ne me dénonce pas, dit le Lièvre, et je t'enseignerai à jouer de la trompette. » Alors il lui remit les petites cornes.

L'Hippopotame essaya et fit : *Pff ! pff !...* Le Lièvre lui dit : « Viens ici que je t'ôte ta lèvre inférieure ; elle est trop longue ; c'est elle qui t'empêche de jouer. » Il la lui coupa en effet.

L'autre essaya de nouveau et fit : *Pff ! pff !...*

« C'est la lèvre d'en haut qui est trop longue, » dit le Lièvre. Et il la lui coupa. Alors l'Hippopotame se mit en colère et lui dit : « C'est ainsi que tu m'estropies tout en prétendant m'enseigner ? Je vais avaler ta trompette ! » Et il l'avala.

Le Lièvre lui dit : « Je saurai bien te retrouver plus tard, puisque j'ai coupé tes lèvres et que tes dents brillent au soleil ! Je te reconnaîtrai bien ! »

Or l'Hippopotame s'en retourna chez lui.

Alors sieur Lièvre s'en fut préparer un arc et des flèches. Il guetta, il guetta, il guetta pour tirer sur l'Hippopotame. La Colombe le vit et cria à l'Hippopotame : « *Gou ! gou !* voilà le Lièvre qui va te tuer. » L'Hippopotame détala et rentra dans l'eau. Mais le Lièvre guetta, guetta, guetta ; il tua la Colombe, dont les plumes se dispersèrent de tous côtés sur le sol. Il ramassa l'oiseau, le brûla au feu, le cuisit, le moulut, mélangea sa cendre avec du sable, puis il s'en retourna et guetta, guetta, guetta, espérant tirer sur son ennemi.

Alors les plumes de la Colombe crièrent : « *Gou ! gou !* le Lièvre va te tuer. » Et l'Hippopotame retourna au fleuve et se lança dans l'eau. Le Lièvre ramassa les plumes et, de retour à la maison, il les brûla, les moulut, les mélangea avec de la terre. Puis il s'en revint à l'affût. Il était resté une seule plume et elle s'écria : « *Gou ! gou !* Le Lièvre va te tuer. » Le Lièvre chercha longtemps cette plume ; il la trouva enfin, retourna chez lui, la brûla, la moulut et répandit la cendre sur le sol.

Il guetta de nouveau et tira sur l'Hippopotame. Il tira encore une seconde flèche et l'Hippopotame mourut.

Alors il le dépeça ; il lui ouvrit le corps et reprit sa trompette qu'il lava, frotta, enduisit de graisse et exposa au soleil. Il mit la viande cuire et descendit jusqu'au fleuve laver encore sa trompette. A son retour, une partie de la viande était cuite. Il en mit d'autre à la broche, puis retourna au fleuve avec sa trompette, son couteau et sa hache.

Or voici que la Civette arriva. Elle mangea la viande, puis, ayant accompli certaine fonction de nature[1], elle partit. Le Lièvre revint. De loin il se boucha le nez ; il n'alla pas même jusqu'au foyer, car il vit que la viande avait été volée. Il sut bien vite, à l'odeur, que c'était la civette qui avait fait le coup. Il s'en alla donc tout droit visiter les arbres creux dans lesquels vivent les civettes, car il était leur seigneur, les ayant vaincues autrefois à la guerre. Ces arbres creux étaient en fort grand nombre. Il saluait les civettes en leur disant : « Bonjour, mesdames les Civettes ! »

Elles répondaient : « Très bien, sire ! »

Il arriva au repaire de celle qui avait volé sa viande et lui dit : « Salut, dame Civette ! Tu as mangé ma viande ! Aujourd'hui nous réglerons notre compte[2]. » Elle eut peur et se cacha au fond de son trou. Lui prit sa hache et se mit à couper l'arbre.

Quand le tronc fut tombé, il arracha de l'herbe,

[1] Le conteur ronga parle plus crûment !
[2] Littéralement : « Je te verrai. »

boucha l'ouverture des deux côtés. Puis il commença à tailler au beau milieu et perça un trou jusqu'au ca-

Le lièvre tuant la civette.

nal intérieur. Après quoi il alluma l'herbe des deux côtés. L'arbre se mit à brûler. « Je meurs ! » fit la Civette. Il l'attendait, la hache levée, à l'ouverture du milieu. Quand elle voulut sortir, il la tua.

Puis il dit aux autres Civettes : « Disséquez-moi

cette peau [1]. » Elles obéirent, l'étendirent bien et la lui donnèrent. Elles-mêmes mangèrent la chair de leur sœur.

Le Lièvre prit la peau et la trompette et le couteau et la hache. Il marcha longtemps, jusqu'à un endroit où il y avait beaucoup de gens. Il leur dit : « Achetez-moi ma peau de civette. — C'est cela, » dirent-ils, et ils lui donnèrent deux chèvres. Il consentit au marché et s'en fut boire de la bière. Il en but beaucoup, beaucoup, au point de s'enivrer. Alors il tua une des chèvres et la mangea, puis il tua la seconde et la mangea aussi.

Un long temps s'écoula. Puis il se mit à voler.

Il prit sa trompette, monta sur la colline et cria : « *Nté! nté! nté* [2]*!* L'armée arri...i...i...i...ve ! Fuyez ! » Aussitôt les femmes qui récoltaient des arachides et des pois dans les champs s'enfuirent, craignant les guerriers ennemis. Elles s'allèrent cacher au fond du marais. Le Lièvre descendit et vola les arachides et les pois. Il s'en fit même une provision qu'il mit à part.

Lorsqu'il eut mangé ses pois jusqu'au dernier, il recommença à crier : « *Nté! nté! nté!* L'armée arri... i...i...ve ! Fuyez ! »

Elles s'enfuirent de nouveau. Il prit tout ce qu'il voulut et en cacha une provision.

[1] Les peaux de civettes, dites *nsimba*, sont fort recherchées comme ornement par les indigènes, qui les suspendent à leurs ceintures.

[2] Imitation du bruit de la trompette.

Alors les gens commencèrent à se dire : « Le Lièvre nous trompe ! Allons chercher de la glu noire. » Ils en ramassèrent beaucoup, une grande quantité, puis ils allèrent aux champs et fabriquèrent un mannequin pourvu de mains, de pieds, d'un nez, d'oreilles, d'yeux, de cheveux, un mannequin de femme.

Le Lièvre recommença à crier : « *Nté ! nté ! nté !* L'armée arri...i...i...ve ! Fuyez ! » Elles s'enfuirent. Il accourut sur les lieux. L'image était restée là. Quand il se fut approché, il lui cria : « Va-t'en, femme ! » La femme se tut et resta immobile. Il lui dit : « Va-t'en ou je te battrai ! » Il vint tout près et la frappa avec un poing. Son poing pénétra profond dans la glu et y resta pris. « Lâche-moi ou je te tue ! » cria-t-il. Puis il la frappa avec l'autre poing qui s'y fixa aussi. Il frappa avec une jambe : elle s'attacha à la glu.... Il frappa avec l'autre : de même ! Alors il s'écria : « Je te mordrai avec mes dents ! » Il fut pris par là aussi et resta suspendu au mannequin, se balançant de-ci, de-là [1]....

Les fabricants de l'image arrivèrent sur ce et le trouvèrent dans cette position ! Ils lui dirent : « Ah ! c'est toi, sieur Lièvre, qui nous trompais ! — Délivrez-moi, » leur répondit-il. Ils le dépêtrèrent et dirent : « Nous allons te tuer. — Ecoutez, leur dit-il. Ne me tuez pas ici, par terre. Tuez-moi sur le dos du

[1] Dans un conte de l'Angola, nous trouvons un incident pareil. Le Singe et le Lièvre embrassent de belles filles-mannequins qu'on avait placées là pour les attraper, et ils restent pris par la bouche ! (Chatelain, p. 187.)

chef. » On rentra au village, on étendit une natte sur le sol. Le chef se coucha dessus et le Lièvre se blottit sur son dos.

Un guerrier, très fort, prit une assagaie et voulut transpercer le Lièvre. Mais celui-ci sauta en l'air, de toutes ses forces, bien loin, et s'enfuit. Et cet homme se trouva avoir tué le chef! Et les gens du village massacrèrent celui qui avait tué leur chef!

Voilà la fin !

(Obtenu de Kouézou.)

II. *Le Roman du Lièvre.*

Second cycle.

Un beau jour le Lièvre dit à l'Antilope blanche : « Allons nous cacher pour guetter les *sala*[1]. » Ils partirent. Sieur Lièvre la plaça dans un endroit où les sala ne tombaient point. Quant à lui, il se rendit dans un coin où il y en avait de mûrs.

Puis ils s'endormirent tous les deux et ne bougèrent plus.

[1] Le *sala* est le fruit d'une sorte de *strychnos* (spinosa ?). Il est rond, gros deux fois comme une orange, vert jaunâtre. Sa coque extérieure est dure, mais cassable néanmoins quand on frappe le sala contre un tronc d'arbre avec une certaine force. A l'intérieur, il y a des noyaux assez volumineux entourés d'une pulpe savoureuse fort recherchée des indigènes. Quand ce fruit est mûr, il se détache du pédoncule ligneux auquel il est suspendu, et le bruit de sa chute est fort exactement rendu par l'expression : *Katla-katla* (c'est ainsi qu'il fait en se cognant aux branches)... *bé* (son produit lorsque le sala arrive par terre). Pour varier, le conteur dit aussi : *Ngaya-ngaya... bé !*

Soudain un sala se détacha de l'arbre et fit : *Katla-katla*, *katla-katla... bé !* Le Lièvre se réveilla en sursaut, fit lever l'Antilope blanche ; ils partirent au galop et allèrent trouver la Gazelle.

Celle-ci demanda à l'Antilope blanche : « Qu'est-ce qu'il y a que vous couriez ainsi et que craignez-vous ? » Elle répondit : « Je n'en sais rien ! Demande au Lièvre. » Le Lièvre lui dit : « C'est que j'ai entendu un bruit de : *Katla-katla*, *katla-katla... bé !* »

Ils s'enfuirent à toutes jambes et rencontrèrent la Grande Antilope. Celle-ci demanda à la Gazelle : « Que craignez-vous donc que vous couriez ainsi ? » La Gazelle répondit : « Je n'en sais rien ! Il te faut interroger l'Antilope blanche. » Celle-ci ajouta : « Je l'ignore ! Interroge le Lièvre. » Le Lièvre répondit : « C'est que j'ai entendu un bruit de : *Ngaya-ngaya... ngaya-ngaya... bé !* »

Tous partirent au galop et ils trouvèrent sur leur route le Buffle. Celui-ci dit à la Grande Antilope : « Hé ! l'amie, ne me dis-tu pas pourquoi vous courez ainsi ? Que craignez-vous ? » Elle répondit : « Je n'en sais rien ! Demande à la Gazelle. » Celle-ci d'ajouter : « Je l'ignore ! Adresse-toi à l'Antilope blanche. » Celle-ci dit : « Je n'en sais rien ! Demande au Lièvre. » Le Lièvre répondit : « C'est que j'ai entendu un bruit de : *Katla-katla... katla-katla... bé !* »

Ils continuèrent leur course, en entraînant le Buffle et rencontrèrent l'Eléphant qui demanda au Buffle : « Hé, tous ces gaillards ! ne me dites-vous pas pourquoi vous courez ainsi ? Qu'avez-vous à craindre ? »

Le Buffle répondit : « Je n'en sais rien ! Demande à la Grande Antilope. » La Grande Antilope dit : « Je n'en sais rien ! Demande à la Gazelle. » La Gazelle dit : « Va le demander à l'Antilope blanche. » L'Antilope blanche dit : « Je n'en sais rien ! Demande au Lièvre. » Le Lièvre répondit : « J'ai entendu là-bas, tout là-bas, bien loin, un bruit de : *Katla-katla*, *katla-katla... bé !* »

Alors ils s'élancèrent tous, au grand galop, formant un troupeau immense, et arrivèrent chez leur chef, le Serpent Boa. Celui-ci dit : « Hé l'ami ! cette course-là ! que craignez-vous donc ? » L'Eléphant répondit : « Je n'en sais rien, mon père ! Interroge le Buffle. » Celui-ci ajouta : « Je l'ignore, mon chef ! Demande à la Grande Antilope. » Celle-ci reprit : « Va demander à la Gazelle. » Celle-ci dit : « Je n'en sais rien ! Tu peux le demander à l'Antilope blanche. » Celle-ci répondit : « J'ignore ! Va t'adresser au Lièvre. » Le Serpent Boa lui dit alors : « Hé, mon garçon ! tu ne me dis pas ce que vous avez à craindre, que vous couriez ainsi ? » Le Lièvre répondit : « C'est que j'ai entendu bien loin un bruit de : *Katla-katla*, *katla-katla... bé !* »

Alors ils détalèrent tous ; ils étaient fort nombreux et arrivèrent auprès d'un arbre aux fruits sucrés [1]. Ils

[1] Voir dans la *Revue des traditions populaires*, juillet 1895, l'incident de l'arbre du roi des animaux, raconté par Daniel Magoudou avec moins de trait. Ce récit se retrouve dans le folklore des Ba-Souto, assez différent : les divers messagers envoyés pour demander le nom de l'arbre se heurtent contre une termitière, au retour, et oublient ce qui leur a été dit. La tortue seule se le rappelle. (Voir *Légende de la Tortue* dans les

s'arrêtèrent à une certaine distance et virent qu'il portait des fruits. Il y avait aussi une femme assise au pied. Alors ils dirent au Buffle : « Va demander à cette femme ce qui en est de cet arbre. » Le Buffle lui dit donc : « Ma mère, quel est cet arbre ? » Elle répondit en chantant :

L'arbre excellent ! l'arbre excellent !
Ce sont les femmes qui sont assises au pied qui en mangent les fruits !
Leur cœur est content ! Leur cœur est content !

Le Buffle repartit et s'en vint dire aux autres : « Je n'y ai rien compris. » La Grande Antilope, la Gazelle et l'Antilope blanche revinrent tour à tour avec la même réponse. Quand il eut vu cela, le Lièvre dit : « Moi aussi, j'irai poser la question. » Ils lui répondirent : « Ouais ! Tu n'y entendras rien ! — J'y vais quand même. »

Arrivé près de la femme, il s'assit et demanda :

« Ma mère, dis-moi donc quel est cet arbre ! » Elle répondit :

L'arbre excellent ! l'arbre excellent !
Les femmes qui sont assises au pied en mangent les fruits !
Leur cœur est content ! leur cœur est content !

Contes des Ba-Souto, p. 45.) Au Zambèze, on raconte la même histoire et là aussi c'est le lièvre qui a réussi à garder seul les paroles du propriétaire de l'arbre. (Voir *Contes et traditions du Haut-Zambèze*, p. 33.) *Hlakanyana*, ce nain rusé qui joue un grand rôle dans le folklore zoulou et cafre, pille aussi la branche du chef pendant la nuit. (*Theal. Kaffir Folklore*, p. 107.)

Le Lièvre s'en revint, se mit à danser, à chanter : « Ji ! Ji ! Ji ! J'ai bien compris ; elle dit :

L'arbre excellent ! L'arbre excellent !
Ce sont les femmes qui sont assises au pied qui en mangent les fruits !
Leur cœur est content ! Leur cœur est content ! »

Alors tous partirent pour aller auprès de l'arbre : ils grimpèrent dessus et mangèrent les fruits. Mais le Lièvre leur dit : « Laissez au moins une branche pour le chef, afin qu'il s'en régale demain. » Ils descendirent quand le soleil était sur le point de se coucher et firent leurs préparatifs pour dormir. Le Lièvre leur dit alors : « Couvrez-moi d'un mortier ; attachez-moi des coquilles aux jambes en guise de grelots, de peur que vous ne disiez, si la branche du chef est mangée, que c'est moi qui en ai volé les fruits, parce que je suis malin. » Ils le recouvrirent donc d'un mortier ; le soleil se coucha ; ils s'endormirent, le Lièvre aussi. Mais il se réveilla pendant la nuit, détacha les coquilles, creusa sous son mortier un trou qui aboutissait à l'extérieur et sortit. Il grimpa sur l'arbre et mangea tous les fruits de la branche du chef.

Puis il prit les pelures des fruits qu'il avait mâchées et alla les coller sous les aisselles de l'Eléphant ; après quoi, il rentra dans son trou, remit la terre en place et rattacha ses coquilles.

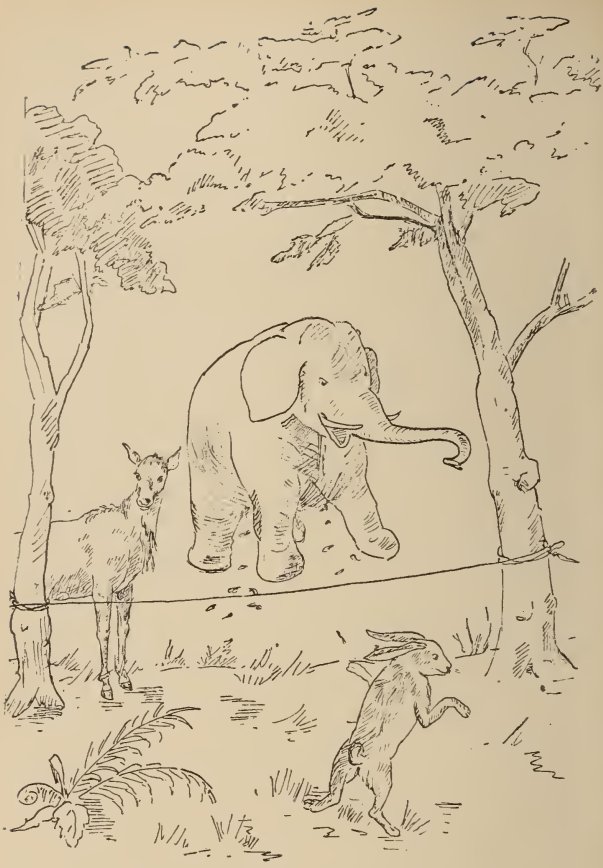
L'aube parut. Tous de s'étonner beaucoup : « Ha ! ha ! ha ! on a mangé la branche du chef. » Le Lièvre, lui, ronflait sous son mortier. Il faisait : *Rão-rão-rão*,

comme s'il dormait très profondément, bien qu'il fût tout à fait réveillé. Puis il leur cria : « Découvrez-moi, je vous prie, je voudrais bien aller voir ce qui vous surprend si fort. là-dehors. » Ils le découvrirent. Il sortit, regarda l'arbre et, mettant la patte sur la bouche en signe de saisissement, il fit : « Ha ! ha ! ha ! Ils ont tué le chef ! Le chef mourra de faim ! » Il ajouta : « Moi ! je sais le moyen de découvrir le coupable. Allez me chercher des ficelles. » On va chercher des ficelles, on va chercher des ficelles ; il les prend, va les attacher à un arbre, puis à l'autre ; il les tend : « Voilà, dit-il, mon moyen. Essayons ! » Il saute le premier par-dessus la corde et va retomber bien loin. L'Antilope blanche saute à son tour, puis la Gazelle, puis le Buffle. L'Eléphant arrive enfin. Il saute,... mais voilà que les pelures tombent de tous côtés ! Alors tous dirent : « C'est toi qui as mangé la branche du chef ! » Tu vas mourir. On le tue, on le met en quartiers, on rôtit sa chair et on la mange.

Cependant il resta de la viande. Ils se dirent les uns aux autres :

« Partons et prenons-la avec nous. Toi, Lièvre, tu porteras une jambe de derrière. » Celui-ci répondit : « Comment en aurais-je la force, petit comme je suis ! » Ils lui dirent : « Porte une jambe de devant. — Je ne puis pas. — Porte le foie. — Non, je crains le sang. — Porte donc le poumon. — Bien, » dit-il. Il l'enfila à un bâton et le porta sur l'épaule.

Tous se mirent en marche. Ils vacillaient, car ils



L'épreuve de l'éléphant.

étaient très chargés. Le Lièvre restait en arrière et il se mit à chanter, tout doucement, tout en soufflant dans sa trompette :

Nté, nté, nté ! Ils ont tué l'Eléphant, prétendant qu'il avait mangé les fruits.
Et ce n'est pas lui qui les a mangés ! C'est le Lièvre qui les a mangés !
J'ai pris les pelures, je les lui ai collées, mes bons amis,
Je lui les ai collées, comme ceci !

Ils se dirent les uns aux autres : « Entendez-vous ce que dit le Lièvre ? C'est lui qui a mangé la branche du chef. Cachons-nous. » Ils se cachèrent en effet au bord du chemin. Il arriva sur les lieux chantant toujours :

Nté ! nté ! nté ! Ils ont tué l'Eléphant, prétendant qu'il avait mangé les fruits.
Et ce n'est pas lui qui les a mangés. C'est le Lièvre qui les a mangés !
J'ai pris les pelures, je les lui ai collées, mes amis,
Je les lui ai collées, comme ceci !

Ils s'écrièrent : « Ah ! c'est toi !... Saisissez-le ! »

Il se mit à fuir à toutes jambes et trouva un terrier de bêtes sauvages où il entra. Les autres se dirent : « Coupons un bâton crochu et tirons-le dehors. » En effet, ils en coupèrent un gros, l'introduisirent dans le terrier et attrapèrent la patte du Lièvre. Celui-ci leur cria : « Tirez toujours, tirez fort. » Ils le lâchèrent, pensant avoir attrapé une racine. Puis ils accrochèrent quelque chose d'autre : cette fois c'était bien une racine. Le Lièvre se mit à crier, à pleurer, à faire grand bruit comme s'il souffrait beaucoup. Ils s'encouragèrent, disant : « Saisissez bien ! mettez-y de la force !... » Mais voilà le bâton crochu qui se brise et ils tombent tous en arrière.

La même chose se passa encore une fois. « Hé ! dirent-ils, il est ennuyeux ce Lièvre. Allons-nous-en ! » Ils arrachèrent des touffes d'herbe, bouchèrent l'orifice du terrier et partirent [1].

Le Lièvre demeura là longtemps, si longtemps qu'un de ses côtés, celui sur lequel il était couché, commençait à tomber en pourriture. Au bout de bien des jours, la pluie survint. Il se dit : « Je m'en vais mourir ! » Alors il se glissa prudemment et arriva jusqu'à l'ouverture, pensant qu'ils étaient toujours là, à le guetter. Mais il vit qu'il faisait obscur dehors. Alors il fit : « Hioup ! » (litt. *katla*) et, avec un grand saut, il alla retomber bien loin ; il se disait : « Ils pourraient me tuer, si je sortais tranquillement ! » Il s'assit, regarda autour de lui et fit : « Est-il possible ! Et moi qui pourrissais dans ce trou, tandis qu'ils sont partis il y a beau temps ! »

Il se mit en route et alla couper des lianes avec lesquelles il tressa des paniers. Il chercha aussi de la cire d'abeilles et se confectionna une couronne [2]. Il fit un paquet de ses paniers, le chargea sur son épaule et s'en fut là où il avait tué l'Eléphant. Il dit aux gens : « Achetez-moi mes paniers ! » On lui répondit : « Sa-

[1] D'après la version de Daniel Magoudou, ils plantèrent à l'orifice du terrier un bâton surmonté d'un casque de plumes de guerrier, pour faire croire au lièvre qu'ils sont toujours là. Celui-ci craint de sortir jusqu'à ce que, un grand vent ayant fait choir le plumet, il s'aperçoit du stratagème.

[2] Une de ces couronnes noires, luisantes, comme les notables cafres s'en font en fixant à leurs cheveux, tout autour de leur tête, de la cire qu'ils polissent ensuite.

lut, sieur Lièvre ! — Oh ! dit-il, moi je ne suis pas le Lièvre que vous pensez ! Je suis le Lièvre aux paniers. Achetez-moi ma marchandise. » Ils lui achetèrent ses paniers.

Alors il alla boire avec eux, commença à s'enivrer et vint dormir au grand soleil. La chaleur fit fondre sa couronne, qui tomba à terre. Les gens le reconnurent alors et s'écrièrent : « C'est celui qui a tué l'Eléphant. » Ils se rendirent auprès des chefs pour leur annoncer l'affaire. Mais il avait entendu leurs paroles. Il se releva, partit en courant et alla se raser la tête.

Cela fait, il s'en fut faire un bout de causette au village du chef et salua celui-ci en lui disant : « Salut, mon chef ! Pourquoi tes sujets ne préparent-ils pas pour toi un bain de vapeur[1] ? » Le chef répondit : « Si tu veux, tu peux m'en administrer un demain matin. » Le Lièvre dit : « Alors commande à tes femmes d'aller à l'eau et au bois. Qu'elles déposent tout ici et s'en aillent labourer ; moi, je resterai. »

Le lendemain, tout le monde partit. Le Lièvre se mit à fendre le bois, à cueillir, cueillir des herbes. Il revint, dressa la natte à la porte de la hutte, pila les

[1] Le *poungoulou* est une recette des médecins noirs qu'on peut comparer au bain turc. Voici comment il s'administre : le patient se couche à terre. On dresse deux nattes autour de lui et on les recouvre d'une troisième, en sorte qu'il est enfermé dans une sorte de petite chambre close. Cela fait, on introduit auprès de lui une marmite d'eau bouillante dans laquelle trempent toutes sortes d'herbes médicinales. La vapeur qui se dégage fait transpirer et tousser le malheureux, qu'on sort bientôt de sa prison tout ruisselant. (Voir *Les Ba-Ronga*, chapitre de l'art médical.)

feuilles avec un instrument de fer, prit la marmite, y versa le tout. Puis il alluma le feu, mit la marmite dessus et fit bouillir l'eau. Il prit une autre natte, emprisonna le chef dedans, attacha avec un lien de tous les côtés : il ne sortait plus que la tête du chef, en haut. Alors il empoigna sa marmite bouillante, ramassa aussi des charbons brûlants et versa tout sur la tête du chef, qui mourut.

Le Lièvre lui coupa la tête et la transforma en un tambour. Il prit aussi sa trompette et chanta : « Venez voir le Fou-de-l'Endroit[1] qui s'est laissé brûler dans un bain de vapeur ! » Les gens accoururent. Il se cacha dans la forêt. Voyant qu'il n'y avait personne, ils repartirent.

Le Lièvre sortit de sa cachette et chanta de nouveau : « Venez voir le Fou-de-l'Endroit qui s'est laissé tuer dans un bain de vapeur ! *Ti-ti... tin-tin !* » Il faisait comme s'il y avait beaucoup de gens jouant de la trompette. Les habitants du village revinrent, se frottant les mains, se disant : « On va pouvoir danser. » Lui s'enfuit.

Ne voyant personne, ils se demandèrent d'où ce bruit de trompette pouvait bien partir, et l'un d'eux se cacha, tandis que les autres retournaient aux champs. Le Lièvre reparut. Celui qui s'était caché le vit et se dit : « Tiens ! c'est le Lièvre qui bat du

[1] Le terme employé, Maçingué-oua-Ndjao, peut signifier soit : le Fou-de-l'Endroit, soit : Maçingué-le-Lion. C'est un nom qu'on donne volontiers au chef dans les contes ronga. (Voir p. 127.) L'amphibologie serait-elle voulue ?

tambour; on dirait que c'est sur la tête d'un homme ! » Il alla en hâte quérir ses compagnons et leur dit : « Le Lièvre bat du tambour sur une tête d'homme. Dépêchez-vous, gaillards ! » Ils se réunirent tous et cernèrent le village, tenant en main leurs bâtons. Quelques-uns furent expédiés en avant avec cet ordre : « Allez, battez-le, qu'il coure de notre côté. » Ils firent ainsi. Le Lièvre prit le tambour et le mit sous son bras. Il courut vers eux. Ceux-ci lui lancèrent leurs bâtons et le poursuivirent. Puis ils se retournèrent contre lui. Ils tapèrent, ils tapèrent,... mais ne le virent plus, car il s'était échappé et il s'enfuit. Alors ils s'écrièrent : « Oh ! il a tué le chef ! »

C'est la fin.

(Obtenu de Kouézou.)

III. *L'Epopée de la Rainette.*

Parfaitement [1] !

Or Mme la Gazelle prépara un beau jour de la bière et appela ses amis pour lui aider à labourer son champ [2]. Ils allèrent labourer sur la colline ; ils labourèrent tout le champ. Alors la Gazelle dit à la Rainette : « Si nous jouions à la course en retournant à la maison ?... La première qui arrivera, celle qui dé-

[1] En ronga : Ahina-kambé, formule qu'affectionnent certains conteurs et qu'on peut aussi traduire par : Eh bien, oui !

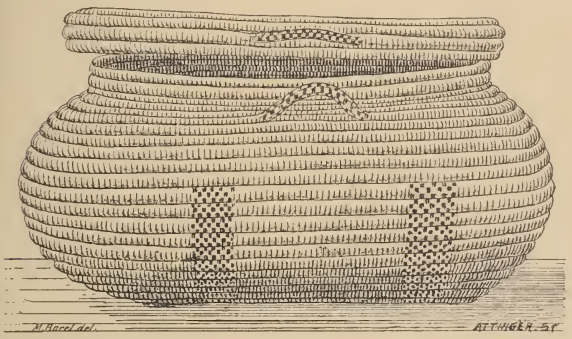
[2] C'est la coutume du *djimo*. A la saison des labours, les indigènes se convoquent les uns les autres pour travailler en troupes. Celui dont on a labouré le champ régale ses aides bénévoles de bière. Il est prêt à leur rendre plus tard le même service. (Voir *Les Ba-Ronga, L'évolution du chef.*)

passera l'autre, reviendra à la rencontre de celle qui sera restée en arrière et lui donnera un pot de bière. » Elles jouèrent à la course. La Rainette rampait sur le sol, selon son habitude. La Gazelle sautait en l'air ; elle arriva en un instant à sa hutte. Elle revint avec une cruche de bière, alla arrêter en chemin la Rainette et lui dit : « Tiens, bois, je t'ai dépassée. » « C'est bien, dit l'autre ; oui, tu m'as dépassée ! » Alors elles se mirent à boire de la bière chez la Gazelle.

Quand elles furent près d'avoir fini, la Rainette dit à sa compagne : « Puisque tu as dit que tu courais plus vite que moi, jouons de nouveau à la course. » La Gazelle dit alors : « Eh bien, où irons-nous jouer à la course ? » L'autre reprit : « Je vais te montrer où nous irons jouer à la course. » La Rainette entra dans la hutte, puis la Gazelle fit un rempart tout autour et la ferma. La Rainette lui dit : « Prends du feu et incendie la hutte, puisque tu m'as dépassée à la course. » Et, en effet, la Gazelle mit le feu à la hutte. Alors la Rainette lui cria : « Hé ! madame la Gazelle, où faut-il me réfugier ? » Elle répondit : « Entre dans la grande marmite. » — « Dans la grande marmite ? Il y en a d'autres qui y sont déjà ! Où irai-je me réfugier ? » — « Entre dans le grand panier[1]. » Elle répondit : « Dans le grand panier ? Il y en a d'autres qui y sont déjà. » Alors la Gazelle lui dit : « Eh bien,

[1] Le grand panier, *ngoula*, se rencontre dans presque chaque hutte de Ba-Ronga. On y conserve les semences, les richesses, les habits. Il est tressé avec beaucoup d'art par des vanniers spéciaux. (Voir *Les Ba-Ronga, Leur industrie.*)

meurs ; brûle en même temps que la maison et deviens comme un petit charbon noir consumé ! » Or la Rainette entra dans la terre ; elle se fit un creux et s'y cacha. Quant à la hutte, elle brûla complètement, elle disparut.



Panier Ngoula.

La pluie vint à tomber. La Rainette sortit du sol avec ses frères, ses femmes et ses enfants. Son village grandit beaucoup et forma un grand cercle de huttes [1]. La Gazelle lui dit : « Ho ! ma mie, tu as couru plus fort que moi ! Tu m'as dépassée ! » Elle alla dormir ailleurs, plus loin, car elle craignait le voisinage de ce grand village. Et ce fut la Rainette qui dès lors donna à manger à la Gazelle [2], tandis qu'auparavant c'était le contraire.

La Gazelle lui dit alors : « Eh bien, ça y est ! Moi

[1] Voir *Les Ba-Ronga, L'évolution de l'homme.*
[2] C'est-à-dire qu'elle devint sa supérieure.

aussi je vais entrer dans la hutte, mets-y le feu ! » La Rainette lui dit : « Pas du tout, car toi tu es une sauteuse par la brousse, tandis que moi je suis une habitante de la terre. » Mais la Gazelle insista et dit : « Mais non, c'est moi qui le veux ; et si je brûle avec la hutte, peu importe ! » La Rainette répondit : « Si vraiment c'est là ton désir, qu'à moi ne tienne ! C'est bien ; moi, j'avais pitié de toi ! » La Gazelle entra donc et ses cornes aussi dans sa hutte.

La Rainette entoura la hutte d'épines et la ferma bien. Elle prit du feu et l'alluma. La Gazelle dit : « Ma mère la Rainette, je brûle ! où irai-je me réfugier ? » — « Entre dans la grande marmite. » Elle dit : « Dans la grande marmite ? Il y en a déjà qui y sont entrés. » — « Entre dans le grand panier. » — « Dans le grand panier ? Il y en a déjà qui y sont. » La Rainette lui dit : « Eh bien, fricasse et deviens comme un petit charbon consumé : qu'il n'y reste rien ; disparais et tes cornes aussi ! »

Elle regarda le sol et essaya de le creuser avec ses cornes ; mais le feu arriva sur elle et la brûla ; elle resta là sur le dos, les jambes tendues, et ses cornes bouillirent et se consumèrent.

Alors la Rainette commença par les couper ; puis elle mit la Gazelle à l'ombre, sur la place de son village, et la dépeça ; elle coupa ses quatre jambes, celles de devant et de derrière, prit les tibias et fit une trompette avec ces os. Puis elle quitta son village.

Elle se fit un sofa, grimpa dessus et s'y assit. Alors elle sentit la pluie qui tombait et se mit à chanter :

Bvébvelékou [1] — bvékou !
Toi la Gazelle, tu m'as dit : « Jouons à la course ! »
Est-ce que je n'ai pas couru plus fort que toi, ma vieille ?

Le sieur Lièvre vint à passer. Il dit : « Ce bruit de trompette qu'on entend, d'où part-il donc, mon amie ? » Elle lui dit: « Oh ! il part de là-bas, de très loin, d'auprès de ce figuier. Vas-y seulement.... » Quand il s'y rendit, voilà que le bruit de trompette retentit de nouveau derrière lui [2].

Il arriva une Gazelle, une autre ; la Rainette lui dit : « Va chercher là-bas, vers ce grand arbre, là ! »

Le sieur Lion vint aussi ; elle lui dit : « Va chercher là-bas,... écoute cette trompette ; c'est là-bas qu'on en joue.... »

L'Eléphant passa aussi et dit : « D'où vient donc ce bruit, ma commère, Fille du Crocodile ? » (C'est là le surnom honorifique de la Rainette.) Elle lui répondit encore de même. Or, l'Hippopotame vint à passer. Il resta debout, tout près ; il n'alla pas là-bas ; il se cacha, se disant : « Cette fille-là nous trompe ! Le bruit part d'ici tout près, de sa bouche même. Ce sofa qu'elle a fabriqué, pourquoi l'aurait-elle fabriqué ? Elle l'a fabriqué pour y jouer de la trompette ! Je verrai bien. »

[1] Les quatre os réunis forment probablement un instrument capable de produire quatre sons rendus par ces syllabes : Bvé-bvé-lé-kou.

[2] Nous avons déjà vu dans le Roman du Lièvre cet incident que les conteurs ronga paraissent goûter beaucoup. Il est raconté ici avec quelques variantes caractéristiques, illustrant bien la différence entre la Rainette et le Lièvre.

Voilà tout à coup le bruit qui retentit derrière lui. Il s'amène au grand galop, il arrive et lui dit : « Ah ! c'est ainsi que tu en contes à ces grands personnages, alors que le bruit se fait entendre là, près de toi ! » Il prit la trompette et se mit à en jouer. Mais il n'en était pas capable, il fit : *Pff !* Aucun son ne sortait. La Rainette la reprit et le son était parfait. L'Hippopotame lui dit : « Alors, cette trompette, avec quoi l'as-tu faite, dis-moi, Rainette ? » Elle répondit : « Avec les tibias de la Gazelle ; nous avons joué à la course ; je l'ai dépassée ; alors j'ai fait des entailles à ses os et je joue de la trompette. Essaie, toi. » Il n'y put parvenir et dit : « Prête-la-moi, j'irai trompeter à la maison. » La Rainette refusa en disant : « Non point, car comment est-ce que je jouerai, moi ? Tu me cherches chicane, quoi ! » — « Et pourquoi donc te chercherais-je chicane ? Tu es bien susceptible ! Crois-tu, parce que tu t'es procuré une trompette, que tu sois devenue un seigneur, hein ? » La Rainette répondit : « Je ne suis pas un seigneur, mais je m'oppose à ce que tu retournes chez toi avec ma trompette. »

Alors sieur Hippopotame enleva la trompette et fit paraître un large fleuve. Il passa sur l'autre rive et partit avec l'instrument. La Rainette fit avec un air de menace : *Ou ! ou !* Elle frappa sur ses lèvres et dit : « Nous nous reverrons encore, ma trompette et moi. Quant à cette eau-là, elle ne me fait rien du tout. » Alors elle s'enfla, elle se fit toute grosse, se gonfla et flotta sur l'eau jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'autre bord.

Elle prit note des traces de l'Hippopotame et les suivit. Alors l'Hippopotame produisit une grande chaleur[1]. La Rainette passa outre en se cachant dans le sable. Elle avança sans rien craindre[2]. Au coucher du soleil, elle sortit, malgré les guêpes et les abeilles que l'Hippopotame avait envoyées contre elle pour lui jouer un tour, afin qu'elle fût piquée et s'en retournât en arrière. La Rainette sécréta son liquide gluant tout autour de son corps et les guêpes s'envolèrent.

Elle alla de l'avant. Mais il mit un marais sur sa route. La Rainette passa le marais. Il créa alors de nouveau un fleuve. La Rainette s'arrêta au gué, bâtit un village; elle le bâtit avec soin. Puis elle prit une feuille, elle entra dedans avec ses assagaies, elle passa l'eau et alla surprendre l'Hippopotame. Celui-ci était couché sur le dos, les jambes en l'air sur le sable ; il se chauffait au soleil. La Rainette sortit de sa feuille, arriva tout près de lui;... mais au moment où elle allait le tuer avec son assagaie, un oiseau passa à tire-d'aile et dit : « Saute dans l'eau, Hippopotame, tu vas être tué ! » L'Hippopotame se précipita dans

[1] Encore un incident fréquent dans les contes africains, où il est très souvent question de poursuites. Le fuyard suscite des obstacles pour retarder les poursuivants. Voir dans Nouamoubia, le vainqueur des ogres ; Sikouloumé, le héros du conte cafre, arrête les cannibales en leur jetant un peu de graisse sur une pierre. Ils se disputent pour la manger. (*Theal.*, p. 78.) Dans le conte angolais, Ngana Samba, la prisonnière des cannibales Ma-kishi, s'évade et empêche son ennemi de l'atteindre en jetant sur la route du millet, du sésame, qu'il perd son temps à manger. (H. Chatelain, p. 101.)

[2] La *chinana* peut en effet cheminer à fleur de terre.

l'eau en faisant *piouf*[1]! Il entra dans le fleuve avec la trompette. La Rainette eut peur de repasser le fleuve et resta là.

Le lendemain, la Rainette alla guetter l'oiseau et le tua. Elle le pluma, elle alluma du feu avec des morceaux de bois, elle y mit l'oiseau, qui brûla et se consuma. Elle fit un creux, enterra ses os et les recouvrit de sable.

Au matin, elle trouva l'Hippopotame, qui était étendu sur le dos, incapable de bouger. Mais au moment où la Rainette allait le transpercer, les plumes de l'oiseau ressuscitèrent et lui dirent : « Sauve-toi, Hippopotame aux jambes trapues[2], on te tue!... » L'Hippopotame fit *piouf!* dans l'eau ; il s'y jeta.

Au matin, la Rainette revint, brûla l'herbe de la campagne et les plumes furent consumées.

Le lendemain, elle trouva l'Hippopotame de nouveau étendu. Elle jeta son assagaie. Mais voici qu'une plume s'éleva, sortit d'un creux où elle était tombée et dit : « Sauve-toi, Hippopotame aux jambes trapues, on te tue ! » L'Hippopotame fit *piouf!* dans l'eau et y disparut.

La Rainette alla dormir trois jours durant. L'Hippopotame se dit : « Tant mieux ! La voilà fatiguée, maintenant. Je vais garder sa trompette. » Il sortit de l'eau pour aller apprendre tout seul à jouer. Mais la Rainette alla le guetter, le matin ; elle le trouva couché

[1] En ronga : *Bouou!*

[2] C'est le surnom officiel de l'Hippopotame : Noumpfouboumarendjé.

sur le dos, les jambes en l'air, qui jouait de la trompette. Elle le transperça de trois assagaies. Il lui dit : « Laisse-moi, ma chère amie, je t'en supplie, reprends ta trompette ! » La Rainette lui dit : « Pas du tout, je voudrais entailler tes os à toi et m'en faire une autre. »

La Rainette attaquant l'Hippopotame.

Et elle le tua, prit sa trompette, la jeta à l'eau, puis elle saisit son couteau et commença à faire boucherie. Voilà que le couteau se brise ! Elle prend une hache et l'aiguise ; comme elle voulait couper la viande, voilà la hache qui se fait une entaille !

Or, le Caméléon vint à passer et lui dit : « Hé ! l'amie, en voilà des provisions ! Bon courage ! Moi aussi, je suis un passant... par le chemin ; je ferais bien volontiers le grand seigneur avec toi et je me remplirais volontiers l'estomac en ta compagnie. » La Rainette lui répondit : « Hélas ! comment faire le grand seigneur ? Regarde ! Je n'ai rien du tout pour

dépecer la bête. Mes petits couteaux et mes haches sont en briques. »

Le Caméléon reprit : « Ho ! peu importe ! quelle affaire ? Si nous essayions cet instrument-ci ? » Il exhiba de la besace qu'il portait là sur le côté des esquilles de roseaux. « Faut-il essayer ? » — « Hé ! dit la Rainette, tu n'y parviendras pas, c'est dur, c't'Hippopotame-ci ! »

Le Caméléon prit la jambe, la souleva et dit : « Tiens, je fais : *Zut*[1] ! Comme c'est tranchant, cette esquille ! Je te détache cette jambe à merveille ! » En effet, il dépeça toute la bête, d'un bout à l'autre jusqu'à la fine fin.

Il dit alors : « Moi, je reste ici, je ne bouge plus. Je suis ton fils, m'amie ; en voilà de la viande ! » La Rainette accepta l'arrangement et dit : « C'est bon ! » Ils mangèrent de la viande à leur saoûl, ils l'achevèrent. Ils bâtirent même un village à cet endroit.

Alors la Rainette dit à son compagnon : « Il faut que je parte. Demeure ici et prends soin de mon village et de mes femmes. » Elle ramassa une botte de tabac et la lui donna ; elle alla chercher une pipe et lui en fit cadeau. Elle prit aussi des pincettes et les lui donna ; elle prit une trompette et la lui remit. Puis elle alla pondre ses œufs sur le chemin et dit au Caméléon : « Tu vois ces œufs ? Que le passant passe son chemin ; s'il les écrase, qu'il les écrase ! s'il les laisse, qu'il les laisse ! » Elle partit, elle s'en alla dans

[1] En ronga : *Véée,... véée....*

les montagnes forger des assagaies pour son ami le Caméléon, car il n'était qu'un simple particulier et n'avait point d'armes[1].

La Gazelle vint à passer. « Salut, mon vieux ; salut, Caméléon. » Il répondit : « Salut ! » — « Ces œufs-là, à qui sont-ils ? » demanda-t-elle. « Ils sont à la Rainette, Fille du Crocodile ; elle a dit : « Que le passant » passe son chemin. S'il les écrase, qu'il les écrase ! » s'il les laisse, qu'il les laisse ! »

Alors la Gazelle dit : « Je n'ai aucune envie de les écraser ; j'ai trop peur, car elle a déjà tué un de mes parents. » Elle partit en courant.

Le Lièvre vint à passer et dit : « Salut, sieur Caméléon. Ces œufs, à qui appartiennent-ils ? » « Ce sont ceux de la Rainette, Fille du Crocodile ; elle a dit : « Que le passant passe son chemin ; s'il les écrase, » qu'il les écrase ! s'il les laisse, qu'il les laisse ! » Alors le Lièvre s'enfuit à grands sauts, à grands sauts. Le voilà, là-bas, tout là-bas. Il s'enfuit par les forêts.

La Grande Antilope arriva au galop, *hiri-hiri-hiri*[2], jusque tout près des œufs ; elle s'arrêta net, les sabots en avant, tout près ; puis elle sauta en arrière et demanda au Caméléon ce qui en était. Quand elle l'eut appris, elle s'éloigna en disant : « Un peu plus, je les

[1] Ce trait est tout à fait local. Les montagnes où la Rainette va forger des armes sont les contreforts du Drakensberg, au nord-est du Transvaal, où il y a beaucoup de minerai de fer. Il s'y trouve entre autres la « montagne de fer, » et les indigènes de ces parages sont forgerons et construisent des fourneaux pour fondre le métal.

[2] Pour imiter le bruit du galop.

écrasais ! » Elle s'en alla par le côté, faisant un grand détour, bien loin.

Mais voici que l'Eléphant vint à passer. Il dit : « Salut, mon ami ! » Le Caméléon répondit d'une voix toute grêle et craintive[1] : « Bonjour ! » Il arriva tout près, vit les œufs et dit : « A qui sont ces œufs ? » — « Ce sont ceux de la Rainette.... Elle dit :... « Que le » passant passe son chemin,... s'il les écrase, qu'il » les écrase !... s'il les laisse, qu'il les laisse ! »

Parvenu à la portée du Caméléon, l'Eléphant lui dit : « Passe-moi ta pipe. » Il la lui donna. L'Eléphant mit du tabac dans la pipe, ramassa un charbon avec les pincettes, l'alluma et se mit à fumer de toutes ses forces en faisant de gros nuages de fumée. Le tabac fut bientôt entièrement consumé. Quand cela fut fait, l'Eléphant versa les cendres dans sa main, les y moulut et les lança dans les yeux du Caméléon. Puis il l'empoigna, lui arracha les membres, les jeta bien loin à tous les vents, vers tous les points cardinaux. Il s'en alla briser les œufs, il les écrasa, les réduisit en omelette sous ses pieds et partit.

Le vent du sud se leva. La tête du Caméléon revint, puis une jambe de devant, puis l'autre. Elles se recollèrent à son corps... comme autrefois. Sa queue revint aussi, se remit en place. Il commença à revivre un peu, il se mit à marcher et alla regarder les œufs. Il contempla le désastre. Puis il alla prendre sa trom-

[1] Spoon, le conteur, imitait à merveille la grosse voix de l'éléphant et celle du caméléon, toute tremblante et s'arrêtant dans sa gorge.

pette, qu'il retrouva dans un creux d'arbre dans son village ; il se mit à suivre les traces de la Rainette et à chanter :

Pschiyo-yo ! Rainette, Fille du Crocodile.... Pschiyo-yo !
On a écrasé tes œufs !
C'est l'Eléphant qui les a écrasés.
L'Eléphant au puissant postérieur !
Pschiyo-yo !

Il marcha, chantant jour et nuit, jusqu'à ce qu'il arrivât là où se trouvait la Rainette.

Celle-ci l'entendit de loin. Elle fit taire les forgerons autour de leurs soufflets, leur disant : « Silence ! J'entends quelqu'un qui vient. » Elle lui cria : « Viens jusqu'ici. » Elle écouta, elle écouta sans rien dire. Quand il fut arrivé, elle lui demanda tous les détails et ajouta : « C'est bien, dépêchez-vous de forger ! » Ils forgèrent toutes les assagaies voulues. Elle leur en donna. Elle les distribua. Elle aussi prit la sienne. « Je ne prends pas congé de vous, dit-elle (car son cœur était trop ulcéré), je pars. »

Ils se mirent en route ; les voilà qui marchent même durant la nuit ; à l'aube, ils marchent encore ; ils marchent jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur village. Ils prennent la piste de l'Eléphant, le suivent là où il s'était dirigé, arrivent à un village où ils demandent : « Est-ce que l'Eléphant a passé par ici ? » On leur répond : « Oui, il a traversé le pays, l'an passé, durant l'hiver. » Ils s'en vont, ils marchent, suivant toujours la piste. Ils arrivent chez d'autres gens, les interrogent. Ceux-ci répondent : « Il a passé

par ici il y a quelque temps. Il s'est écoulé seulement un mois[1]. Allez seulement. » Ils suivent de nouveau les traces et vont s'informer dans un autre village. « Il vient de passer, leur dit-on. Vous ne tarderez pas à le trouver. » Ils continuent leur chemin et vont questionner ailleurs. On leur dit : « Il était ici il y a un moment ; nous buvions de la bière avec lui ici même. » Ils dépassent ce village-là et le trouvent. Lui se détourne, regarde en arrière et les voit. « Hé ! l'ami, lui crient-ils, arrête-toi, attends-nous ! » Il ne veut rien entendre, il va de l'avant. Alors le Caméléon dépasse la Rainette, arrive auprès de l'Eléphant et lui dit : « N'est-ce pas toi qui as passé près de moi et qui m'as tué là-bas, sous l'arbre à fruits, dans mon village ? La Rainette arrive et le transperce d'une assagaie. Le Caméléon en fait autant. L'Eléphant va casser une branche sèche et la leur lance. Le Caméléon attrape la branche avec sa queue, l'y enroule et la jette loin. La Rainette le transperce de nouveau et le Caméléon en fait autant. L'Eléphant commence à s'enfuir. Les autres le poursuivent, l'atteignent, le percent, le percent encore. L'Eléphant vaincu meurt.

Lorsqu'il fut mort, ils commencèrent à bâtir là un village et ils dépecèrent sa carcasse.

Le premier qui vint faire sa soumission[2] fut le Lièvre. Il leur aida à faire leur boucherie.

[1] Littéralement : il n'est mort qu'une lune.

[2] L'expression employée ici, *kondza*, désigne l'acte d'un étranger qui vient se faire sujet d'un chef. La Rainette, par ses exploits, est devenue un chef qui gagne des adhérents et fonde un royaume.

Cependant la Rainette dit au Caméléon : « Il faudra que je m'enfonce dans la terre, car il ne pleut pas et je souffre du chaud. (C'est ainsi que vous faites, vous autres blancs : Vous retournez chez vous à la saison chaude [1].) » Le Caméléon dit : « C'est bien. » Il prépara un grand tambour, lorsqu'elle n'était pas encore rentrée en terre. Elle donna cet ordre à ses gens : « Faites une barrière d'épines tout autour du village ; qu'il ne reste que deux portes, et toi, le Lièvre, tu fermeras quand le soleil sera couché, de peur que les voleurs ne viennent manger toutes nos provisions de viande que voici et qui sont suspendues aux arbres. » Puis, cela dit, elle s'enfonça dans le sol.

Alors le Caméléon prit son tambour et alla en battre partout, en dehors de la barrière ; il fit une grande tournée en chantant :

Plan, plan, pataplan !
Bêtes de la campagne, venez voir la Rainette,
la Rainette qui est morte !

Elles arrivèrent toutes ; elles entrèrent toutes en dedans de la barrière : c'étaient l'Eléphant, l'Antilope, le Grand Lézard, la Tortue, la Panthère et bien d'autres ! Elles vinrent avec empressement, car la Rainette les avait bien tourmentées avec ses œufs en leur tendant un piège pour pouvoir les tuer.

Alors le Caméléon alla clore les portes durant la

[1] Réflexion du conteur, qui compare les mœurs de la chinana s'enfouissant en terre, durant la sécheresse de l'hiver (de juin à septembre), aux séjours de santé que les blancs de Lourenço-Marques vont faire à Natal ou ailleurs durant la saison chaude et fiévreuse, si dangereuse à Delagoa (décembre à mars).

nuit, il ferma toutes les ouvertures, puis il vint réveiller la Rainette par ces mots : « Rainette, je te le dis, réveille-toi ! réveille-toi ! Viens voir ce qu'il y a dehors ! » Lorsqu'elle fut revenue à elle, elle prit son assagaie, au matin, et commença à transpercer toutes les bêtes[1]. Celles-ci s'enfuirent ; d'autres restèrent. Le sieur Lièvre montra à ses camarades les Lièvres un petit trou dans la barrière par lequel il avait l'habitude de sortir. Plusieurs se glissèrent dehors par ce trou et se sauvèrent. Mais il resta les morts et en outre quelques animaux qui furent réduits en esclavage ; le Lièvre aussi devint l'esclave de la Rainette.

Ils dépecèrent toutes les bêtes tuées et ils donnaient les tripes au Lièvre en lui disant : « Va les laver à la rivière. » Au commencement, il revint avec les tripes. Mais un beau jour il rencontra sa mère, alors qu'il était chargé de sa viande. Il la lui donna.

Puis il s'égratigna lui-même avec des branches sèches, et il regarda là où il y avait des épines et s'y lança ; ses oreilles pendaient piteusement, lorsqu'il arriva au village. Il dit à la Rainette : « Sire, j'ai été pris par un aigle qui m'a enlevé les tripes. » On lui répondit : « C'est un malheur, ça ne fait rien, quoi ! »

[1] Dans le conte souto du Petit Lièvre (Jacottet, p. 18), le Lièvre conseille au Lion d'entrer dans une fosse et de faire le mort, et il appelle toutes les bêtes pour voir leur ennemi réduit à l'impuissance. C'est le même incident. Mais il se comprend mieux dans l'histoire de la Rainette, puisque celle-ci a l'habitude de s'enterrer de temps en temps. Voir dans *Theal.* (p. 108) le même tour joué par Hlakanyana, mais le récit cafre est encore moins compréhensible.

On lui en donna d'autres. Il partit et revint en les rapportant.

Il s'en alla une autre fois, mais les donna à sa mère et il revint en disant : « C'est un épervier qui me les a volées. » Alors on envoya l'Eléphant et on lui dit : « Va laver les tripes, nous verrons si vraiment elles sont enlevées par un épervier ! »

Comme l'Eléphant était en chemin pour aller les nettoyer, la mère Lièvre arriva, celle qui était restée chez elle. Elle eut peur de l'Eléphant et se dit : « Tiens, aujourd'hui c'en est un autre qui vient laver les tripes ; ce n'est plus mon fils, celui qui fait ce travail tous les jours. » L'Eléphant revint au village avec la viande. On fit cette réflexion : « Eh bien, est-ce que ne voilà pas les tripes qu'il rapporte ? Aujourd'hui, il n'y a donc pas eu d'épervier ? » L'Eléphant dit : « Je n'ai vu aucun épervier ; ce que j'ai vu c'est tout bonnement un Lièvre. La Rainette dit à ses gens : « Allez lui faire la chasse et tuez-le. » En effet, ils allèrent tuer la mère Lièvre.

On donna de nouveau des tripes au Lièvre en lui disant : « Va les nettoyer. » Il s'en fut chercher sa mère, mais il ne la trouva plus. Il revint donc avec son chargement. La Rainette demanda à ses gens : Est-ce qu'il a rapporté ses tripes ? » Et le Lièvre entendit raconter alors qu'on avait tué sa mère. Il alla s'asseoir au milieu de la fumée et commença à pleurer sa mère. On lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » « C'est, dit-il, que je suis au milieu de la fumée. Elle me fait monter les larmes aux yeux. »

Ils achevèrent de manger les tripes ; puis ils firent leurs paquets, préparèrent des charges de viande et ils retournèrent tous chez la Rainette, dans son village, là où elle avait joué à la course avec la Gazelle.

En chemin, elle dit au Caméléon : « Je désire retourner dans mon village d'origine. Peut-être voudras-tu aller de ton côté ? » Il répondit : « Je ne me séparerai pas de toi, nous irons ensemble. » Elle dit à tous ses sujets : « Prononcez-vous aussi, vous tous. Celui qui désire se séparer de moi, qu'il le dise. » Ils répondirent : « Nous irons tous avec toi, notre chef, nous ne nous séparerons pas de toi. »

Alors ils portèrent ses paquets et partirent avec elle [1]....

[1] Il semble que ce soit ici le terme de l'Epopée de la Rainette, laquelle, après tant de hauts faits, après s'être soumise tant de monde, revient à son point de départ, ainsi qu'un chef victorieux à la fin d'une expédition guerrière. Cependant Spoon, duquel je tiens ce conte, ajoutait ici l'incident de l'arbre du roi des animaux, celui que nous avons raconté dans le Roman du Lièvre. Il y introduisait quelques variantes. Ainsi la femme gardienne de l'arbre chantait :

> Ses fruits sont pour les grands,... les petits n'en mangent pas.

C'est un nouvel exemple du fait signalé plus haut : dans le folklore africain, certains exploits sont attribués au lièvre et à la tortue, et à la rainette indifféremment. Chez les Zoulous, où les contes d'animaux sont beaucoup moins nombreux, c'est un nain, Hlakanyana, qui accomplit les hauts faits des animaux héroïques des autres tribus.

IV. *Le Lièvre et la Rainette.*

Il y avait une fois un roi qui s'appelait Maçinguéoua-Ndjao [1]. Il ordonna à tous les animaux de venir curer son puits [2]. On appela aussi le Lièvre ; mais sieur Lièvre refusa d'y aller.

Lorsqu'ils eurent achevé de nettoyer le puits, ils dirent au Lièvre : « Puisque tu n'as pas voulu nous aider, tu ne puiseras pas non plus ton eau ici. » Il répondit : « Mais non ! Je n'y puiserai pas ; je n'en ai nulle envie ; j'irai puiser ailleurs. Qu'est-ce que cela me fait ! »

On posta la Gazelle auprès du puits en lui disant : « Surveille bien ! Si le Lièvre vient ici puiser de l'eau, tu l'attraperas et tu le feras prisonnier. » La Gazelle alla se poster.

Le Lièvre arriva sur les lieux tenant en mains deux calebasses. L'une était pleine de miel, l'autre était vide : il comptait y mettre son eau. La Gazelle lui dit : « Que viens-tu chercher par ici ? » Il répondit : « Salut, belle dame ! » Elle lui dit : « Ne vas pas essayer de me tromper ! Tu es venu ici puiser l'eau du chef, alors que tu as refusé de nous aider ! »

Le Lièvre alla tremper une plume de poule dans le miel et il en enduisit la bouche de la Gazelle. Celle-

[1] Voir note p. 108. C'est probablement le Lion, le roi des animaux, bien que le conteur ne le dise pas.

[2] Les puits de la contrée des Ba-Ronga sont généralement de simples trous creusés dans le sable jusqu'à la nappe d'eau souterraine.

ci de s'écrier : « — « Tiens ! C'est bon ! Donne-m'en encore ! » Sieur Lièvre dit : « Oui, à la condition que tu me laisses puiser mon eau ! » La Gazelle répondit : « Pour ça non ! je ne te laisserai point ! » Alors le Lièvre reprit : « Eh bien, je t'en donnerai si tu me livres tes jambes de devant pour que je les attache un tout petit peu : c'est alors que tu jouiras du bon goût du miel plus que jamais ! » La Gazelle se laissa prendre les jambes. Il la lia et alla puiser de l'eau. Il remua le puits, broya l'eau au point qu'elle devint comme de la boue. Puis il prit un bâton et se mit à battre la Gazelle. Enfin il partit en courant.

Sur ces entrefaites, l'Antilope arriva et dit à la Gazelle : « Par qui donc as-tu été liée là ? » Elle répondit : « J'ai été liée par le Lièvre ! » — « Comment donc ! tu as été vaincue par cette petite bête de rien ? » — « Ce n'est pas une si petite bête, va ! Toi aussi, il saura bien t'attacher, dit la Gazelle. »

L'Antilope détacha la Gazelle. Elle resta auprès du puits pour monter la garde.

Un des jours suivants, sieur Lièvre revint ; il s'approcha, et salua l'Antilope : « Salut, belle dame ! » L'Antilope répondit : « Ne me trompe pas comme tu l'as fait pour la Gazelle que tu as liée l'autre jour. » Il répliqua : « Mais ! je n'ai point l'idée de te jouer un tour, belle dame ; je viens simplement demander de l'eau. »

L'Antilope chercha à le frapper avec ses cornes. Lui trempa sa plume dans le miel et en enduisit la bouche de l'Antilope. Celle-ci de s'écrier : « Donne-

m'en encore! — Oui; mais si je ne t'attache pas les jambes, ce miel ne te causera aucune satisfaction. » L'Antilope lui présenta ses jambes. Il la lia; il ne lui donna pas une goutte de miel, mais la battit et lui dit : « Je t'ai remise à la raison, hein? C'est ainsi que je vous ferai à tous, les uns après les autres. » Puis il partit.

Le Buffle vint à son tour. Sieur Lièvre arriva et le salua : « Salut, beau seigneur aux cornes brillantes, toi dont le visage dépasse en beauté celui de tous autres seigneurs du monde! »

Tandis que le Buffle tâchait de le transpercer de ses cornes, il sauta dans ses jambes et lui enduisit la bouche de miel.... Au moyen de cette ruse, il arriva à le lier lui aussi.

Tous les animaux furent battus de la même façon. A l'Hippopotame il administra une double volée.... Il lui frappa le visage avec un bâton de cornouiller (*chibongouane*) et il alla ensuite en chercher un de palétuvier : il le battit d'importance.

Quand ils y eurent tous passé, la Rainette vint auprès du chef et lui dit : « Comment se fait-il que vous ne réussissiez pas à attraper le Lièvre? Je veux bien l'attraper, moi. »

Elle s'en fut se plonger dans l'eau. Sieur Lièvre arriva au puits et vit qu'il n'y avait personne là. « J'ai eu raison de tous! se dit-il. Il n'y a plus personne pour m'empêcher de puiser mon eau. » Il entra dans le puits et remplit sa calebasse. Puis il y retourna pour s'y baigner.

Quand il se fut baigné, il se mit à remuer l'eau et à la troubler. La Rainette le saisit par une de ses pattes de derrière. Il chercha à se dégager. Elle lui prit une patte de devant et l'empoigna en même temps que celle de derrière. Il fit tous ses efforts pour s'en sortir. Mais la Rainette attrapa encore l'autre jambe de derrière : elle l'empoigna avec celle de devant. De cette façon, elle fit le Lièvre prisonnier. Elle emporta aussi ses calebasses et revint vers le chef.

Toutes les bêtes des champs se rassemblèrent alors pour exécuter le Lièvre. Il leur dit : « Cela ne saurait se faire ainsi ; il faut que vous me mettiez sur le dos du fils du chef. » Ils y consentirent. Mais quand ils voulurent le tuer (en frappant un grand coup), il se sauva par un saut et partit en courant. Les autres se trouvèrent avoir tué le chef[1].

[1] Cette histoire, que je tiens de Sofia, se retrouve presque identique chez les Hottentots, chez les Ba-Souto et les Ba-Rotsi du Zambèze. Dans les traditions hottentotes et souto (voir Jacottet, p. 28), c'est le chacal qui est le héros de la fable. Au reste, rien d'étonnant à cela : le chacal, cousin du renard, joue ordinairement chez les Hottentots le rôle du lièvre chez les Bantou. Au Zambèze, comme chez les Ba-Ronga, c'est le lièvre qui trompe tous les animaux avec son miel. Partout c'est la tortue qui réussit à faire prisonnier le trompeur. Chez les Ba-Ronga, c'est la rainette. Dans ces circonstances, il est impossible de décider si le conte a une origine hottentote (comme le dit M. Jacottet, p. 28) ou bantou. Le fait qu'on le rencontre en trois points du pays bantou aussi éloignés l'un de l'autre que le Haut-Zambèze, le Lessouto et Delagoa, me paraît prouver qu'il n'est pas un emprunt accidentel des Bantou aux Hottentots. I appartient donc réellement au folklore bantou.

V. *Le Lièvre et l'Hirondelle*[1].

Le Lièvre et l'Hirondelle étaient de bons amis. L'Hirondelle s'en alla faire visite au Lièvre et trouva qu'on cuisait justement du légume chez lui : c'étaient des courges assaisonnées avec des amandes. On leur servit à tous deux de ce plat et ils en mangèrent.

L'Hirondelle dit alors : « Dis-moi,... ce légume, comment le cuisez-vous ? » Le Lièvre répondit : « On le cuit avec de l'eau et on l'assaisonne avec des amandes. » Elle reprit : « J'ai craint de laisser ma portion de côté, car tu aurais pu croire que je veux t'insulter ; mais, chez moi, on ne cuit pas ce légume avec de l'eau ; on le cuit avec ma propre sueur. Quand on a été chercher des courges dans les champs, on nettoie la marmite et alors j'y entre. On met les courges par-dessus ; je transpire,... je transpire et c'est là l'eau dont on se sert, celle qui fait bouillir le légume. » Le Lièvre lui dit : « Est-ce que tu n'y meurs donc pas ? » Elle ré-

[1] D'après Camilla, ce conte aurait une origine *koua* (c'est-à-dire proviendrait de Mozambique). Mais, chose curieuse, cette histoire se retrouve parmi celles que M. Jacottet a obtenues de Daniel Magoudou (*Traditions populaires*, juillet 1895). Seulement l'héroïne n'est point l'hirondelle, mais la chauve-souris dans la version de Khoçène. Il semble difficile d'admettre que l'influence du folklore koua se soit exercée jusque dans l'intérieur de la province de Lourenço-Marques, jusqu'à Antioka, à cent kilomètres du port de mer.

Au reste, les deux versions diffèrent sur plusieurs points. Si la chauve-souris trompe le lièvre et plusieurs autres animaux, c'est en temps de famine pour manger leur chair.

pondit : « Je ne meurs pas du tout. — Tu me contes des mensonges ! reprit le Lièvre. — Je ne mens pas, dit-elle. Viens demain chez moi, tu me verras ! »

L'Hirondelle retourna chez elle, appela sa femme et lui dit : « Va demain cueillir des courges et du maïs que tu rôtiras pour le Lièvre. » Sa femme alla, fit sa cueillette et revint. Elle mit la marmite sur l'âtre et s'en fut cuire dans l'intérieur de la hutte.

L'Hirondelle dit à sa femme : « Quand tu verras le Lièvre arriver, prends un mortier (retourne-le en guise de chaise) et mets-le près de la porte de la hutte pour qu'il s'assoie dessus. S'il te demande : « Où est mon ami ? » tu lui répondras : « Il est là dans la marmite. Je l'ai mis cuire avec les courges. » Puis tu lui rôtiras du maïs pour qu'il le mange en attendant. Moi je me serai perché au-dessus de la porte. Quand le légume sera cuit à point, tu prendras un plat, tu le poseras sur le seuil, tu enlèveras la marmite de dessus le feu, tu verseras le légume dans le plat, et moi je m'envolerai de ma place, comme si je sortais de la marmite. »

Le Lièvre ne tarda pas à arriver. Il demanda à la femme de l'Hirondelle : « Où est mon camarade ? » Celle-ci répondit : « Il est là, dans la marmite. Tu le verras sortir quand je l'enlèverai de dessus le feu. Assieds-toi sur ce mortier, ici, et n'en bouge pas, de peur que tu ne dises que nous en avons menti. »

Il s'assit, se passa le temps en grignotant du maïs rôti et, quand le légume fut cuit à point, la femme de l'Hirondelle alla mettre en place l'assiette : il faut dire qu'elle avait assaisonné son mets avec des

amandes. Elle souleva la marmite, la porta en courant du côté de la porte et dit au Lièvre : « Regarde ton ami qui va sortir. » Le Lièvre regarda bien. Elle versa son légume dans l'assiette. Alors la fumée sortit en brouillard et monta jusqu'à la perche qui forme le cadre de la porte, en haut. L'Hirondelle sortit de sa retraite en faisant un bruit d'ailes : *pa-pa-pa*. Elle était tout en transpiration à cause de cette vapeur de la marmite qui l'avait couverte. « Tiens ! dit le Lièvre, réellement ! hier elle a dit la vérité, mon amie ! Il paraît qu'on cuit avec de la sueur en guise d'eau, par ici ! » Il fut tout à fait convaincu. L'Hirondelle le salua. « Bonjour, mon vieux ! Y a-t-il longtemps que tu es arrivé ? » Le Lièvre répondit : « Mais oui ! Il y a beau temps que je suis ici. » L'autre d'ajouter : « Si seulement ma femme s'était un peu plus hâtée d'enlever la marmite (nous aurions eu plus de temps pour nous voir) ! C'était bien assez cuit ! Enfin, peu importe ! »

L'Hirondelle alla se baigner, revint toute propre et l'on étendit une natte par terre pour le dîner. Tous deux s'assirent dessus et la femme de l'Hirondelle leur servit le légume.

Tandis qu'ils mangeaient, l'Hirondelle dit au Lièvre : « N'apprécies-tu pas le bon goût de ce légume cuit avec de la sueur ? » Il répondit : « Ah ! il est exquis, en vérité ! Moi aussi !.. demain... viens chez moi ! Tu viendras manger du légume.... Je dirai à ma femme de me faire cuire dans la marmite, moi aussi ! » L'Hirondelle répondit : « C'est très bien. »

Il retourna chez lui et dit à sa femme : « Ha ! pour moi,... chez l'Hirondelle... j'ai mangé du légume cuit avec de la sueur en guise d'eau ! Va me cueillir des courges et tu me feras bouillir avec elles. » Sa femme lui dit : « Mais ! est-ce que tu n'en mourras pas ? — Mais non ! répondit-il. J'ai vu de mes propres yeux l'Hirondelle sortir de la marmite. Ce ne sont nullement des mensonges. Va seulement ! »

Le lendemain, la femme du Lièvre partit. Elle revint, nettoya la marmite. Le Lièvre s'y fourra en rabattant ses oreilles en arrière. Son épouse mit les courges par-dessus lui, mais n'y versa point d'eau. Puis elle le mit sur le feu.

Il commença à brûler. Il poussa des cris, mais il n'y avait pas moyen de sortir, car sa femme lui avait mis des courges par-dessus et elle avait recouvert l'orifice de la marmite d'une assiette. Elle vint attiser le feu, mais n'entendit pas ses cris.

Sur ces entrefaites, l'Hirondelle arriva et dit : « Où est allé mon ami ? — Il est bien ici, dans la maison, répondit sa femme. Nous l'avons mis cuire avec les courges dans la marmite. » L'Hirondelle lui dit : « Quoi donc ? ! Mais qu'a-t-il fait de se fourrer là dedans ? — Il nous a ordonné, répondit son épouse, de préparer un légume qui serait bouilli au moyen de sa sueur. Il prétend qu'il en a mangé de pareil chez toi. » L'Hirondelle fit l'étonnée et dit : « Mais ! mais ! mais ! hier j'ai plaisanté avec lui ! j'ai voulu l'amuser ! Je n'étais pas dans la marmite ! j'étais perchée au-dessus de la porte ! »

La femme du Lièvre souleva la marmite et alla la porter dehors. On lui dit : « Verse ! » Elle versa et on trouva le Lièvre consumé ! Il était mort !

L'Hirondelle alla dire à sa femme : « Hélas ! chez le Lièvre, c'est jour de deuil ! Mon ami est mort ! on l'a mis cuire avec le légume ! mais ce n'est pas sa faute ! pauvre Lièvre ! »

VI. *Le Lièvre et la Poule*[1].

Il arriva que le Lièvre et la Poule firent alliance. Le Lièvre alla faire la causette auprès de son amie. La Poule lui dit : « Demain, quand tu viendras, tu trouveras que je ne suis pas à la maison ; tu trouveras que j'ai été à la pêche. »

Le Lièvre s'en alla de nouveau chez la Poule de bon matin. Alors les femmes du village lui dirent : « Ton amie est partie ; elle est allée à la pêche. » Le Lièvre dit : « Et cette Poule-ci, qui n'a pas de tête, n'est-ce donc pas elle ? » Les autres femmes dirent : « C'est elle !... Sa tête seule est allée pêcher ; le corps est resté ; regarde, elle respire. » Le Lièvre répondit : « C'est bien, je resterai ici pour voir quand la tête reviendra de la pêche. »

Or la Poule avait caché sa tête dans ses plumes.

Le soleil allait se coucher, elles lui dirent : « Va

[1] Ce conte est le parallèle du précédent et provient de la même source.

chercher la Poule auprès de l'eau. » Il s'en alla chercher la tête de la Poule. Les femmes, de leur côté, allèrent au rivage, achetèrent des poissons, trempèrent des ficelles pour les mouiller ; elles revinrent, les étendirent, et la Poule, elle aussi (ayant sorti sa tête de dessous ses plumes) les aidait.

Le Lièvre revint ; ne l'ayant pas trouvée au fleuve, il lui dit : « Ma chère, il y a longtemps que je t'attends ! — Peu importe ! Tiens, un poisson. » Il répondit : « C'est bien. » La Poule dit : « Moi aussi, j'irai demain te faire visite. » Il lui dit : « Tu trouveras que, moi aussi, je me serai coupé la tête pour aller pêcher. » La Poule se leva de bon matin, alla à la demeure du Lièvre. Elle trouva les gens qui pleuraient : il avait préparé des ficelles (pour aller pêcher), puis il s'était coupé la tête et il était mort !

VII. *La sagesse du Caméléon.*

Le récit que nous allons reproduire ci-dessous n'appartient pas aux contes d'animaux proprement dits. Le théâtre sur lequel l'action se passe n'est plus le monde animal pur et simple avec apparition accidentelle d'êtres humains, comme dans les précédents. Ici les acteurs sont pour la plupart des hommes. Les bêtes n'y figurent que d'une manière transitoire, sauf une pourtant, le Caméléon, lequel doit désigner un jeune homme prudent, sage comme le curieux lézard dont il porte le nom. Il y aurait peut-être lieu de faire rentrer ce conte dans une sous-classe qui comprendrait aussi les his-

toires assez nombreuses où l'on assiste à des transformations d'hommes en animaux. (Voir celle de Doukouli, l'Homme-Hyène qui paraîtra dans notre ouvrage sur les Ba-Ronga, cinquième partie, *La vie littéraire.*)

Le Caméléon est l'un des héros favoris des conteurs ronga. Il apparaît tout d'abord dans la *Légende de l'origine de la mort*, qui a cours dans tout le sud de l'Afrique et que nous allons transcrire ici, non pas qu'elle rentre dans les contes de la tribu : elle est vraiment une légende, c'est-à-dire que ceux qui la racontent croient que le fait a eu lieu réellement. La voici, cette Genèse africaine :

Au commencement, les hommes sortirent d'un marais de roseaux. Le chef de ce marais envoya le Caméléon dans leur grand village pour leur dire : « Les hommes mourront, mais ils revivront. » Le Caméléon partit, marchant lentement, à sa façon. Alors le Grand Lézard à tête bleue (dit Galagala) fut envoyé pour dire aux hommes : « Vous mourrez et vous tomberez en pourriture. » Le Grand Lézard dépassa le Caméléon et arriva le premier dire aux gens : « Vous mourrez et vous tomberez en pourriture. » Lorsque le Caméléon arriva à son tour, on lui dit : « Nous avons déjà reçu un autre message ; il nous est impossible d'accepter le tien. » Voilà pourquoi les hommes meurent et ne ressuscitent plus.

Cette légende se rapproche de la Genèse biblique, sur un point : pour l'une comme pour l'autre, la mort n'était pas nécessaire. Elle est le résultat d'un accident....

Le Caméléon joue ici un bien vilain rôle. Ses lenteurs ne nous furent guère propices. Aussi quand les Ba-Ronga, les enfants surtout, en rencontrent un sur une branche d'arbre, ils lui lancent une pincée de tabac dans la bouche et s'amusent à le voir mourir piteusement : ils se vengent !

Dans les contes, cet animal, prudent par excellence, est au contraire glorifié à cause de sa patience avisée. Nous l'avons vu paraître déjà comme l'ami et le parasite de la Rainette. Le voici qui va obtenir la main de la plus belle fille du pays !

* * *

Une femme mit au monde une fille d'une beauté très grande [1], d'un teint très clair [2], resplendissante. Quand elle fut grande, les prétendants arrivèrent. Mais la mère les mettait à l'épreuve. Elle s'affublait de vieilles peaux toutes sèches, se frottait la tête avec des cendres, allait danser devant ses futurs gendres et leur chantait :

Ecoutez le bruit de mes peaux !
Je viens te saluer, ô mon gendre !
Ne dites rien ! ne riez pas !

Alors ils se roulèrent de rire.

Elle leur dit : « Partez ! vous n'aimez pas vraiment ma fille ! »

Il en vint d'autres ; elle se vêtit de nouveau de ses peaux et leur dit :

[1] Ce conte m'a été donné par un homme des environs de Rikatla comme formant la suite de Ngoumba-Ngoumba (N° XIII), histoire d'ogre caractéristique qui n'a aucun rapport avec celle-ci. Ce sont deux contes distincts, maladroitement réunis par le narrateur.

[2] Les Ba-Ronga apprécient beaucoup les teints clairs. Ils trouvent le jaune, l'olive même plus esthétique que le noir d'ébène, en quoi je me permets de différer d'avis avec eux. La supériorité des blancs qu'ils admettent tous est sans doute la raison de cette préférence.

Ecoutez le bruit de mes peaux !
Je viens te saluer, ô mon gendre !
Ne dites rien ! ne riez pas !

Mais eux aussi se roulèrent de rire, et ils partirent riant toujours.

Alors le Caméléon arriva, marchant lentement, posément, et il alla s'asseoir sur la place du village. La mère se couvrit de ses peaux, les attacha et vint danser. Le Caméléon ne rit point : il demeura impassible. La vieille rentra dans sa hutte, se lava et revint lui dire : « En vérité, je vois que vous aimez ma fille puisque vous n'avez pas ri. »

Le Caméléon.

Il alla chercher une somme d'argent et la donna à la mère comme douaire ; puis il partit avec sa femme et retourna chez lui.

Mais la vieille dit au Caméléon : « Sache que notre fille ne cuit pas ; elle n'écrase pas le maïs [1] ; elle mange assise. Il faut que d'autres cuisent pour elle. »

Le Caméléon alla dire à sa propre mère : « Ma femme ne cuit pas ; elle n'écrase pas le maïs ; il faut

[1] Ce sont là les travaux des femmes par excellence, dans le village sud-africain.

que tu fasses l'ouvrage, toi, et qu'elle reste à se reposer. »

Mais avec le temps la mère du Caméléon se fatigua de tout faire, et un beau jour elle alla chercher du maïs au grenier et en donna à sa belle-fille. Puis elle partit pour aller labourer ses champs. La jeune femme resta à la maison, prit le panier de maïs, alla le verser dans le mortier et se mit à l'écraser. Mais voilà qu'elle disparaît dans la terre, elle et son mortier, et son pilon, et son panier, et sa natte, et tout ce qu'elle possédait ; là où elle travaillait apparut un lac [1].

Quand les gens arrivèrent des champs, ils regardèrent et dirent : « Nous avions laissé quelqu'un ici. Qu'en est-il advenu ? » Lorsqu'il vit le lac et apprit que la belle-mère avait voulu la faire travailler, le Caméléon se fâcha et dit à sa mère : « Ne t'avais-je pas déclaré que ma femme n'écrase pas le maïs, qu'elle ne le réduit pas en farine ? C'est ta faute, cela ! Va maintenant annoncer son décès à sa mère ! » Elle refusa et dit : « Non ! je n'y vais pas !

Alors il envoya madame la Chèvre, mais on lui demanda auparavant : « Qu'est-ce que tu leur diras ? » « Je leur dirai : « *Méée*, *méée*, *méée*.... — Tu es incapable de faire la commission, » dit le Caméléon.

On envoya donc la Gazelle et on lui demanda : « Que leur diras-tu ? » Elle dit : « Je m'en irai, je fe-

[1] De même dans le folklore souto et cafre, il est question d'une fort belle fille qui ne sort que de nuit (Séilatsatsi ou Sihamba-ngenyanga). Ses beaux-parents la forcent à aller puiser de l'eau de jour, et elle y perd la vie.

rai : *hioup-là*[1] *! hioup-là !* à grands sauts, en furibondes gambades ! » On lui répondit : « Toi aussi tu es incapable. »

Le coq messager de deuil.

Alors on envoya seigneur le Coq[2]. Il dit : « Quand j'arriverai, je ferai :

C'est moi le Coq ! c'est moi le Coq ! gouloukoukou !
C'est moi le Coq ! c'est moi le Coq ! gouloukoukou !
C'est moi le Coq qui viens faire part du deuil, kirikiko ! »

[1] En ronga : Ntlouri-ntlouri ! de *tloula*, sauter.

[2] L'envoi d'un oiseau, d'un coq pour annoncer un deuil ou le retour de gens qu'on croyait perdus, est une des fictions qui reparaissent le plus souvent dans le folklore de nos tribus. Voir la fin du conte de l'*Homme-au-grand-Coutelas* (N° VIII). Voir aussi celui de *Tangalimlibo* dans *Theal*, p. 54.

On lui répondit : « Toi, tu sauras faire ; va bravement. »

Il arriva au village de la jeune fille et alla chanter sur le sommet de la hutte de sa mère. Il fit :

C'est moi le Coq ! c'est moi le Coq ! gouloukoukou !
C'est moi le Coq ! c'est moi le Coq ! gouloukoukou !
C'est moi le Coq ! qui viens faire part du deuil, kirikiko !

La mère de la belle jeune fille prit un morceau de bois et le lui lança en disant : « Que je tue ce coq ! »

Mais le Coq s'envola et retourna chez lui.

Alors la vieille fit ses préparatifs ; elle se mit en route, vint au village du Caméléon et y mit tout sens dessus dessous. Elle tua les poules, elle occit les porcs, elle brisa les ustensiles. Puis elle partit avec les siens et s'en retourna chez elle.

Alors le Caméléon et sa mère se prirent de querelle. Le fils chassa la mère qui partit d'un autre côté.

Il trouva de nouveau une somme d'argent et retourna au village de ses beaux-parents pour demander une autre jeune fille. Mais on ne voulut pas en entendre parler ; on lui dit : « Tu nous as trompé, toi ! nous ne te donnerons plus une de nos filles, car tu pourrais la tuer ! »

Le Caméléon retourna chez lui ; il alla épouser une femme d'un autre village, mais il ne voulut plus demeurer avec sa mère.

CHAPITRE II

LA SAGESSE DES PETITS

Nous réunissons sous ce titre plusieurs récits où l'on voit des enfants, des méprisés accomplir des hauts faits merveilleux, tandis que les adultes, leurs parents ou leurs persécuteurs sont punis de les avoir dédaignés. L'histoire de l'*Homme-au-grand-Coutelas*, la plus caractéristique peut-être, glorifie la sagesse d'une petite fille maladive, chétive, battue par ses aînées et qui devint néanmoins l'instrument de leur salut. Dans celle de *Piti*, apparaît un jeune berger dont on ne sait trop s'il est extrêmement nigaud ou étonnamment malin ! *Moutipi* est aussi un habile garçon qu'un secours surnaturel sauve des embûches de sa mère. Enfin le conte de *Sidioulou, le petit détesté*, raconte tout au long et avec quelle attrayante naïveté ! comment l'épouse honnie est devenue la mère glorieuse du plus beau et du plus sage des garçons. On lira, en outre, dans notre ouvrage sur *Les Ba-Ronga*, les aventures analogues de *Sikouloumé*, le muet, aventures qu'on retrouve sous une forme un peu différente chez les Zoulous et les Bassoutos.

Au reste ce thème est développé aussi dans plusieurs des contes d'ogres et des contes moraux ou étrangers qui suivront. Saboulana, Bonaouaçi, Nouamoubia, la fille de la Baleine et celle qui trouva la route du ciel appartiennent à cette famille d'êtres extraordinairement sages que le folklore ronga célèbre avec prédilection.

Les noirs sont observateurs. Ils savent fort bien que les dons, les aptitudes diffèrent chez les humains. Ont-ils voulu rendre hommage, dans ces récits, au mystérieux phénomène du *génie*, que leur race connaît aussi ? Si tel est le cas, il faut les féliciter de n'avoir point chanté le génie militaire des destructeurs de tribus, mais d'avoir plutôt exalté les dons de l'intelligence, l'habileté naturelle, la bonté du cœur, le génie de la sagesse en un mot. Ce choix prouve leur bon sens !

VIII. *L'Homme-au-grand-Coutelas*[1].

Les filles de Maçingué étaient au nombre de dix.

Elles allaient un jour se baigner. Alors elles entendirent un oiseau qui chantait :

Jeunes filles ! Délé-délé[2] !
Chez l'Homme-au-grand-Coutelas, délé-délé !
Il y a des gens heureux, délé-délé !

[1] Les Angolais, bien que sur la côte opposée de l'Afrique et sans relation avec notre tribu, possèdent un conte très analogue qui présente même des ressemblances littérales avec le nôtre. M. H. Chatelain l'intitule : *Les jeunes filles et les Ma-Kishi.* (p. 103.) Le folklore cafre contient aussi des récits assez semblables. Voir entres autres : *Les Enfants fugitifs. Theal*, p. 115.

[2] *Délé-délé* et plus bas : *déko-déko*, imitation du chant de l'oiseau.

L'oiseau était perché sur un arbre.

Elles se dirent les unes aux autres : « Ecoutez les jolis chants ! Partons. »

Elles suivirent l'oiseau.

Alors elles dirent à la plus petite d'entre elles, une fillette qui était couverte de dartres [1] : « Retourne-t'en à la maison. » Elle refusa. Elles la battirent. Mais l'enfant résista néanmoins. Elles partirent donc toutes et l'oiseau volait devant elles comme celui qui conduit les gens aux cachettes de miel.

Elles arrivèrent enfin à un carrefour, s'y arrêtèrent et discutèrent du chemin à prendre. Elles disaient : « Allons par la grande route. » La petite fille aux dartres disait : « Non ! il nous faut suivre ce petit sentier. » Ses sœurs la battirent en lui disant : « Ne t'avons-nous pas ordonné de retourner à la maison ? C'était donc pour nous contrarier que tu voulais nous suivre ? »

Les jeunes filles marchèrent de l'avant et elles atteignirent, le soir, le village de l'Homme-au-grand-Coutelas. Il les accueillit avec grande joie et les fit entrer dans la hutte où il faisait son commerce : il y avait là des défenses d'éléphant et des étoffes en quantité. Il leur prépara une bonne couche.

Pendant la nuit, il arriva avec son coutelas et une pierre à aiguiser. Il aiguisait son arme tout en chantant :

Kouétché, Kouétché [2] !
Filles de l'Homme-au-grand-Coutelas, dormez-vous ?

[1] Ou de boutons provenant de la gale.
[2] Pour imiter le bruit du fer qu'on aiguise.

La petite fille aux dartres qui ne dormait pas à cause de ses craintes, quand elle entendit le bruit du fer qu'on aiguise, se rappela les paroles qu'elle avait dites à ses sœurs en route, et elle les reprit en chantant tout doucement pour ses sœurs, en pleurant :

Hélas-hélas ! hélas-hélas ! hélas-hélas !
Je le leur ai bien dit, au commencement : Allez par le petit sentier.
Elles ont choisi le grand chemin ; tandis que c'est celui des gens de rien !

Puis elle ajouta à haute voix pour tromper l'Homme-au-grand-Coutelas :

Je n'en puis plus à cause des moustiques.

Elle reprit en sourdine :

Partez ! retournez à la maison, chez notre père Moringui [1].
Là où les ornements de cuivre [2] font un bruit de cliquetis....

Alors l'Homme-au-grand-Coutelas lui dit : « Hé ! toi ! fillette ! Dis-moi donc ! Ne peux-tu pas dormir ? » Il prit des vêtements et l'en couvrit pour la protéger contre les moustiques, puis il sortit.

Au bout d'une heure il revint (car il avait laissé la pierre à la porte) et il recommença à aiguiser son

[1] Synonyme de Maçingué, probablement.

[2] Elle veut probablement indiquer par le mot rare qu'elle emploie, ces grands bracelets de cuivre exactement semblables à ceux des stations lacustres de l'âge du bronze et que fabriquaient les indigènes de ces contrées.

sabre comme auparavant. La petite fille se réveilla et chanta de nouveau son chant.

(*Doucement.*) Hélas-hélas ! hélas-hélas ! hélas-hélas !
Je le leur ai bien dit au commencement : Allez par le petit sentier.
Elles ont choisi le grand chemin, tandis que c'est celui des gens de rien !
(*A haute voix.*) Je n'en puis plus à cause des moustiques !
(*Doucement.*) Partez ! retournez à la maison chez notre père Moringui,
Là où les ornements de cuivre font un bruit de cliquetis

L'Homme-au-grand-Coutelas se fâcha et lui dit : « Coquine de fille ! tu ne dors donc pas ? Les moustiques ne tourmentent donc que toi ? » Il la recouvrit encore d'autres étoffes et sortit.

Alors la petite réveilla ses compagnes et leur dit « Nous sommes mortes ! J'ai vu l'Homme-au-grand-Coutelas qui aiguise son sabre, là, à la porte. Je vous appellerai quand il reviendra. »

Une heure se passa. Il arriva et fit comme la première fois :

Kouétché ! Kouétché !
Filles de l'Homme-au-grand-Coutelas, dormez-vous ?

Alors elle les réveilla et leur dit : « Restez couchées bien tranquilles et écoutez mon chant :

(*Doucement.*) Hélas-hélas ! hélas-hélas ! hélas-hélas !
Je le leur ai bien dit au commencement : Allez par le petit sentier.
Elles ont choisi le grand chemin, tandis que c'est celui des estropiés !

(*A haute voix.*) Je n'en puis plus à cause des moustiques....

(*Doucement.*) Partez ! retournez à la maison, chez notre père Moringui,

Là où les ornements de cuivre font un bruit de cliquetis. »

L'homme entra et lui dit : « Toi ! pourquoi ne dors-tu pas ? » Il la couvrit d'autres draps, se disant : « Après tout, peut-être que les moustiques la piquent en effet. » Puis il sortit.

Alors elles se levèrent toutes et embrassèrent la petite fille aux dartres et dirent : « Partons ! » Elles prirent des défenses d'éléphant et les mirent là où elles dormaient. Elles étendirent des étoffes par-dessus et en prirent d'autres avec elles. Puis elles sortirent et allèrent s'asseoir derrière la barrière qui enclôt le village. L'homme revint et se mit à questionner comme auparavant. Rien ne répondit. Alors il appela sa femme et dit : « Hé ! la mère ! lave la vieille marmite. » Il entra, frappa de son sabre à grands coups à l'endroit où elles dormaient. « Hé ! dit-il, on dirait qu'elles ont des os d'éléphant ! Ah ! la mère ! elles ne se réveilleront plus ! » Ayant entendu ces mots, les jeunes filles se dirent : « Fuyons ! »

Elles se mirent en route et marchèrent jusqu'au matin.

Quand elles virent le soleil se lever, elles eurent peur et se dirent : « Peut-être que l'Homme-au-grand-

Coutelas nous trouvera sur la route ! » Elles demandèrent à la Rainette de les cacher dans son ventre[1]. Celle-ci y consentit et les avala toutes. Puis elle mangea un peu de légume-botsétsé par-dessus, pour fermer.

Alors l'Homme-au-grand-Coutelas se mit à les poursuivre quand le jour fut là. Il arriva auprès de la

L'Homme-au-grand-Coutelas.

Rainette et lui dit : « N'as-tu pas vu mes gens ? » Elle lui répondit : « Je ne les ai pas vus. » Il ajouta : « Mais toi, de quoi donc es-tu pareillement pleine ? »

[1] Nous rappelons que la Rainette, *Chinana* (en science : *breviceps mossambicensis*) possède la faculté merveilleuse de se gonfler beaucoup plus que la Grenouille de La Fontaine.

Elle dit : « J'ai mangé du légume-botsétsé. » Elle en recracha un peu pour lui montrer. Il s'en alla.

Alors la Rainette envoya un oiseau pour dire au père des jeunes filles qu'elles étaient auprès d'elle. L'oiseau partit ; il se percha sur un arbre, au milieu de la place du village, et dit :

Hé ! Maçingué ! L'oiseau chante ! Déko-déko !
Tes filles sont chez la Rainette, Déko-déko !
Enlève tes ornements de deuil !
C'est l'oiseau.... Déko-déko... C'est l'oiseau !

Tout le village entendit ces paroles et ils dirent : « Il se moque de nous, cet oiseau ! » Mais l'oiseau reprit de plus belle son chant. Ils lui lancèrent des pierres. L'oiseau s'envola et se plaça sur la couronne de la maison de Maçingué. Il cessa de chanter et dit :

Ecoute, Maçingué ! Balaie ton village !

Or la Rainette s'était approchée du village. Elle avait rendu les jeunes filles, les avait lavées, frottées avec de l'huile et ornées des habits qu'elles avaient enlevés chez l'Homme-au-grand-Coutelas. Lorsqu'elles arrivèrent à une certaine distance, Maçingué leva les yeux et les vit. Il se réjouit beaucoup et tua un bœuf en l'honneur de la Rainette.

Puis on revêtit la fillette aux dartres d'habits plus beaux que toutes les autres, car c'est elle qui les avait sauvées. Ses sœurs la prirent en grande affection. Elles la portèrent sur leurs épaules pour qu'elle n'eût plus à marcher, parce qu'elle les avait sauvées !

Courez ! courez ! Allez chez Gouambé et Dzabana[1] !

* * *

La conclusion est fort originale ! En général le conteur noir termine son histoire par ces simples mots : « Voilà la fin. » Ici nous rencontrons une autre formule qui s'explique probablement comme suit : Gouambé et Dzabana sont, au dire de certains clans de la tribu thonga, le premier homme et la première femme, ceux qui sont sortis jadis du marais de roseaux initial et qui ont donné naissance à la race humaine. Ils ont passé au rang de personnages légendaires, de représentants symboliques des traditions, et c'est à eux que le conteur renvoie ses récits d'autrefois, lorsqu'il a terminé son histoire. C'est comme s'il craignait d'être poursuivi jusque dans son sommeil par les images d'ogres ou d'animaux fantastiques qu'il a évoquées... et il les envoie promener chez Gouambé et Dzabana, les maîtres du pays de la fiction !

IX. *Piti, le berger.*

Il y avait une fois un petit garçon nommé Piti. On le mit d'abord à paître les chèvres. Puis, lorsqu'il fut un peu plus grand, on lui confia le soin des bœufs du village.

Un matin, il sortit avec son troupeau ; mais voilà qu'un veau mourut. Il l'alla dire aux hommes du vil-

[1] Je tiens ce conte d'un indigène intelligent, Timoteo Mandlati, qui l'a écrit lui-même, tel qu'il lui a été transmis par ses ancêtres.

lage, qui emportèrent l'animal et le dépecèrent. Ils coupèrent un peu de viande à chaque membre et la donnèrent à Piti en lui disant : « Voici ta part[1] ; tu la mangeras demain *aux bœufs*[2]. — Que dites-vous? reprit le jeune garçon. Je n'ai pas bien compris. — Tu la mangeras demain aux bœufs ! — Vous avez dit que je dois la manger aux bœufs, demain ? — Mais oui ! Es-tu toqué ? — Non, dit-il, j'ai compris. »

Le lendemain il se leva, avala son déjeuner, ouvrit l'enclos des bœufs et les fit sortir ; puis il ouvrit celui des veaux et les fit sortir. Il portait avec lui son morceau de viande dans une gaîne d'herbe. Il fit paître les bêtes pendant qu'il y avait encore de la rosée et les conduisit au lac, à l'abreuvoir, à l'heure de midi ; puis il les ramena paisiblement se reposer ensuite.

Il commença à allumer son feu en faisant tourner rapidement un petit bâton sur un autre d'une espèce

[1] Lorsqu'on fait boucherie, au village, les divers morceaux de l'animal ont chacun leur destination : le chef du village garde la poitrine et les viscères ; son puîné aura une jambe de derrière et le cadet une de devant ; les beaux-frères la queue, et ainsi de suite. On enlève à chaque grand membre un morceau de viande pour le berger. Généralement cela ne se fait pas pour une bête morte. Ici, cependant, Piti a reçu sa part (*makotcho*, comme on dit).

[2] La forme *tihonueni* employée ici et que nous traduisons par : « aux bœufs » est un *locatif* qui peut avoir toutes sortes de sens ; le plus simple, le plus prochain c'est : *sur les bœufs ;* mais, par extension, ce mot peut signifier aussi : *auprès des bœufs,* parmi les bœufs ou dans ton travail de berger des bœufs. Piti profite de l'équivoque due au sens très large du locatif, comme on verra.

différente. Il y eut de la fumée, une étincelle.... Il rapprocha des bûchettes, de l'herbe ; bientôt il se produisit une flamme, puis des charbons.

Alors il prit des braises, alla vers l'un des bœufs, les lui mit sur le dos, et ayant soufflé dessus, voulut cuire sa viande. Le bœuf se leva, se sentant brûlé. Il se secoua pour faire tomber les charbons. Piti voulut

l'en empêcher et se fâcha contre lui, lui disant : « Comment? Tu t'y opposes! Et pourtant on m'a dit, à la maison, que je devais cuire ma viande aux (sur les) bœufs. »

Il en avisa un autre et mit les braises sur son dos. Lui aussi s'en alla et les secoua. Il fit le tour de tout le troupeau. Chaque animal eut sa brûlure.

Voyant cela, Piti remit la viande dans sa gaîne d'herbe et ramena les bêtes à la maison. Les gens

allèrent à sa rencontre : « Bon retour, lui dirent-ils, bon retour à cette gaîne d'herbe que tu portes là, sur ton épaule ! Qu'as-tu trouvé de bon, dans la campagne ? — Rien, dit-il, c'est ma viande d'hier. Ne m'avez-vous pas dit de la cuire là-bas *aux* bœufs ? Quand j'ai voulu vous obéir, les bœufs s'y sont opposés, et la voilà, la viande ! Que voulez-vous que j'en fasse ? — Imbécile, lui dirent-ils. Nous ne t'avions pas dit de la faire cuire sur le dos des bœufs, nous pensions seulement que, là-bas, au pâturage, *auprès des* bœufs, tu ferais du feu, tu réunirais des troncs secs et, une fois les charbons là, par terre, tu y mettrais ta viande pour qu'elle s'attendrît ! — Que dites-vous ? reprit-il. Comment me faut-il faire ? — Tu allumes ton briquet, tu vas chercher des troncs, tu les réunis, les brûles ; une fois les charbons obtenus par terre, tu y mets ta viande ! — Bon, j'ai compris, je ferai comme vous m'avez dit. »

Le lendemain il part, sort les bœufs, sort les veaux, les fait paître dans l'herbe humide de rosée, les conduit au lac ; puis, de retour au pâturage, il allume son feu, tire des troncs secs, les réunit, les fait brûler jusqu'à ce qu'ils tombent en charbons. Il y met sa viande, la recouvre bien et la laisse. Bientôt le sang disparaît ; elle s'attendrit, elle est cuite à point. Mais il l'y laisse, car on ne lui avait pas dit de l'en retirer. Elle brûle ; elle se carbonise ; elle devient toute noire, toute dure.

Le feu s'étant éteint, il regarde, il trouve que sa viande est immangeable. Quand il la met dans sa

bouche, elle est croquante[1], elle n'a qu'un goût amer de charbon : « Ah ! se dit-il ; elle ne vaut plus rien ! Voilà ! Pourquoi ne m'ont-ils pas dit de l'enlever du feu à temps ? »

Il recueillit les petits morceaux carbonisés avec soin, les remit dans leur gaîne d'herbe et revint à la maison.

Les gens du village l'accueillirent de nouveau comme la veille, s'étonnant de le voir rapporter sa gaîne, sur son épaule. « Qu'as-tu dedans ? lui demandèrent-ils. — C'est la viande que vous m'avez donnée ! J'ai fait comme vous m'avez dit... et voilà qu'elle est toute noire et impossible à manger ! — Mais tu aurais dû l'enlever des braises au bon moment ! — Vous m'avez dit de faire du feu, ramasser des troncs, puis, quand ils seraient consumés, d'y mettre ma viande. C'est ce que j'ai fait. Vous ne m'avez jamais recommandé de la sortir du feu !... A présent, j'en ai assez ! Je fais paître vos bœufs tous les jours ; les tiques[2] me piquent partout ; je suis blessé par les épines, transpercé par les graines pointues. Je maigris à force de transpirer et vous ne me dites pas même comment je dois faire pour cuire ma viande, pauvre hère que je suis ! Dès demain, je ne conduirai plus les bêtes au pâturage ! »

[1] En ronga : elle fait *pfotlo-pfotlo*.

[2] Petit insecte vivant sur les herbes d'où il se laisse tomber sur les passants. Il enfonce son bec dans la peau et suce le sang des gens et des bêtes, ce qui le fait doubler ou tripler de volume. Ses piqûres sont très désagréables.

* * *

Le lendemain, Piti se leva comme à l'ordinaire. Mais, après avoir déjeuné, il alla s'asseoir à l'ombre, prit une coquille de fruit, un peu de terre, un petit pilon comme ceux avec lesquels on écrase le tabac. Puis il exhiba ses morceaux de viande carbonisée et se mit à les moudre tout à son aise.

Le soleil montait à l'horizon. Il était déjà haut dans le ciel.

Les gens du village se dirent : « Qu'est-ce qu'il y a donc ? » Et son père, le maître des bœufs, vint le trouver et lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? Nous autres, les hommes, serons-nous donc gouvernés par toi ? Le soleil est déjà haut ; la rosée a disparu ; or les bœufs s'engraissent de rosée, tu le sais bien. Qu'as-tu donc à rester là à t'amuser à des jeux de petite fille ? » Comme il disait ces mots, il tomba mort. Piti n'avait pas répondu un mot.

« Oh ! oh ! hélas ! quel malheur ; venez voir, cria-t-on. Quelqu'un qui meurt par ici ! »

Deux des hommes du village se questionnèrent l'un l'autre. L'un d'eux dit : « Comment est-il mort ? Que s'est-il passé ? — C'est, dit l'autre, qu'il a grondé Piti et lui a dit : « Qu'as-tu donc à t'amuser à des jeux » de petite fille ? » A peine avait-il prononcé cette parole qu'il tomba mort lui aussi.

Une des femmes interrogea sa compagne sur ce malheur : « Deux hommes morts ! Quelle calamité !

Comment ont-ils fait pour mourir ainsi ? — C'est, répondit son interlocutrice, qu'ils ont dit à Piti : « Qu'as-tu donc à t'amuser à des jeux de petite fille ? » Elle tomba morte sur-le-champ.

Tous les gens du pays vinrent les uns après les autres et, à mesure qu'ils se répétaient les uns aux autres cette parole funeste, ils tombaient morts, tous, sauf les bébés trop petits pour parler.

Piti restait impassible, moulant ses charbons. Alors celui qui était demeuré le dernier et qui n'avait personne d'autre à interroger, demanda au garçon : « Qu'as-tu à t'amuser là à des jeux de petite fille, tandis que tout le monde tombe mort autour de toi ? » Il s'affaissa lui aussi ; il râla : il était mort.

Piti leva les yeux et vit toute la plaine jonchée de cadavres. « Ah ! se dit-il, j'ai bien puni leur dureté à mon égard. C'est bon ! Je n'ai pas envie de rester le seul être vivant du pays et de voir tout ce monde les dents serrées par la mort ! »

Il alluma son feu avec ses bâtons. Il n'alla pas prendre de charbon aux foyers du village, car il possédait son propre feu[1]. Il détacha du bâton où elle était fixée sa petite assagaie de berger, la mit dans le brasier jusqu'à ce qu'elle fût ardente et alla planter

[1] C'est un signe de puissance que de « posséder le feu ». Goungounyane, le chef de Gaza, faisait éteindre tous les feux des villages de son pays, à un moment donné, et les faisait rallumer avec des charbons que ses gens portaient et qui étaient envisagés comme étant son feu. Il semble d'après les anciennes chroniques que le fameux empereur du Monomotapa faisait la même chose.

l'aiguillon brûlant dans le nez de son père. Celui-ci tressauta... il fit : *Atchi*, *atchi*, éternuant violemment plusieurs fois et se releva disant : « De quel bon sommeil j'ai dormi ! » Puis il vit la place couverte de cadavres et dit : « Qu'est-ce donc que ceci ? »

Son fils continuait à chauffer l'aiguillon, à le planter dans les narines des morts qui, tous, ressuscitaient et se levaient en sursaut.

Quand ils furent revenus à la vie, ils se dirent les uns aux autres : « Prenons garde de ne plus contredire Piti, car c'est grâce à lui que nous avons recouvré l'existence ! S'il ne nous avait pas rappelés à la vie, nous serions morts à l'heure qu'il est ! »

Ils choisirent le plus beau bœuf du troupeau pour le lui donner. On le tua et ils se régalèrent de la viande qu'il leur distribua.

C'est là la fin [1].

X. *Moutipi* [2].

I

Un homme prit femme. Son épouse bientôt fut en espérance. Mais la famine tomba sur ce pays-là et ils

[1] Obtenu de Camilla. Conte très original et dont nous n'avons pas rencontré l'équivalent dans les collections zouloues, souto ou angolaises.

[2] Le conte de *Moutikakika*, que nous réservons pour l'ouvrage sur *Les Ba-Ronga*, a un grand rapport avec celui-ci. Mais il commence tout différemment.

L'idée qu'un être humain peut être averti des malheurs qui

allèrent cueillir des fruits dans la campagne. Ils ramassaient tous les jours les gros fruits ronds du *kouakoua* et du *sala*[1].

Un beau jour la femme partit toute seule et elle rencontra le Lion-Homme. Ce Lion avait attrapé une petite gazelle. La femme le supplia de la lui donner en disant : « Je te donnerai l'enfant qui me naîtra. » Il y consentit ; elle mit la bête dans son panier et revint chez elle. Alors elle la posa derrière la hutte.

Son mari lui demanda : « Où sont les fruits de sala ? » Elle répondit : « Il n'y en a point,... mais va me dépecer la gazelle que j'ai reçue du Lion et tu m'arrangeras avec la peau une belle couverture[2] pour que j'y porte plus tard l'enfant que j'aurai. » Mais elle ne lui fit pas savoir ce qu'elle avait promis au Lion.

Or cette femme mit au monde un garçon. A sa naissance, il avait deux plumes sur la tête, mais personne ne pouvait les voir ; elles étaient invisibles.

le menacent par un moyen miraculeux, par une sorte de talisman, est fréquente dans les contes sud-africains. Les plumes de Moutipi correspondent à la peau d'hirondelle ou de souris des Zoulous. (Callaway, p. 97.) Bonaouaçi reçoit ses avertissements *du ciel* (Voir N° XXIV.)

[1] A propos de *sala,* voir p. 98, note. Le *kouakoua* ressemble au sala et appartient aussi au genre strychnos.

[2] En ronga : un *ntéhé*. C'est aux hommes qu'incombe le soin d'assouplir une peau de chèvre ou de gazelle, avant la naissance des enfants. On y laisse les lanières de peau des jambes en guise de courroies qu'on attache autour du cou et des reins. L'enfant est ainsi solidement assujetti sur le dos de sa mère : on ne voit que sa tête, en haut, et ses pieds qui dépassent aux côtés.

Le Lion revint. Il s'était transformé en homme pour entrer au village des gens et il avait une couronne sur la tête [1]. Il dit à la femme : « Amène-moi l'enfant que tu m'as promis. » Elle répondit : « Il faut encore qu'il prenne un peu de consistance ; je te le donnerai quand il sera plus ferme. »

Le Lion s'en alla. Il revint au bout de quelques jours. La femme dit : « Il faut qu'il grandisse encore un peu. »

Quand il fut devenu grandelet, le Lion reparut et dit à la mère : « Donne-moi l'enfant, maintenant. — C'est bien, dit-elle. Assieds-toi ici, au pied du mur de la hutte ; j'irai y mettre de la nourriture pour mon fils Moutipi. Quand il sera en train de manger, tu le saisiras. »

Moutipi jouait sur la place du village. Sa mère l'appela. Il répondit : « Plaît-il ? » Elle l'envoya manger dans la marmite, près de la hutte. Mais l'enfant prit les plumes qui étaient sur sa tête, les mit devant lui et les interrogea. Elles lui dirent : « Change-toi en souris, car on veut te prendre, là, au pied du mur. » Il se transforma en effet, y alla et mangea sa pâtée de maïs. Le Lion chassa la souris et dit : « Va-t'en ! ne mange pas la nourriture de Moutipi. » Mais il finit néanmoins son repas et partit.

Le Lion dit alors à la femme : « Cet enfant, je ne le vois pas ! » Elle lui répondit : « Va seulement ; je lui

[1] Il s'agit ici de la couronne de cire noire que tous les hommes d'âge mûr fixent à leurs cheveux par l'ordre du chef et qui se nomme *nguyane*.

mettrai autour du cou un collier de perles ; ce sera le signe auquel tu le reconnaîtras, demain, si tu te rends au pâturage. »

De bon matin, elle lui attacha ces perles et l'envoya faire paître les chèvres.

Quand Moutipi fut parti, il prit les plumes et leur demanda : « Pourquoi m'a-t-on mis ces perles au cou ? — C'est, répondirent-elles, que tu vas courir un grand danger. Mais distribue ces perles aux autres petits bergers, que chacun en ait une ; tu leur diras ensuite : « S'il vient un homme et qu'il s'informe qui » est Moutipi, vous répondrez : « Nous sommes tous » des Moutipi. »

Tout se passa de cette façon-là. Le Lion arriva, vit une perle sur chacun des bergers et demanda : « Qui est Moutipi ? — Nous sommes tous des Moutipi, déclarèrent-ils. » Le Lion songea que, s'il en prenait un, il se pourrait que ce fût un autre que lui. Il s'en retourna donc auprès de la femme et lui dit : « Je n'ai pas pu trouver ton fils. J'ai vu un grand nombre de garçons qui portaient tous chacun une perle ! »

La femme répondit : « Peu importe ! Je vais faire la malade et je l'enverrai chercher du bois, là-bas, à la souche où je coupe mes copeaux. Tu l'attendras auprès et tu l'y trouveras, il y viendra. » Le lendemain elle dit à Moutipi : « J'ai des frissons ; je suis malade. Va là-bas au tronc et tu m'y couperas du bois afin que je me réchauffe. »

Il prit sa hache et partit. Mais, en route, il interrogea ses plumes, qui lui dirent : « Transforme-toi en

bourdon[1] qui travaille le bois. » Il se métamorphosa en effet, arriva au tronc, se mit à fendre son bois diligemment, de telle sorte que les esquilles volaient de tous côtés. Le Lion chassa le bourdon et lui dit : « Veux-tu bien laisser le bois de Moutipi ! » Mais le bourdon continua à fendre son bois vigoureusement. Il le ramassa, en fit un fagot, l'attacha et retourna à la maison. Au moment de le donner à sa mère, il redevint un jeune garçon. Le Lion revint et dit à la femme : « Mais il n'est pas allé au bois ! — Si fait, dit la mère. Mais retourne-t'en et je l'enverrai dans le marais cueillir les haricots de mon champ. Tu t'y posteras et tu l'y attendras. »

En effet, le lendemain, elle l'envoya au marais. Il prit le petit panier et s'y rendit. En chemin, il consulta ses plumes, qui lui dirent : « Transforme-toi en un bourdon ordinaire. » Il obéit, arriva au marais, se mit à cueillir les haricots. Le Lion l'en empêchait et disait : « Ne ramasse pas les haricots de Moutipi. » Lorsqu'il eut rempli son panier, il le remit à sa mère.

Ayant manqué son coup, le Lion, en colère, revint vers la femme et lui dit : « Puisque je ne puis l'obtenir, je devrai te prendre, toi ! » Elle répondit : « Accorde-moi encore un peu de temps ! Je lui raserai la tête, je le coucherai derrière son père, dans

[1] Il existe, en effet, dans le district de Lourenço Marques, une espèce de gros bourdons noirs et blancs qui creusent des trous dans les arbres morts pour y déposer leurs larves. Ils appartiennent au genre *xylocopa*, c'est-à-dire les coupeurs de bois !

la hutte ; tu viendras pendant la nuit, tu le trouveras dormant et tu le saisiras pendant son sommeil. » Elle fit ainsi, en effet. Quand Moutipi vit cela, il consulta ses plumes avant qu'il fût entièrement endormi et elles lui dirent : « Rase la tête de ta mère, va la mettre là où tu te trouves, et toi va te coucher là où elle est. »

Il obéit. Le Lion arriva durant la nuit, souleva la couverture, vit une tête rasée et saisit la mère de Moutipi. Elle poussa des cris perçants, des lamentations. Tous se réveillèrent et le mari dit au Lion : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Celui-ci répondit : « Elle m'a trompé à propos d'une gazelle qu'elle m'a demandée, me promettant son enfant ! »

Il s'enfuit, emportant la femme.

II

Quand il fut parti, Moutipi alla se baigner avec ses camarades. Mais quand ils retournèrent au village, il se dit : « Qu'est-ce que je trouverai à manger à la maison, lorsque je serai rentré, puisque ma mère est morte ? » Alors il partit et alla se faire le sujet d'un autre chef dans un pays éloigné, comme qui dirait le pays de Mapoute [1].

Quand il y arriva, les hommes de la capitale le reçurent auprès d'eux et lui demandèrent : « Qu'est-ce qui t'amène ici ? D'où viens-tu ? » Il répondit : « Je suis un orphelin ; j'ai perdu ma mère et je désire

[1] C'est-à-dire à trois journées de marche de Lourenço Marques, où cette histoire était racontée.

demeurer ici et devenir le sujet de votre chef. » Les conseillers allèrent l'annoncer au chef, disant : « Il y a là quelqu'un qui désire s'établir chez toi, dans ton pays. » Le chef envoya des gens le chercher. Il lui demanda son nom. « Je m'appelle Moutipi, » dit-il. « C'est bien, » dit le chef. Il le remit à ses conseillers, qui lui assignèrent une place dans la hutte des jeunes gens. Les conseillers le remirent aux jeunes gens en disant : « Voici l'ordre du chef. Acceptez votre nouveau compagnon. Ne le chicanez pas ; qu'il demeure avec vous dans votre hutte. »

Il resta donc à la capitale ; il y passa un long temps et il plaisait beaucoup au chef, tellement qu'il devint son favori. C'était lui qui accomplissait tous les travaux du chef ; il allait même dans les pays voisins avec des serviteurs, pour faire les commissions du chef.

Cela déplut aux grands du pays, qui dirent : « Nos fils n'ont plus aucun succès auprès du chef; ce garçon-là nous enlève notre gloire ; nos fils sont dans le malheur ; or ce n'est qu'un étranger ! Nous dirons au chef qu'il nous cause du tort ; nous médirons de lui, nous l'accuserons ! » Le chef se tut, mais interrogea Moutipi. « Est-ce que vraiment tu fais des misères aux grands du pays, » lui dit-il. « Mais non ! répondit-il ! Je n'ai rien eu à faire avec eux ! »

Le chef n'ajouta rien et Moutipi s'en retourna dans sa demeure.

Alors on décida qu'on ferait un travail de corvée le lendemain, c'est-à-dire que tout le monde irait labourer les champs du chef, et ils se dirent : « Nous le

tuerons aux champs. » Moutipi se réveilla durant la nuit, interrogea ses plumes, qui lui dirent : « Va labourer maintenant même, car demain ils veulent te tuer! » Il se leva et alla piocher un champ énorme.

Au matin, les hommes le réveillèrent : « Allons! lève-toi! lui dirent-ils. Qu'as-tu à dormir? Es-tu un chef, hein? Nous autres nous allons à la corvée. » Il leur dit : « Allez-y et laissez-moi dormir. » Ils allèrent le dénoncer au chef, disant : « Moutipi refuse d'aller au travail de corvée: » Le jeune homme se défendit et dit : « C'est un mensonge! il y a longtemps que j'ai fait ma part. Envoie quelqu'un voir si c'est vrai! » On trouva qu'il en était bien ainsi, qu'il avait labouré, et ses ennemis revinrent en disant : « Il a dit la vérité. En effet, il a labouré! »

Alors ils s'assirent pour délibérer : « Que ferons-nous? se dirent-ils.... Nous cuirons de la nourriture et y mettrons du poison; puis nous l'inviterons à venir en manger et il mourra quand il aura pris ce poison!... »

Ils vinrent à lui avec bonté et lui dirent : « Tu voudras bien nous faire visite avec tes amis. Tu passeras la soirée dans notre village et tu y mangeras avec nous. » Il appela ses camarades et leur dit: « Allons faire visite chez ces gens-là. » Mais en route il s'arrêta et interrogea ses plumes, qui lui dirent : « La nourriture qu'on a mise à part n'est pas bonne.... Laisse tes amis manger ce qu'on leur a préparé. » Quand il arriva, on lui donna une marmite à part en lui disant: « Mange. » Il répondit : « Merci beaucoup! si même je ne mange

rien, mes amis, ici, auront mangé à ma place! » Ils retournèrent chez eux.

Les grands du pays décidèrent un nouveau travail de corvée, celui de construire une maison au chef, et dirent : « Demain nous irons dans la forêt couper de longues perches pour le toit; mais allons-y tous ensemble et ne nous dispersons pas. » Ils comptaient le tuer dans la forêt.

Quand Moutipi apprit cela, il prit ses plumes durant la nuit, les interrogea et elles lui dirent : « Va vite, cette nuit même, couper ta part de perches et reviens. » Au matin ses ennemis vinrent le réveiller disant : « Eh! en route! — Je suis fatigué! laissez-moi dormir, dit-il. » On l'accusa de nouveau auprès du chef; il se justifia, disant : « Je n'ai pas refusé le travail. J'ai coupé ma part il y a longtemps! » Les autres partirent pour la forêt. Ils revinrent, taillèrent leurs perches et commencèrent la construction du toit. Quand ils l'eurent terminé, ils le soulevèrent, le retournèrent et le mirent sur la muraille. Ils se dirent alors les uns aux autres : « Allons chercher l'herbe pour recouvrir la maison, demain. » Ils comptaient bien venir à bout de Moutipi à ce propos.

Cette même nuit, il interrogea ses plumes, qui lui dirent : « Va arracher de l'herbe maintenant et reviens vite. » Il en arracha sa part, la tressa en gerbes et retourna se coucher. Ils voulurent le réveiller et lui dirent : « Allons à l'herbe, » ne sachant pas qu'il en avait ramassé déjà. Il refusa d'y aller disant : « J'ai arraché ma part de mon côté. » On envoya quelqu'un

examiner son herbe : il y en avait une quantité énorme, assez pour recouvrir toute la hutte !

Alors il ajouta : « Eh bien, je vais arracher celle qu'il faut pour tresser la couronne du sommet. » Ils partirent avec lui.

Mais il avait jeté un sort sur leur herbe : elle tenait très fort ; elle refusait de venir, elle se cassait plutôt, tandis que la sienne se laissait prendre tout facilement.

Il fit une bonne petite gerbe à lui tout seul. Tous les autres ensemble n'en avaient pas réuni plus d'une, entre tous.

Alors ils firent entrer un homme dans leur gerbe. Ils lui donnèrent une petite assagaie très courte, se disant : « Nous ordonnerons à Moutipi de porter la gerbe et cet homme pourra le transpercer aisément. » Mais Moutipi refusa de la porter. Il dit : « Je me chargerai de ma propre gerbe. » Ils insistèrent, disant : « Nous porterons la tienne. Prends celle-ci. » Alors il interrogea ses plumes, qui lui dirent : « Transperce leur gerbe avec ton assagaie. » Il fit comme s'il s'amusait, se mit à danser tout en frappant l'herbe et il transperça l'homme qui était dedans et qui ne put pas en sortir, car on l'avait solidement attaché. Il râla et mourut.

Alors ils s'emparèrent de Moutipi, le conduisirent auprès du chef et dirent : « Il a tué un homme, à l'herbe, quand nous sommes allés ensemble en arracher ; il doit mourir lui aussi. » Le chef l'interrogea et il fit la réponse suivante : « J'ai tué cet individu qui était caché dans la gerbe. Pouvais-je savoir qu'il

y avait dedans un homme armé d'une courte assagaie pour me transpercer moi-même ? » Le chef le relâcha et accusa les conseillers du pays d'avoir fait ce qui est mal, et même les parents du mort prenaient le parti de Moutipi.

Lorsque ces affaires-là furent finies, ils commencèrent à préparer de la bière pour faire une grande fête. Quand elle eut fermenté à point, tout le monde fut convoqué sur la place du village du chef et ils se mirent à boire : ils étaient fort nombreux. Ils prirent de la bière, appelèrent Moutipi et lui dirent : « Tiens ! bois. » Tandis qu'il buvait, ne pensant à rien qu'à la cruche qu'il tenait des deux mains, un individu arriva par derrière et lui coupa l'oreille droite. Il alla se montrer au chef et lui dit : « Seigneur, est-il naturel qu'on me coupe l'oreille devant tout le monde alors que je n'ai point fait de mal ? Si je suis coupable de quelque chose, ne faut-il pas que je sois jugé par toi ? » Le chef lui répondit : « Sois tranquille. On verra ça plus tard ! »

Alors Moutipi alla prendre le panier avec lequel on recueille le maïs des impôts, un grand panier, et il parcourut tout le pays disant : « Le chef proclame ceci : Coupons-nous tous l'oreille droite comme je l'ai fait moi-même, car, à la capitale aussi, tout le monde y a déjà passé ! » Les gens obéirent, car il venait de la capitale et portait le panier des percepteurs d'impôts. Il coupa toutes les oreilles droites et en remplit le panier.

Puis il alla verser le contenu près du grand puits

du chef, là où tout le monde venait chercher son eau. Quand il les eut répandues sur le sol, les oreilles frétillèrent, sautillèrent parce qu'il y avait encore un peu de vie en elles. Lui-même tomba en arrière, sur le dos, et resta là, couché, ses dents serrées convulsivement! Quelqu'un arriva au puits, et vit les oreilles qui frétillaient toujours. Il fit : « *Hôôôôô!* qu'est-ce que c'est que ceci ?... » Il vit ensuite Moutipi étendu et, de saisissement, il tomba par terre, lui aussi, les dents serrées convulsivement!

Tous les autres habitants du pays vinrent à l'eau et, à la vue de leurs concitoyens étendus, ils tombèrent d'étonnement les uns après les autres et restèrent là, les dents serrées convulsivement.

Alors le chef commença à être fort ennuyé parce qu'il n'avait rien à boire et se dit : « J'y vais aussi, car ceux qui sont allés au puits ne reviennent pas. » Il s'y rendit. Quand il y fut arrivé, il vit toute la multitude, les dents serrées convulsivement. Il fut stupéfait et dit : « *Hôôôôô!* tous ces gens étendus, les dents serrées convulsivement! » Là-dessus, lui aussi, il tomba en arrière, les dents serrées convulsivement.

Alors Moutipi se leva, prit un manche de fouet et se mit à frapper les gens qu'il aimait : ceux-ci ressuscitèrent. Il ne fit pas lever les autres, ni non plus le chef; ceux-ci y restèrent et y moururent, eux et leur chef.

Alors il s'institua chef du pays [1] !

[1] Obtenu de Modouméla, jeune homme du pays du Tembé.

XI. *Le Petit Détesté.*

I

Un homme avait plusieurs femmes qui toutes attendaient une postérité. Seule, l'une d'entre elles, la fille de Nyembane, n'avait point d'espérance. Toutes les autres se moquaient d'elle ; son mari aussi la méprisait. Elle était même persécutée. On allait jeter devant sa hutte des balayures et des ordures. Quand elle passait, on lui lançait des cendres en lui disant : « C'est toi la seule qui n'auras pas d'enfant. »

Un jour elle s'en alla chercher du bois dans la campagne, au retour des champs, et s'assit en pleurant sous un arbre. « Pourquoi pleures-tu ? lui demanda la Colombe. Qu'as-tu ? — Je pleure parce qu'on me tourmente, répondit-elle. Parce que je n'attends pas d'enfant, on me jette des cendres, on m'insulte et mon mari me méprise ! — Eh bien, prends courage, je te consolerai, moi ! dit la Colombe. Va à la maison, prends-y un peu d'ocre, un peu de graisse et un rasoir, puis tu reviendras ici même. » Elle y courut et s'en revint auprès de la Colombe.

Celle-ci lui fit quelques entailles au genou avec le rasoir ; le sang sortit. Alors elle frotta la place avec de l'ocre, puis avec de la graisse, elle introduisit un pois dans la plaie et elle lui dit : « Avale ce pois. »

La femme l'avala et, dès lors, elle attendit un enfant, tout aussi bien que ses compagnes.

Celles-ci s'en aperçurent et vinrent le rapporter au mari avec des accusations mensongères. Il s'irrita contre la fille de Nyembane, déclarant qu'elle était une mauvaise femme. Il renversa sa hutte, la poussa de côté : il ne restait qu'une petite ouverture par laquelle elle sortait et on continuait à l'insulter.

Quelque temps se passa et il leur naquit à toutes un enfant. Mais il se trouva que les enfants de toutes ces femmes étaient des souris. Seul l'enfant de la méprisée était un véritable enfant pourvu de bras et de jambes.

Le mari fit le tour des huttes du village et à toutes ses épouses il disait : « Quelle postérité m'as-tu donnée ? » Elles répondaient : « Une souris ! » Il leur disait alors : « Une petite souris, petite souris ! c'est bien, ma femme ! tu as bien travaillé ! » Quand il arriva auprès de la hutte de la fille de Nyembane, il lui demanda : « Quelle postérité m'as-tu donnée ? Une petite souris, petite souris ? » Elle répondit : « Non ! c'est un véritable enfant avec bras et jambes. — Ah ! fit le mari en colère ; cet enfant n'est pas le mien ! » Il le saisit, le prit dehors, le lança en l'air. Il alla retomber sur un buisson d'épines. Sa peau fut transpercée, son ventre ouvert, ses entrailles pendantes !

La pauvre mère sortit et alla le ramasser. L'esprit n'était pas encore parti ; il vivait encore. Elle le prit avec soin, remit les entrailles en place, l'entoura d'une pièce d'étoffe et partit avec lui.

Elle s'en fut rencontrer la Gazelle. Celle-ci lui dit : « Salut, fille de Nyembane ! où vas-tu ? que cherches-tu ? — Eh ! ma mère de chez la Gazelle ! je vais, je vais chercher qui élèvera mon enfant. — J'en veux bien prendre soin, dit la Gazelle. — Mais comment feras-tu pour le nourrir ? — Je m'en irai sautant, sautant, cueillir les haricots dans les plantations des gens et je les lui donnerai à manger. — Non, dit la mère, je ne puis te le confier, car la nourriture volée ne profite pas ; si les maîtres des champs te poursuivent, ils viendront tuer l'enfant. »

Elle arriva ensuite près d'un enclos où paissaient les pourceaux. Le Porc lui dit : « Salut, fille de Nyembane. Où vas-tu ? — Eh ! mon père de chez le Porc ! je suis à la recherche de quelqu'un qui veuille bien élever mon enfant. — Je consens à m'en charger, dit le Porc. J'irai par les champs déterrer les patates ; je casserai les épis de maïs et je l'en nourrirai. — Non, dit la mère, les gens pourraient bien te faire la chasse un jour, trouver le petit et le tuer. »

Elle atteignit la forêt où vivent les éléphants. L'Eléphant lui dit : « Salut, fille de Nyembane ! que cherches-tu ? » Elle répondit : « Salut, mon père de chez l'Eléphant à la voix retentissante ! Je cherche qui élèvera mon enfant. » L'Eléphant lui offrit d'aller ramasser des courges et des pastèques. Elle refusa.

Le Lion lui dit qu'il tuerait des bêtes et en donnerait la viande à l'enfant. Elle refusa encore et dit : « Non ! les animaux sauvages se mettront en colère et déchireront le petit. » Elle refusa partout, jusqu'à

ce qu'elle fût arrivée au bord du fleuve, là où demeure l'Hippopotame. Elle s'assit et attendit. Un bruit se fit

L'hippopotame et ses protégés.

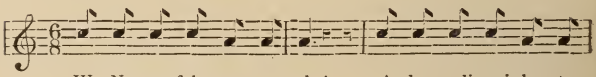
entendre : *Hou ! hou ! hou ! hou !* L'Hippopotame parut venant du fond de l'eau. « Salut, fille de Nyembane !

dit-il, où vas-tu ? — Salut, l'Hippopotame aux jambes trapues, répondit-elle. Je cherche quelqu'un qui élève mon enfant. — Donne-le-moi, dit-il, je l'élèverai volontiers. — Et avec quoi le nourriras-tu ? — Avec toutes les choses qui sont dans le fleuve : tout est à moi ; les poissons de toutes sortes m'appartiennent. Je ne suis pas un voleur, moi ! N'aie pas peur. — Mais quoi ? tu l'élèverais donc là dans l'eau ? — Oui ! Attends un peu : je vais te donner un spectacle. »

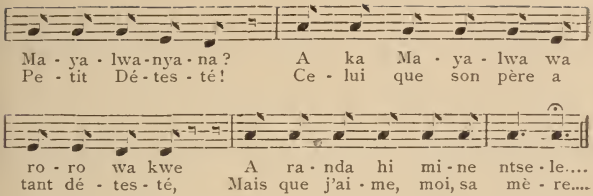
Il plongea dans l'eau profonde et en revint bientôt avec toute une masse d'enfants qu'il élevait : des petits, des grands, quelques-uns juchés sur ses épaules, d'autres se traînant, d'autres marchant et en portant de plus jeunes sur leur dos. « Vois, dit-il à la fille de Nyembane ; vois tous ces enfants et donne-moi le tien. — Hé ! hé ! ha ! ha ! merci ! Hippopotame aux jambes trapues ! Je vois que tu ne me trompes pas ! prends mon enfant. — C'est bien, dit-il. Tu pourras venir lui faire des visites quand tu voudras ; mais ne dis à personne où il est. »

II

La fille de Nyembane retourna à la maison. Au bout de deux jours, elle revint, s'assit au bord du fleuve et se mit à chanter :



We, Nwampfubu-ma - re - nda ! A ku ndi nyi - ke - te
Hé ! L'hippo-po - tam' tra - pu ! Rends-moi, oh, rends-moi le



On entendit un bruit de : *Hou! hou! hou!* L'Hippopotame parut avec toute sa troupe d'enfants, les uns qui demeuraient depuis longtemps chez lui, d'autres qu'on venait de lui apporter quelques jours auparavant, d'autres qui étaient d'aujourd'hui même. « Où est le mien? dit la mère: n'est-ce pas celui-ci, ce tout petit? — Non, dit l'Hippopotame. Ne le reconnais-tu pas? c'est celui-là, qui se traîne par terre. — Comment, reprit-elle. Mais, hier encore, il pouvait à peine s'asseoir et il se traîne par terre aujourd'hui? — Oui, c'est comme cela par ici, le premier jour ils s'asseyent, le second ils se traînent. »

Elle s'en retourna toute contente en remerciant l'Hippopotame. Le lendemain, elle revint: il se tenait debout, il marchait! L'Hippopotame lui dit : « Ne reviens ni demain, ni après-demain; reviens le jour après-demain. » Elle fit comme il avait dit et le trouva devenu un grand garçon.

Alors elle dit à l'Hippopotame : « Chez nous, dans le village de mon mari, on se prépare à célébrer la fête de purification[1] des enfants-souris. Que ferai-je

[1] Il s'agit ici d'une cérémonie assez semblable au baptême, qu'on accomplit pour les enfants quelques semaines après leur naissance. (Voir *Les Ba-Ronga*, première partie.)

moi ? » Il lui répondit : « Va chez tes parents, chez Nyembane ton père et dis-leur de préparer eux aussi de la bière pour la fête de ton fils. »

Or la fille de Nyembane n'avait pas caché à ses propres parents l'existence de l'enfant et les bons soins de l'Hippopotame ; seuls, son mari et ses compagnes du village ignoraient tout.

Elle vint donc vers son père et dit : « Préparez la fête de l'enfant ; mettez tremper du maïs. » Quand il eut trempé deux jours, elle alla avertir l'Hippopotame. Il dit « C'est bien ! maintenant concassez-le, écrasez-le. » On l'écrasa dans les mortiers, on en fit une sorte de farine (*nhlakati*). L'Hippopotame dit : « Maintenant cuisez-le. » On le cuisit pour faire la bouillie (*piriho*). Puis on y mit du levain. Enfin, quand la préparation eut bien fermenté, l'Hippopotame leur dit : « Passez la bière à travers la passoire [1] ; elle sera bonne demain. Tu viendras alors chercher ton fils et vous irez dans le village de ton mari célébrer la fête de purification. »

Le lendemain, lorsque le liquide fermenté eut été passé, la fille de Nyembane se rendit à la rivière avec une cruche de bière.

[1] Les conteurs noirs aiment beaucoup insister sur le détail des opérations culinaires, surtout s'il s'agit de la fabrication de la fameuse bière sud-africaine (*byala*) indispensable dans toutes les réjouissances du village. La passoire au moyen de laquelle s'accomplit la dernière opération (*nhluto*) est en lanières de feuilles de palmier tressées. Elle présente par conséquent de petits interstices par lesquels le liquide passe, mais les parcelles de maïs, tenues en suspension dans la bière non passée, restent dans le nhluto. Après cette opération, la boisson devient beaucoup plus alcoolique.

Elle chanta comme d'ordinaire :

Eh ! l'Hippopotame aux jambes trapues,...
Ne me donnes-tu pas le Petit Détesté ?
Celui que son père a tant détesté,
Mais que j'aime, moi, sa mère ?...

Rien ne parut, elle chanta de nouveau :

Eh ! l'Hippopotame aux jambes trapues, etc.

Rien ! Elle regarda le fleuve.... L'eau s'étendait, uniforme [1]....

Ne me donnes-tu pas le Petit Détesté ?

dit-elle en insistant. Pas de réponse ! Alors la pauvre mère se désespéra. Elle pleura ; elle cria. Puis elle insulta l'Hippopotame disant : « Tu n'es donc qu'un trompeur ? » Elle épuisa la liste de ses imprécations et demeura là, au bord du fleuve, insensible, se disant : « Où irais-je d'autre ? »

Or l'Hippopotame faisait exprès de tarder ; il voulait mettre la fille de Nyembane à l'épreuve. De plus, il était fort occupé à faire la toilette de l'enfant. Il le lava, l'arrangea, le massa si bien qu'il fut tout transformé : il devint blanc, de noir qu'il était, plus beau, plus brillant que tous les autres jeunes hommes ; jamais on n'avait vu pareille splendeur. Puis il lui donna un lit, des chaises, une caisse pour ses trésors ; il lui prépara des paquets sans nombre d'habits et de ri-

[1] L'eau faisait : *Chuée. Chuée* est un adverbe descriptif qui doit rendre à la manière d'une onomatopée l'impression causée sur l'œil par une vaste étendue d'eau tranquille.

chesses et des nattes. Enfin il lui donna un nom : « Tu t'appelleras *Sidioulou*, lui dit-il, et je t'adjoins ce jeune garçon, *Siguila;* il sera ton serviteur, je te le donne. Mais rappelle-toi que tu es venu ici petit, misérable, blessé. Puisque je t'ai ainsi élevé et embelli, toi, n'épouse pas une belle fille bien parée et riche. Celle que tu épouseras doit être une misérable, toute couverte de blessures, d'ulcères, de saleté, dévorée des mouches et dégoûtante pour tout le monde. C'est moi qui te le dis, souviens-t'en. »

Cela fait, l'Hippopotame arriva enfin au bord du fleuve, près du figuier où la femme était assise, pleurant dans son désespoir. « Tu m'as bien insulté, lui dit-il, j'ai tout entendu. — Et pourquoi m'as-tu donc fait tellement attendre? dit-elle. — Pour te mettre à l'épreuve ! »

Pendant qu'il parlait, tous les enfants de l'Hippopotame arrivaient avec leurs charges de richesses qu'ils déposaient sur le bord. Il y en avait un grand nombre ; cela n'en finissait pas.

Tous les enfants s'alignèrent sur le rivage et la fille de Nyembane chercha le sien. Elle ne le reconnut pas. L'Hippopotame le lui montra : « Vois ce jeune homme tout blanc, brillant, magnifique.... C'est là ce que j'ai fait de lui ! Sache, fille de Nyembane, que tout cela vient de moi. La Colombe qui t'a donné le pois à avaler, c'est moi qui l'avais envoyée. J'ai vu ta misère, tes persécutions et j'ai pris pitié de toi. Maintenant, allez à la maison ; allez célébrer la fête de purification de l'enfant. »

III

La nuit venue, ils partirent avec toute une suite portant leurs richesses. Arrivés au village, ils trouvèrent tout le monde endormi. Sidioulou avait reçu de l'Hippopotame le pouvoir de parler à la vieille hutte écroulée et de lui dire : « Hutte ! relève-toi. » Il prononça ces mots : aussitôt une grande hutte à plusieurs étages parut à la place de la ruine.

Ils y déposèrent tout le butin, étendirent des nattes pour Sidioulou, pour Siguila et pour la fille de Nyembane, et tous s'endormirent. Avant qu'il fût jour, Sidioulou dit : « Que la vieille hutte reparaisse ! » et la belle maison s'évanouit. Il ne resta que la ruine renversée dans laquelle on entrait en se glissant, en rampant.

Quand les femmes du village se furent réveillées et furent sorties de leurs huttes, elles commencèrent à se réjouir de la fête qu'elles allaient célébrer en l'honneur de leurs enfants-souris. Elles se frappèrent les lèvres tout en criant [1], en signe de moquerie, tournant en ridicule la femme sans enfant qui ne devait pas avoir de fête. Mais la fille de Nyembane elle aussi commença à se frapper les lèvres pour se moquer d'elles. « Tiens, dirent-elles, qu'est-ce qu'elle a aujour-

[1] Il s'agit ici d'une sorte de cri nommé : *Chibouboutuana* que les femmes exécutent soit pour s'appeler les unes les autres, soit pour se moquer. Bou-bou-bou-bou-bou-bou-bou, font-elles en se frappant les lèvres. De là le nom de chibouboutuana.

d'hui à nous défier de sa vilaine hutte renversée ? » Elles ignoraient qu'il y avait un jeune homme blanc et des richesses sans nombre dans cette ruine.

La fille de Nyembane se mit à étendre des nattes en quantité, depuis la porte de sa hutte jusqu'à la place centrale du village. « D'où a-t-elle tout cela ? se demandaient ses ennemies. N'avons-nous pas brûlé sa natte depuis longtemps ? »

Puis les gens du village de Nyembane arrivèrent, portant avec eux de nombreux pots de bière. Ils venaient en dansant, en se dandinant[1], en se réjouissant, et ils posèrent leurs cruches sous les arbres.

« Qu'ont-ils donc à célébrer une fête ? disaient les rivales. L'enfant est mort il y a beau temps ! N'a-t-il pas été tué sur l'arbre aux épines ? »

Lorsque tout le clan de Nyembane fut arrivé, la mère de Sidioulou sortit de la hutte en dansant et alla vers eux, tout le long des nattes, jusque sur la place du village. Elle était magnifique, toute blanche. Son fils Sidioulou la suivait, resplendissant. Les femmes mirent leur main sur leur bouche, toutes honteuses. « D'où vient ce beau jeune homme ? se demandaient-elles. La fille de Nyembane n'a pourtant pas d'enfant ! »

Sidioulou dit alors : « Que la hutte se relève ! » La ruine disparut pour faire place à une grande maison à étages où toutes les richesses étaient entassées !

Alors Nyembane, le père de la jeune femme, se

[1] Ronga : *Hi ku khana*. Il s'agit d'une danse spéciale.

leva, prit en main son bouclier et se mit à danser, à chanter, en se dirigeant vers son gendre. La femme elle-même se leva et commença à leur raconter toute l'histoire de Sidioulou, comme quoi il était né du pois que la Colombe lui avait donné,... comment il avait échappé à la mort sur les épines,... comment l'Hippopotame l'avait élevé jusqu'à ce jour-là.... Tous ses persécuteurs se taisaient, remplis de honte !

Ils se distribuèrent les pots de bière les uns aux autres.

Les gens de chez Nyembane se mirent à danser et à chanter :

Aujourd'hui, vous tous, les habitants du village,
Vous allez voir la fête des souris et la fête des gens,
Laquelle est la plus belle !

Tandis qu'ils dansaient, les enfants-souris en firent des leurs. Furetant partout, ils grimpaient sur les cruches de bière et se trempèrent dedans. Le maître du village plongeait la main dans l'amphore et en retirait la souris, qui repartait toute mouillée, le poil collé. Il se rapprocha du beau jeune homme : ces souris commençaient à le dégoûter.

Ses femmes s'en aperçurent et lui dirent : « Comment donc ! Tu as toujours vanté nos enfants. Vas-tu maintenant changer d'idée parce que ce jeune homme est arrivé ? — Oui, dit-il. N'est-ce pas une honte que nous qui sommes des gens, vous et moi, nous ayons mis au monde des choses à queue et à poil, des souris ? Les humains ne devraient donner naissance qu'à des

humains ! » Elles furent fort vexées de voir leur mari faire des amitiés à Nyembane et au beau garçon qui n'était pourtant pas le sien.

Alors elles se dirent les unes aux autres : « C'est bon ! allons aux champs ramasser du bois. » Il leur dit : « Laissez aujourd'hui vos enfants à la maison. » Elles les avaient déjà mis sur leurs épaules dans la peau avec laquelle on porte les nourrissons. Il alla auprès de chacune d'elles et leur prit leurs souris. « Les enfants s'amuseront ici, avec moi, dit-il. Allez seulement. »

Elles partirent. Les souris allaient fourrer leur museau partout, se faufilant derrière les gens de la fête. A la fin, le père, voyant qu'elles causaient du dégoût à Sidioulou, les attrapa toutes. Il les jeta dans une marmite, versa de l'eau dessus, la mit sur le feu et les cuisit. Puis il prit des courges et d'autres victuailles, les pila dans un mortier, y ajouta les souris cuites ; il alla chercher des plats, y distribua le ragoût et les posa sur les fagots de ses femmes, devant leurs huttes à chacune.

Quand celles-ci revinrent des champs, elles lancèrent l'une après l'autre leur bois par terre en faisant : « Hou ! » — « Voyez, dit le mari, il y a quelque chose pour chacune de vous, sur vos fagots. »

Elles virent les plats et se réjouirent. Elles pensèrent : « Voilà ! Aujourd'hui notre mari nous fait une fête. Il n'a pas voulu que nous cuisions nous-mêmes ; il s'est chargé de notre ouvrage. C'est sans doute parce qu'il nous avait peinées au sujet de nos enfants. »

Elles se mirent à manger.

Or voici qu'un crapaud sortit de terre près d'une d'elles et fit : *Dlamou-dlamou* (image des sauts du crapaud) et vint chanter tout près :

Ndrrré,... ndrrré,... wa dya nwana ha ndjoché [1] ?
Drrré,.... drrré,... tu manges ton enfant toi-même ?

La révélation du crapaud.

« Qu'est-ce que dit le crapaud ? » se demanda la femme.

[1] Ndrrré,... imitation du cri du crapaud. Ce petit refrain et ceux qui suivent, chose curieuse, sont en dialecte djonga, celui qu'on parle à Antioka, sur le Bas-Nkomati. Nous les citons dans la langue indigène pour cette raison. D'autre part les noms de Sidioulou et Siguila paraissent plutôt zoulous. On pourrait en inférer que ce conte est d'origine zouloue, puis a été emprunté par les Thonga de Khocène (Djonga) qui l'ont reproduit dans leur dialecte. Les Ba-Ronga l'auraient à leur tour pris aux Djonga.

Il sauta, *dlamou-dlamou*, vers une autre et dit :

Drrré,... drrré,... tu manges ton enfant toi-même ?

Il sauta vers une troisième, *dlamou-dlamou* et parla de même. Alors elles s'arrêtèrent de manger et dirent au mari : « Où sont les enfants ? — Je ne sais pas, répondit-il. Ils ont fureté partout, croquant d'ici, croquant de là, jusqu'à ce qu'ils soient bien rassasiés. Ils auront été s'amuser dans la campagne. — Comment donc ? dirent-elles. En général nous les retrouvons au village, quand nous revenons ; ils ne s'en vont pas si loin. »

Le soir venu, ils n'étaient pas de retour. Alors elles comprirent ce que le crapaud avait voulu dire. Elles se fâchèrent et déclarèrent au mari ce qui suit : « Puisque c'est ainsi, nous nous en irons, nous retournerons dans nos familles. — Oh ! leur dit-il, partez si vous voulez ; je ne vous retiens pas ! »

Le lendemain elles s'en allèrent toutes et il ne resta que la fille de Nyembane, devenue la seule femme du chef du village, avec Sidioulou et Siguila.

IV

Bientôt le bruit se répandit dans toute la contrée qu'il y avait chez la fille de Nyembane un jeune homme merveilleusement beau, blanc et riche [1].

[1] Nous avons un exemple fort caractéristique de la manière de conter des indigènes, et nous pouvons toucher au doigt ce procédé littéraire dont nous avons parlé plus haut (p. 75) et d'après lequel le narrateur, tout en reproduisant fidèlement un

Aussitôt les gens de chez Mboukouane se donnèrent rendez-vous à la capitale ; les jeunes filles se baignèrent, se parèrent de leurs plus beaux ornements et tous partirent pour le village de Sidioulou, afin de lui faire épouser la fille du chef.

Quand ils furent près d'arriver, ils envoyèrent un messager pour faire les avances et dire à la mère : « Nous sommes venus causer de mariage. » La fille de Nyembane répondit : « Ce n'est point mon affaire. C'est à Siguila d'aller en parler à Sidioulou. »

Ils firent leur commission à Siguila. Celui-ci vint auprès de son maître et lui dit :

Tonto-ndi, wena, Sidyulu,
Banhwana ba tile,
Ba teleke wena.
Tonto-ndi, Sidyulu, Tonto-ndi.

conte, l'introduit dans le cadre de ses propres circonstances et l'enrichit de détails très subjectifs.

Chiguyane Camilla, la conteuse émérite à laquelle je dois ce conte, place évidemment le village de Sidioulou sur la colline de Lourenço Marques où elle habite elle-même et où elle m'a raconté cette histoire. Nous voyons défiler les jeunes filles de tous les petits pays avoisinants : Mabota, dont le chef était Mboukouane, droit au nord de la ville, puis Zihlahla au nord-ouest, Matolo à l'ouest, Chirinda, Ntimane et Nouamba plus loin au nord et au nord-ouest, enfin Gaza ou Bilène, c'est-à-dire la plaine du Bas-Limpopo dont Goungounyane a été le chef jusqu'en 1896. Actuellement il a été, comme on sait, déporté par le Gouvernement portugais. Si Chiguyane narre de nouveau ce conte d'ici à quelques années, quand on aura commencé à oublier ce grand chef, elle n'y fera plus figurer son nom : elle parlera de celui qui l'aura remplacé alors.

C'est ainsi que, dans la narration indigène, les événements sont racontés très objectivement, mais on ne craint pas de leur imaginer un cadre emprunté aux circonstances locales.

Tonto-ndji, Sidioulou!
Des jeunes filles sont venues,
Elles sont venues pour toi....
Tonto-ndji, Sidioulou, tonto-ndji.

Sidioulou lui répondit :

Tonto-ndi, wena, Sigila
A ba hambe ba muka.
Mena a ndi ba randi.
Awa nga a kona
A ka Mulobyana,
A ka Mutibya-wa-mbilu.

Tonto-ndji, Siguila !
Qu'elles s'en retournent, les belles !
Pour moi, je n'en veux rien.
Car ma belle, elle existe....
C'est la Mystérieuse,
La Bien-Connue-du-Cœur !

Siguila s'en fut répondre aux gens de Mboukouane : « Il n'en veut rien, partez ! »

Ils partirent tout dépités, disant : « S'il ne nous veut pas, qui donc pense-t-il épouser ? On la verra bien, celle qu'il épousera ! »

Les gens de Zihlahla, apprenant que ceux de Mabota avaient échoué, préparèrent leurs plus beaux atours, se parfumèrent, se parèrent, afin d'aller lui offrir la fille de leur chef. Ils pensaient qu'ils réussiraient.... Mais non ! Il leur fit répondre la même chose :

Tonto-ndji, Siguila !
Qu'elles s'en retournent, les belles !

Pour moi, je n'en veux rien.
Car ma belle, elle existe....
C'est la Mystérieuse,
La Bien-Connue-du-Cœur !

Ils s'en allèrent furieux : « Qu'est-ce qui nous manque ? disaient-ils et qui veut-il ? On la verra bien, celle qu'il épousera ! »

Les filles de Matolo vinrent ensuite, accompagnées des sujets de leur chef, qui venaient offrir une princesse au beau jeune homme. Il les renvoya de la même manière. Tous essayèrent les uns après les autres : Chirinda, Nouamba, Ntimane. Ils échouèrent.

Alors les gens de Bilène se préparèrent aussi à venir pour lui offrir la fille de Goungounyane. Ils s'ornèrent de tous leurs plus beaux habits et arrivèrent en grand nombre, jeunes filles et jeunes gens.

Mais voilà que, derrière eux, marchait une affreuse fille toute couverte d'ulcères et de saleté. Ses cheveux n'avaient jamais été coupés ; jamais elle n'avait lavé son corps. Les mouches volaient autour d'elle en nuage. Elle les chassait tout du long du chemin en se traînant. « Va-t'en ! lui dirent les gens de Bilène. Que fais-tu avec nous ? » Ils la poussèrent de côté ; elle tomba, puis elle se releva et les suivit de nouveau.

« Laisse-nous ! va-t'en ! crièrent-ils irrités. Ne vois-tu pas que ton aspect et ta mauvaise odeur feront mal au cœur à Sidioulou ? » Et ils la jetèrent une seconde fois par terre. Elle se remit en marche péniblement, restant loin, bien loin derrière eux.

Quand la troupe de Bilène passa à travers les pays

de Chirinda et Mabota, on se moqua d'eux. « Comment donc ! Il ne voudra rien de vous, vous qui venez de bien loin du monde, qui vous enduisez d'huile de ricin, dont tous les habits sont vieux et sentent la fumée des huttes. Puisqu'il n'a pas accepté nos filles qui se parfument avec des huiles fines de senteur [1] et dont les habits sont si propres, il fera fi de vous ! »

Ils arrivèrent enfin, s'assirent à une certaine distance du village et s'annoncèrent.

Sidioulou monta à l'étage de sa hutte et regarda par-dessus eux. Il vit, très loin,... là-bas,... quelque chose....

« Ma mère, dit-il, remplis la grande marmite d'eau et mets-la sur le feu. » Elle lui répondit : « A quoi bon ! ceux-ci aussi tu les repousseras, toi qui ne veux rien de toutes les belles filles qui te recherchent. — Obéis seulement, ma mère, tu ne saurais comprendre mes affaires. L'Hippopotame ne te les a pas dites. Mets cuire l'eau. »

Elle fit ce qu'il lui disait.

Les gens de Bilène arrivèrent tout près et firent leur message à Siguila au nom de Goungounyane. Celui-ci chanta à Sidioulou :

Tonto-ndji, Sidioulou !
Des jeunes filles sont venues,

[1] Il y a déjà longtemps que les indigènes des environs immédiats de Lourenço Marques ont pris l'habitude d'acheter de petites bouteilles d'huile parfumée dans les magasins de la ville. Ils apprécient beaucoup ce luxe que les habitants de l'intérieur ne peuvent s'accorder.

Elles sont venues pour toi,
Tonto-ndji, Sidioulou !

Il répondit comme d'habitude :

Tonto-ndji, Siguila !
Qu'elles s'en retournent, les belles !
Pour moi, je n'en veux rien.
Car ma belle, elle existe....
C'est la Mystérieuse,
La Bien-Connue-du-Cœur !

Ils retournèrent chez eux, très en colère d'avoir été méprisés eux aussi.

En route, ils rencontrèrent la fille toute crasseuse qui les avait suivis et ils l'insultèrent en lui disant : « Ne reviens plus jamais dans notre pays, c'est ta mauvaise odeur qui nous a nui. »

Elle approchait.... Sidioulou la vit. Son cœur tressaillit de joie et murmura au dedans de lui : « C'est elle, celle qui t'était réservée ! La noce est proche[1]. »

Elle arriva. Il alla la recevoir lui-même et la fit asseoir. Puis il dit à Siguila : « Prends cette pioche et creuse ici, dans la maison, près de la porte, un creux très profond. »

Il creusa longtemps, longtemps. Il disparaissait tout entier dans la fosse.

Alors Sidioulou prit l'affreuse fille et la fit entrer dans le creux. Il dit à sa mère : « Apporte l'eau bouillante. » Elle l'apporta dans la marmite : cela cuisait à gros bouillons. Il la prit et la versa toute sur la ga-

[1] En ronga : *Bukati byi wupfile !*

leuse. Alors sa maladie fut enlevée. Sa souillure tomba au fond du creux. Il la fit sortir : elle était magnifique, blanche comme lui et toute resplendissante [1].

On remplit le creux. Lui et elle s'assirent chacun sur un siège et on les trouva ainsi, lorsqu'on entra dans la hutte. Ils se marièrent et elle devint sa femme.

V

Quelque temps se passa. Elle n'eut point d'enfant, car elle était stérile. Alors ses parents vinrent la voir et lui amenèrent une jeune fille pour puiser son eau. Elle s'appelait Mbangana. Ils vivaient tous ensemble.

Plusieurs années s'écoulèrent. Sa femme lui dit un jour : « Je désire maintenant aller faire visite à mes parents, car voilà des années que je n'ai été à la maison. — Non, non, répondit Sidioulou ; n'y va pas ! Si tu y vas, tu mourras, mon cœur me le dit. — Mais non, je ne mourrai pas, je reviendrai, n'aie peur ! — Tu mourras ! N'as-tu pas entendu ce qu'ils ont tous dit : « On la verra bien celle qu'il épousera. » Ils ne te pardonneront pas d'avoir été choisie, tandis qu'ils ont été méprisés. — Comment donc ! Ils ne me trouveront pas. J'irai par la route, tout droit sans passer par les villages. — Eh bien, si tu veux partir, prends toutes tes affaires. Ne laisse rien ici et je te fais mes

[1] En ronga : elle faisait *kéti-kéti-kéti,* adverbe descriptif du scintillement par lequel on désigne aussi l'eau qui brille au soleil.

adieux, car je ne te reverrai plus. — Je veux aller ; je ne crains rien, dit-elle. Il faut que je parte pour aller voir mes parents. »

Sidioulou l'accompagna avec sa mère un bout de chemin et Mbangana partit avec elle.

Dès que les gens de Mabota l'eurent vue, ils envoyèrent en hâte le faire savoir à Zihlahla et Matolo. Des messagers partirent de tous côtés et les hommes de tous les pays se rassemblèrent pour se mettre à sa poursuite.

Elle allait de l'avant sans rien craindre avec Mbangana.

Quand elles furent arrivées comme qui dirait à Khocène [1], soudain elles virent un bras qui allait tout seul par le chemin, devant elles.

« Hé ! vois-tu ce bras ? dit la jeune femme à sa compagne. A-t-on jamais vu un bras cheminer tout seul sans être attaché à un corps ? — Tais-toi ! dit Mbangana. C'est un miracle qui épouvante. Il faut se taire. — Et pourquoi donc ? » dit la femme de Sidioulou. Elle battit Mbangana qui voulait ainsi la réduire au silence. Alors le bras se précipita sur elle et se colla à son propre bras.

Au bout d'un moment elles aperçurent une jambe qui marchait toute seule devant elles.

« Eh ! dit la jeune femme, regarde donc cette jambe ! A-t-on jamais vu une jambe cheminer toute seule sans un corps ? — Tais-toi, dit Mbangana. C'est un miracle

[1] A plus de cent kilomètres au nord de Lourenço Marques.

épouvantable ! » Elle la battit de nouveau. Alors la jambe vint et se fixa à sa jambe.

Bientôt apparut une tête qui fit *pan* [1] par terre et sauta devant elles. « Eh ! cette tête qui va toute seule sans personne pour la porter ! » s'écria la femme de Sidioulou. Alors la tête s'abattit sur sa propre tête : elle eut quatre yeux !

Ensuite apparut un dos, un dos tout seul, sans ventre qui se dandinait sur la route. « Eh ! ce dos, ce dos sans ventre ! A-t-on jamais vu quelque chose de pareil ! » dit-elle. Et voilà que le dos s'appliqua sur son propre dos.

Puis il parut un ventre, puis une poitrine qui, tour à tour, se fixèrent à elle.

Enfin ce fut un cœur qui allait lentement, marchant devant elles. « Eh ! ce cœur ! s'écria-t-elle. A-t-on jamais vu un cœur aller tout seul en dehors des chairs ? — Tais-toi, dit Mbangana. C'est un miracle qui fait trembler. » Elle la battit de nouveau. Mais ce cœur se précipita sur elle et vint saisir son propre cœur. Il lui coupa les artères.

Elle tomba sur le sol ; elle râlait. Alors Mbangana se mit à chanter :

Wa yinga-yinga, the !
Ba hlayile bamamana !
Loko hi ya bukatin,
Bukatin ka Tonto-ndi ?
Ka thanda ni batsele !

[1] Pour décrire un corps qui tombe; en ronga *guuḑi*.

Tu es perdue, perdue, pauvrette !
Elles l'ont bien dit les femmes de partout
Que tu mourrais si nous allions nous marier,
Nous marier chez Tonto-ndji !
Même ses parents n'ont pu en faire façon !

Là-dessus, toute l'armée des poursuivants arriva. C'étaient eux qui avaient envoyé tous les membres les uns après les autres pour tuer la femme de Sidioulou.

Ils la trouvèrent n'ayant pas encore expiré. Alors ils chantèrent :

Gongonda ! gongonda ! mungazi lo hi muka !
Hetisa ! hetisa ! mbilu leyi hi muka !
Frappe, écrase cette perle rouge et nous nous en retournerons !
Achève, achève ce cœur-ci et nous retournerons chez nous !

Là-dessus elle mourut.

Les guerriers dirent à Mbangana : « Quant à toi, on ne t'en veut pas ; on ne voulait tuer qu'elle, parce que Sidioulou l'a choisie et qu'il nous a méprisés. »

Mbangana continua seule son chemin et alla raconter aux parents de la jeune femme tout ce qui lui était arrivé. Alors son père se leva, prit une pioche et alla l'enterrer. Puis il passa plus loin et alla auprès de Sidioulou. Il se plaignit à lui et dit : « Ma fille est morte, tu l'as tuée ! — Non, dit-il, je lui avais bien dit qu'elle mourrait si elle partait. Maintenant elle a eu ce qu'elle méritait. — Alors, lui dirent-ils, tu peux prendre Mbangana comme ta femme. » Il refusa et dit : « Non, je ne la veux pas ! »

Le père repartit. Sidioulou resta là, seul avec sa mère.

Voilà la fin [1].

[1] Ce conte de dimensions respectables (il faut au moins deux heures pour le dire d'un bout à l'autre) se distingue par l'ordonnance logique des événements. Il contient beaucoup d'éléments que je crois tout à fait originaux. Certains traits se retrouvent cependant ailleurs.

Ainsi dans le folklore sud-africain, on rencontre souvent l'histoire de la Colombe qui prend pitié d'une femme stérile et lui procure l'enfant désiré par le moyen d'une incision aux genoux ou aux reins. Voir Theal, histoire de *Mbouloukazi ;* Callaway, conte d'*Ucombekcantsini*, p. 105 ; Jacottet, *Ngopakatala*, p. 99. Dans ces trois contes, les rivaux de l'enfant miraculeux sont des corneilles et non des souris.

Le joli incident de l'Hippopotame est particulier à notre version. De plus, ici, le héros est un jeune homme, tandis que chez les Zoulous, Cafres et Bassoutos, c'est une jeune fille qu'on recherche en mariage.

Dans *Koumongoé* (Jacottet, p. 196) on voit aussi une mère confier son enfant à une vieille femme demeurant sous les eaux et qui le fait grandir avec une rapidité miraculeuse.

L'idée d'êtres humains vivant sous l'eau se retrouve aussi chez les Angolais (H. Châtelain, p. 115).

CHAPITRE III

LES CONTES D'OGRES

Les ogres, les mangeurs d'hommes, jouent un fort grand rôle dans le folklore africain. Les Zoulous les appellent : *Amazimo;* les Bassoutos : *Marimo,* et les Angolais : *Makischi*, noms semblables à ceux avec lesquels on désigne les peuples, les tribus. C'est comme si, pour eux, les ogres formaient une nation spéciale. Chez les Ba-Ronga, je n'ai jamais entendu employer une expression analogue. On nomme la plupart du temps ces anthropophages : *Chitoukouloumoukoumba*, mot d'origine zouloue, à ce qu'on m'a affirmé, qui aurait pour correspondant en ronga : *Nouambiloutimokora*, c'est-à-dire l'homme qui a le cœur recouvert d'écailles. Dans le conte de Nouamoubia, ils sont appelés les *Chihouboulébabi*. Ces noms, longs d'une aune, sont fort significatifs.

Comment les conteurs noirs se représentent-ils ces êtres dont ils parlent si souvent ? En général les ogres ne paraissent pas différer beaucoup des autres humains : ils vivent, hommes et femmes, vieillards et enfants, dans leurs propres villages, à la manière ordinaire ; mais ils sont toujours à

l'affût de chair humaine dont ils raffolent. Aussi les folkloristes africains voient-ils en eux généralement des *cannibales* purement et simplement. Bien que les tribus sud-africaines n'aient jamais pratiqué l'anthropophagie sur une large échelle, il y a eu, parmi elles, des individus, même des clans entiers, qui s'y sont livrés en temps de famine et à la suite des guerres qui ont désolé ces régions. Durant ce siècle même, des cas pareils se sont produits chez les Bassoutos, les Zoulous et dans les montagnes du Transvaal voisines de Delagoa. Il est bien probable que la renommée de ces festins de chair humaine a fortement impressionné l'imagination des natifs très peu portés d'ailleurs au cannibalisme, et l'horreur qu'ils ont ressentie explique jusqu'à un certain point l'apparition fréquente des mangeurs d'hommes dans leurs contes.

Cependant identifier les *ogres* des conteurs noirs avec de simples cannibales ce serait rabaisser et fausser la notion qu'ils se font de ces terribles créatures qui avalent gens et bêtes tout ronds, tout crus, si bien qu'on n'a qu'à les fendre par le milieu pour mettre en liberté ceux qu'elles ont engloutis. Il ne suffit pas d'avoir une capacité stomacale supérieure à la moyenne et des appétits dépravés pour accomplir ces hauts faits ! Le plus sauvage des cannibales n'y a jamais atteint. Il faut être un monstre.

A n'en pas douter, dans l'intuition des Ba-Ronga, les Chitoukouloumoukoumba et autres individus de cet acabit sont des monstres. Quelques-uns d'entre eux revêtent la forme de vulgaires humains[1]. Mais tel n'est pas le cas de celui qui demeurait au fond d'un lac et que la mère de Moutikatika a

[1] Dans les histoires de Moutipi (voir N° X) et de Doukouli, ce sont des animaux métamorphosés temporairement en hommes.

amené à la lumière en buvant toute l'eau de la mare sous laquelle il se cachait. (Voir *Les Ba-Ronga*, 5e partie.) De plus, ils sont très souvent représentés comme n'étant que des moitiés d'hommes. « Ils ont, dit Sofia en racontant l'histoire de Namachouké (N° XV) une seule oreille, un seul bras, un seul côté, une seule jambe. Pour marcher, ils se laissent tomber en avant et se relèvent plus loin. » Ou bien, ils sautent sur leur jambe unique. Cette conception curieuse, je la croyais d'abord propre au folklore de Mozambique, d'où le conte de Namachouké paraît provenir. Mais tel n'est pas le cas : elle se retrouve jusque chez les Zoulous, qui nomment ces moitiés ambulantes *Amadhlungundhlebe* (voir Callaway, p. 199), et chez les Bassoutos, qui attribuent à certains Ma-Tebelé cette étrange conformation physique. En ronga, les mangeurs d'hommes sont appelés parfois : *Ba-ka-nengemunwe*, les gens à une seule jambe. Ils paraissent sous ce nom dans le conte de Mboukouane (voir *Les Ba-Ronga*, 5e partie). Cette représentation fantastique est donc fort répandue.

La notion du Chitoukouloumoukoumba, quelque flottante qu'elle soit, correspond donc beaucoup mieux à celle du mot *ogre* qu'à celle de *cannibale*. Il y entre incontestablement un élément de merveilleux ; or rien de pareil dans l'idée que nous nous faisons d'un anthropophage ordinaire, qu'il soit un Papou ou un nègre du Congo.

Dans la catégorie des contes d'ogres, nous faisons rentrer les histoires typiques de *Nyandzoumoula-ndéngéla* et *Ngoumba-ngoumba* qui pourraient bien être des importations zouloues. Elles finissent l'une et l'autre par la traditionnelle opération chirurgicale qui ramène au jour les gens avalés ! Le récit de *Nouamoubia*, l'un des plus circonstanciés et des plus pittoresques de tous, met en scène un jeune garçon-prodige qui détruit tout le clan des Chihouboulébabi. Il aurait pu rentrer

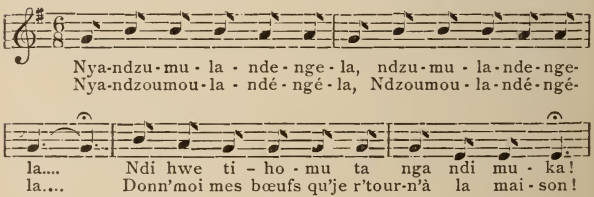
dans le groupe précédent à ce titre. Enfin celui de *Namachouké* que nous intitulons « *La curiosité punie* » est déjà presque un conte moral. Nous réservons deux autres histoires d'ogres pour l'ouvrage sur *Les Ba-Ronga : Hati et Soudane* et *Houngoukouri*. Au reste, ces personnages terrifiants figurent au second plan dans plusieurs autres contes. Sur les quarante que nous avons recueillis, il y en a quinze au moins où l'on voit figurer des ogres.

Assistons donc avec tout le sérieux que le sujet comporte aux exploits horribles des émules africains de Barbe-Bleue !

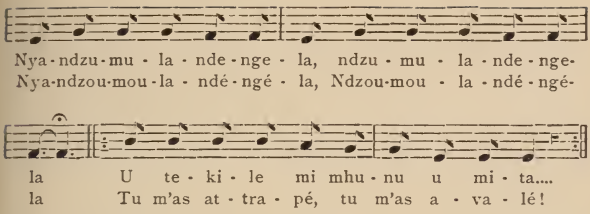
XII. *Nyandzoumoula-ndéngéla, le mangeur d'hommes*[1].

Or le sieur Nyandzoumoula-ndéngéla rencontra un beau jour un petit garçon qui gardait les bœufs. Alors il commença par les bœufs et les avala tous, jusqu'au dernier. Puis il prit les bâtons du garçon et les avala. Enfin il avala le garçon.... Il ramassa aussi sa petite calebasse et l'avala ; alors il se mit en route, étant bien rempli.

Or le petit berger se mit à chanter :



[1] Obtenu de Titus Senzéla, qui l'a écrit sous la dictée d'une femme des environs de la ville.



Tu as pris mes bâtons, tu les as avalés [1] !
Tu as pris mes armes, tu les as avalées !
Tu as pris mes bœufs, tu les as avalés !
Tu as pris mon frère et tu l'as avalé !

Alors l'ogre se fâcha et dit : « Ah ! ce bruit sort du cou de la gourde que j'ai avalée ! » Il l'exhuma de sa bouche, la jeta loin de lui et courut lourdement en se disant : « J'ai laissé ce bruit loin derrière moi. »

Il arriva à la maison, là où les autres hommes étaient assis et buvaient de la bière. Ceux-ci lui demandèrent : « De quoi es-tu donc pareillement rempli ? » L'ogre dit : « Je ne suis rempli de rien ! J'ai mangé du miel. »

Mais voilà le petit garçon qui se met à chanter dans son estomac :

Nyandzoumoula-ndéngéla, Ndzoumoula-ndéngéla !
Rends-moi mes bœufs, que j'aille à la maison !
Tu m'as attrapé, tu m'as avalé ! Tu as pris mes bœufs, tu les as avalés !
Tu as pris mes bâtons, tu les as avalés ! Tu as pris mes armes, tu les as avalées !
Tu as pris mon frère et tu l'as avalé !...

[1] Ces quatre phrases se chantent sur les notes des deux dernières mesures.

Alors ses compagnons l'interrogèrent avec plus d'insistance : il nia tout. Ils lui dirent : « Et si nous t'ouvrions l'estomac ? » Il répondit : « Faites ! » Les malins le fendirent par le milieu et voilà que les bœufs sortirent ainsi que tous les gens que l'ogre mangeait sur son chemin.

Alors ils firent le jeune garçon chef du pays. « Car, dirent-ils, cet enfant nous a été fort utile en faisant disparaître le misérable qui nous mangeait tous ! »

C'est la fin !

XIII. *Ngoumba-ngoumba* [1].

Des jeunes filles en troupe partirent de chez elles pour aller ramasser des petits concombres dans les champs. Elles se perdirent et ne retrouvèrent plus leur chemin.

Alors elles arrivèrent chez une femme qui demeurait toute seule dans une forêt. Elle leur dit : « Où allez-vous ? » Les jeunes filles répondirent : « Nous nous en retournons à notre village, bien loin ; mais voilà que le soleil se couche et nous ne retrouvons pas notre chemin. — Eh bien, venez ici ; arrêtez-vous chez moi et dormez ici, dans mon village. » Elle alla leur chercher de la nourriture, un panier de maïs, un panier de sorgho et elles mirent tout cela cuire dans quatre marmites. La vieille en prit deux et les leur

[1] Obtenu d'un païen des environs de Rikatla.

donna, puis elle en mit deux de côté, au pied du mur de la maison.

Elle leur dit ensuite : « Rentrez dans la hutte ; chez nous, on n'a pas l'habitude de causer le soir dehors. » Elles entrèrent et s'étendirent pour dormir.

Or le fils de cette femme, Ngoumba-ngoumba, arriva. Il marchait, balançant son gros corps, faisant : *Ngoumba !... ngoumba !...* et il chantait :

> Ngoumba-ngoumba ! c'est moi ! Je suis chargé d'années,
> Mais je suis toujours là [1] !

Il avala les deux marmites qui étaient au pied du mur et dit à sa mère : « Ouvre-moi que j'aille voir ces jolies choses qui sont là près de toi. » Elle répondit : « J'ai trop mal ! mes épaules sont tout endolories, je ne puis aller t'ouvrir ! » Alors il ouvrit quand même, entra et vit les jeunes filles. « Ah ! dit-il, c'est ainsi que tu voulais me tromper ! Il y a donc de la viande dans ta hutte ! » Il saisit les jeunes filles, les avala toutes jusqu'à la dernière ; il n'en resta qu'une, à laquelle il arracha l'œil. On la relâcha et elle retourna à la maison.

Alors elle raconta le malheur des autres aux hommes du village ; ils réunirent leur armée et partirent pour tuer l'ogre. Mais celui-ci prit en mains sa lance de fer et tailla en pièces cette armée. Elle fut anéantie. Il les avala tous, pénétra dans leurs villages et avala toutes leurs femmes ; il n'en resta qu'une.

Celle-ci attendit un enfant. Elle eut un abcès à la

[1] Les paroles de ce chant sont en zoulou et plus ou moins incompréhensibles.

jambe et il en sortit un garçon, Bokényane. Elle mit au monde encore deux autres garçons qui furent appelés Bonuambéri et Bochuruane. Ils grandirent, devinrent des jeunes gens et forgèrent des flèches.

Puis ils dirent à leur mère : « Maman ! aie la bonté de nous montrer qui a tué nos pères. » Elle craignit et refusa, disant : « Il pourrait vous tuer, mes enfants, car il a tué vos pères. — Peu importe ! répondirent-ils. Montre-nous seulement ! — C'est bien, allons-y, dit-elle. »

Elle les accompagna jusqu'à la forêt et leur montra Ngoumba-ngoumba. Alors il se cachèrent et Bokényane commença à tirer. Sa flèche transperça l'ogre au côté gauche. Celui-ci se gratta en disant : « Tiens ! il y a des moustiques qui me piquent. » A son tour, Bonuambéri transperça le côté droit. L'autre de dire : « Oh ! ce ne sont que des piqûres de moustiques. » Bochuruane tira aussi de l'arc. L'ogre chantait :

> Ces moustiques font bien mal ! Ils me piquent terriblement fort !

Ils lui tirèrent dessus de tous côtés et il mourut.

Alors ils s'en allèrent pleins de joie.

Leur mère prit une hache et commença à ouvrir Ngoumba-ngoumba à partir du cou jusqu'en bas. Alors il sortit de son estomac des gens en grand nombre qui firent : *Atchi! Atchi!* éternuant avec bruit. C'étaient tous ceux qu'il avait avalés, hommes et femmes [1].

[1] Cette résurrection est racontée avec plus de détail dans le conte zoulou de Usitungusobenhle. (Callaway, p. 84 et 85.) « Le

Ils retournèrent bâtir leurs villages et demandèrent : « Par qui donc avons-nous été sauvés ? » La mère leur dit : « Par Bokényane. » Alors ils prirent cinq femmes et les lui donnèrent. Ils en prirent de nouveau cinq et les donnèrent à Bonuambéri. Ils en prirent cinq autres et en firent cadeau à Bochuruane. Puis ils établirent comme chef Bokényane, parce que c'est lui qui avait jeté la première flèche à l'ogre.

Mais ses frères commencèrent à se disputer avec lui. Bochuruane dit : « Laisse-moi régner ! » Il dit : « Pas du tout ! n'est-ce pas moi qui ai tué l'ennemi ? Pourquoi me priverais-tu du règne ? » Mais ils le poussèrent de côté ; il s'enfuit, se cacha dans la brousse et devint fou.

XIV. *Nouamoubia, le vainqueur des ogres.*

Cette histoire se passe dans un pays qui s'appelle « chez Moubia, » et chaque habitant se nomme par conséquent « Nouamoubia [1]. »

monstre ayant été ouvert par le milieu, il en sortit d'abord un coq qui fit : « *Koulou-koukou !* Je revois le monde ! » Il était resté fort longtemps, en effet, sans le voir. Après le coq sortit un homme. Il fit « *Haou !* A la fin, je revois le monde ! » Après lui, ce fut un bœuf : « *Ouououm,...* fit-il, je revois le monde ! » Après le bœuf, ce fut un chien : « *Oua ! oua !* dit-il, je revois le monde ! » Après le chien sortit une chèvre. Elle dit : « *Mééé ! Mééé !* Je revois le monde. » Après la chèvre parut le mouton. Il fit : « *Bè ! Bè !* Je revois le monde ! » Après le mouton, il sortit encore toutes sortes de choses. Tout reprit son cours comme par le passé.

[1] C'est de cette manière inusitée que Chiguyane Camilla com-

I

Or, un homme de ce pays-là prit un jour femme. Son épouse était nigaude, mais lui, était fort intelligent. C'était un grand chasseur. Il savait aussi aller découvrir les cachettes de miel. Il en remplissait des calebasses et les rapportait à la maison où lui et sa femme s'en régalaient.

Sa femme attendit un enfant. Lorsque son terme fut proche, le mari exerça sur elle son pouvoir de jeteur de sorts. Par ce pouvoir, il appelait l'enfant hors de sa mère et allait avec lui partout. Il lui montrait ainsi tous les travaux qu'il accomplissait au cours de ses chasses. A son retour, l'enfant reprenait sa place et personne ne savait ce qui s'était passé. De cette manière, il enseigna à son fils toute sa sagesse avant même qu'il fût né [1].

mença à me raconter cette histoire en mai 1896. L'explication est nécessaire en effet. « Nouamoubia » signifie proprement : « fils de Moubia », Moubia étant le nom du plus ancien chef du pays et chacun des habitants étant envisagé comme son descendant. On dit ainsi : « Nouatembé, Nouampfoumo. »

[1] Les héros des contes africains naissent volontiers miraculeusement. (Voir *Le Petit Détesté.*) Nouamoubia fait preuve d'une sagesse très précoce ; de même « Grosse-Tête » qui dit à sa mère comment elle doit s'y prendre pour le soigner le premier jour de sa vie. (Voir *Les Ba-Ronga,* 5e partie.) Le zoulou Hlakanyana va plus loin : il enjoint à sa mère de le mettre au monde ! Sudika-Mbambi, dans le folklore anglais, parle aussi dès avant sa naissance. Ces enfants miraculeux croissent en général très vite. Il leur suffit de quelques jours pour être des hommes faits.

Le jour auquel il devait naître étant arrivé, le mari s'assit près de la hutte et l'enfant vint au monde. Comme c'était un premier-né, toutes les femmes du pays se réunirent et vinrent danser et chanter, pour célébrer sa naissance, selon la coutume. Elles dansèrent, elles chantèrent par le village. L'enfant était né le soir.

Au matin, le père donna à l'accouchée du miel à manger pour lui aider à nourrir l'enfant. Elle voulut donner au bébé le lait maternel, mais il refusa ; il n'en voulut rien. Il se disait au dedans de lui : « Pourquoi veulent-ils me donner ce dont eux-mêmes ne mangent pas ? Le père, je ne vois pas qu'il en prenne,... la mère, ça lui serait impossible ; je voudrais qu'ils me donnent ce dont ils se nourrissent eux-mêmes, ce qui est là, dans la calebasse. »

La mère fut bien étonnée de son refus, mais elle n'insista pas. Ce même jour, il se mit à se traîner hors de la maison jusque sur la place du village. Les visiteuses crurent que c'était un autre enfant et que, peut-être, une amie l'avait apporté et déposé là en entrant dans la hutte de la jeune mère.

Le lendemain, il se tenait debout, il marchait ! Sa mère, tout étonnée, détournait la tête. Il ne mangeait rien, il continuait à refuser le lait maternel.

Le troisième jour, il parlait. C'était un petit garçon

Parfois même ils commencent immédiatement leurs prouesses ! Quant à cette étrange idée de sorcellerie, nous renvoyons le lecteur au chapitre qui traitera des superstitions des Ba-Ronga, dans l'ouvrage que nous leur consacrons (6e partie).

qui courait déjà. Le cinquième jour, il était grand garçon. Il voyait tout, il comprenait tout.

II

Son père dit alors : « On n'a plus besoin de moi à la maison ; je pars, je vais à la chasse. » La mère aussi dit : « Moi, de même, je vais faire mes paquets pour me mettre en voyage, car cet enfant peut très bien se passer de moi. Il ne tette pas, il est déjà grand. »

Le fils, Nouamoubia, dit à son père : « Je vais avec toi ! — Non, mon fils, tu es trop petit pour cela, car je vais chasser des bêtes sauvages qui déchirent les hommes. Moi, je me sauve en grimpant sur les arbres, ou en me jetant dans les épines, ou en plongeant dans les lacs. Toi, tu ne pourrais te sauver et tu serais dévoré. » Mais l'enfant insista et dit : « Je saurai bien me défendre ! »

Le père refusa de plus belle et, pour empêcher son fils de partir, il resta à la maison. Mais soudain le voilà qui file et qui part pour la chasse.

Quand le garçon s'en fut aperçu, il suivit ses traces, les suivit longtemps et enfin rattrapa son père. Celui-ci, irrité, lui dit : « Va-t'en ! désobéissant ! » Il le battit d'une verge. L'enfant s'assit et lui dit : « Tu peux me tuer ici, si tu veux ! Je ne m'en retournerai pas. » Alors le père lui permit de le suivre, mais il se dit : « Je le priverai d'eau et de nourriture ; il en aura à souffrir, puisqu'il veut absolument m'accompagner ! » Le garçon pensa de son côté : « Qu'est-ce que cela me

fait, s'il ne me donne rien à manger ni à boire ! J'ai grandi jusqu'à ce point sans toucher de nourriture ni de boisson ! »

Comme ils marchaient tous deux, l'enfant se chargea des deux calebasses que portait son père. Elles faisaient *gou-gou-gou* en se balançant et en se heurtant sur son dos.

L'oiseau du miel [1] les vit et chanta : *Pfitchi-pfitchi-pfitchi*, sautillant devant eux pour leur montrer où il y avait des abeilles. Ils le suivirent et il alla se poser sur un arbre où il y avait un trou plein de miel.

Le père dit : « Reste en bas, mon fils ; je vais aller recueillir le miel. Je te passerai les rayons ; mais prends garde, car c'est très amer ; ne va pas te lécher les doigts, car c'est mauvais pour les petits garçons comme toi ; c'est une nourriture qui ne convient qu'aux hommes faits [2]. » Il fabriqua une échelle et grimpa. Il détacha les rayons les uns après les autres et les passait à son fils qui les posait soigneusement dans l'herbe. Quand ce fut fini, il pressura les rayons et le miel coula dans les deux gourdes qui furent remplies.

Nouamoubia, le père, se lécha les doigts ; mais, en même temps, il faisait des contorsions comme si c'était

[1] Il existe, en effet, dans l'Afrique du sud, un petit oiseau bien connu des indigènes et qui montre les cachettes de miel aux passants. On dit qu'il mange la cire ou les gouttes tombées à côté, pour sa peine

[2] Dans les contes du Haut-Zambèze, on voit aussi un père égoïste boire du miel et empêcher ses enfants d'y toucher. Comparez aussi le conte de Longoloka, le père envieux (*Les Ba-Ronga*, 5e partie).

très mauvais, il faisait des grimaces comme lorsqu'on avale quelque chose d'aigre. C'est ainsi qu'il trompait son fils.

Bientôt il eut soif, parce qu'il avait mangé du miel, et il se dirigea vers un puits où il but de l'eau, mais il défendit au garçon d'y boire. Celui-ci dit : « Oh ! je n'ai pas soif, puisque je n'ai pas mangé de miel. »

Cependant il faisait une chaleur intense, insupportable. Ils se dirigèrent vers un lac où le père voulut se baigner ; mais il dit à l'enfant : « N'entre pas dans l'eau, car tu es trop petit. » Celui-ci répondit : « Je n'ai pas peur ! Ne m'as-tu pas enseigné toutes les ruses dès avant ma naissance ? Il ne m'arrivera aucun mal. »

Le vieux jeta un bout de roseau très en avant et dit : « Eh bien, plongeons ! Voyons lequel arrivera le premier là-bas, au but. » Ils piquèrent une tête, se lancèrent dans le lac, mais, tandis que le père nageait sous l'eau, le fils courut en arrière, mangea tout le miel des deux gourdes, les emplit d'eau ; puis il se mit à nager, nager vigoureusement, traversa le lac et alla s'asseoir sur la rive, de l'autre côté. Son père arrivait justement au roseau et sortait de l'eau, fatigué de l'effort. Il vit son fils sur l'autre bord, et, tout étonné de sa force, il lui dit : « Que fais-tu là ? — Oh ! dit-il, j'y suis arrivé il y a longtemps. »

Ils repassèrent l'eau. Le père chargea les gourdes sur son épaule et ils partirent.

Un peu plus loin, ils s'assirent à l'ombre. Le père cria soudain : « Aïe ! aïe ! j'ai mal au ventre ! aïe ! mon fils ! donne-moi la médecine, là, dans la calebasse.

C'est elle qu'il me faut ! » L'enfant lui passa une calebasse. Il se mit à boire : c'était de l'eau !

« Malheur ! c'est de l'eau ! qu'est-ce que cela veut dire ? Aïe ! comme j'ai mal ! donne-moi l'autre ! » Il la lui passa. C'était encore de l'eau. Alors le père se mit en colère et lui dit : « Qu'as-tu fait ? Tu m'as trompé ! — Mais non ! dit l'autre. N'as-tu pas vu que j'ai nagé, moi aussi ; j'ai traversé le lac. Peut-être, tandis que nous étions sous l'eau, un passant aura-t-il pris le miel et mis de l'eau à la place ? Je ne sais ! »

Le vieux n'eut rien à répliquer, mais il se dit : « Que faire de lui ? Il faut que je le fasse passer par des épreuves, et que je le vainque, et qu'il meure ! »

III

Il appela les troupeaux d'antilopes et de gazelles auxquels il avait l'habitude de faire la chasse, se disant : « Le gamin aura peur, n'ayant jamais vu de bêtes des champs. » Mais l'enfant les frappa avec son bâton et les tua toutes. Il leur attacha des liens autour du cou, réunit toutes les ficelles et se les fixa autour des reins. Puis il partit, traînant son gibier.

Le père appela de plus grosses bêtes, des zèbres au pelage strié, se disant : « Ces bandes de couleur, cette grande taille l'effraieront. » Mais il prit son bâton, frappa les zèbres, les tua, les attacha avec des liens qu'il se fixa à la ceinture et partit de l'avant.

Nouamoubia père appela alors les sangliers, se di-

sant : « Ils lui feront peur ! » Mais l'enfant saisit son bâton, les frappa et les tua aussi. Il les attacha avec des liens et se fixa les cordes autour des reins ; puis il alla de l'avant, traînant son gibier.

Le vieux, irrité, se dit : « Je vais faire venir les bêtes qui tuent les gens, afin de le faire mourir, car, décidément, il est plus fort que moi. » Il appela le troupeau des buffles, qui se précipitèrent, tête baissée, les cornes en avant, faisant : *Hou-hou !* Mais le jeune garçon prit son bâton, les frappa et les tua tous. Puis il les attacha par le cou, fixa les liens à sa ceinture et partit avec son gibier.

Son père appela le troupeau des éléphants, qui arrivèrent avec leurs grandes oreilles qui pendent par devant, leurs défenses et leurs trompes. Le jeune homme prit son bâton, les tua tous, leur attacha des liens autour du cou et partit, traînant son gibier.

Alors le vieux appela le troupeau des léopards, ceux qui tuent les gens avec leurs griffes redoutables qu'ils plantent dans le visage. Le garçon les frappa avec son bâton, les tua, leur passa des liens autour du cou et les traîna derrière lui.

Enfin son père fit venir la troupe des lions qui rugissent de loin pour remplir d'épouvante leurs ennemis[1]. Ce sont eux qui règnent sur la brousse. Ils se lancèrent de toutes leurs forces pour aller le déchirer. Mais le jeune homme prit son bâton, les frappa, les assomma, leur attacha autour du cou des liens qu'il se fixa à la ceinture et partit, traînant son gibier.

[1] Littéralement : pour leur casser le dos.

Alors le père se dit : « Que ferai-je ? Il est plus fort que moi ! Je suis arrivé au bout de toutes les bêtes des champs que je chassais jadis ! Il a été plus fort que toutes. Que va-t-il m'advenir ? Il me tuera. » Le pauvre homme se coucha sur le dos, tandis que son fils ramassait tout son gibier et en faisait un immense tas.

IV

Au bout d'un certain temps, le vieux aperçut une fumée qui s'élevait très haut, très loin dans le ciel. Il dit : « Oh ! si seulement j'avais le feu qui est là-bas, le feu d'où sort cette fumée, je cuirais de la viande et j'en mangerais ! — Bien ! dit le fils, je vais aller t'en chercher. »

Il se mit à courir très vite, très fort dans la direction de la fumée, et, en chemin, il coupa un faisceau de verges. Il arriva enfin, tout essoufflé, dans le pays où ce feu brûlait.

Or, c'était le pays des Chihouboulébabi. Ils mangent les gens. Craignant de tomber de fatigue, Nouamoubia s'assit à l'ombre d'un arbre, dans le village, pour reprendre son souffle. On était en train de préparer de la bière.

En le voyant, les petits enfants qui furetaient autour des marmites allèrent vers leurs mères et dirent (imiter la prononciation des petits enfants) : « Ma*ma*, vo*yà* d'la viande ! — Taisez-vous, dit la mère. — Ma*ma*, j'voudrais l'foie ! — Tais-toi ! dit encore la mère ; si

elle t'entend, la viande filera et tu n'en auras plus ! »

Il faut dire que, dans ce pays-là, on n'attrape pas les gens dehors pour les manger. On les fait entrer dans la maison, on les reçoit hospitalièrement pour mieux pouvoir les tuer ensuite.

Une toute vieille arriva en se traînant vers Nouamoubia et lui demanda (imiter la prononciation d'une vieille femme qui n'a plus de dents) : « Bonjour, mon gar*chi*on ! d'où viens-tu ? — Bonjour, la vieille, je viens de chez nous. — Où éc*h*e-que-*ch*'est, chez vous ? — C'est chez Moubia. — Ah ! *ch*'est chez Moubia !... »

Et elle partit, clopin-clopant, marmottant : « *Ch*'est chez Moubia ! *ch*'est chez Moubia. » Elle revint vers les gens du village disant : « Il dit qu'il vient de chez Moubia. »

Alors les enfants dirent à leur mère : « Ma*ma*, d'la viande de chez Moubia ! du foie de chez Moubia ! »

Le jeune homme s'approcha, prit quatre de ses verges et les mit dans le foyer. Elles sautèrent, elles crépitèrent comme de concert. Tous les Chihouboulébabi dressèrent les oreilles en entendant ce bruit. Ils se mirent à rire aux éclats :

« Hé ! hé ! père Nouamoubia ! tu nous dis des choses qui nous font nous tordre de rire, nous, les Chihouboulébabi ! »

Et les voilà qui partent tous en riant, en riant follement, s'interpellant les uns les autres. Nouamoubia mit de nouvelles vergettes dans le feu. Ils partaient....

Ils étaient déjà comme qui dirait là-bas, en ville[1], qu'on les entendait encore rire aux éclats et dire :

« Hé ! hé ! père Nouamoubia ! tu nous en contes qui nous font nous tordre de rire, nous, les Chihouboulébabi. »

Il mit de nouvelles verges dans le feu. Tous les gens du pays étaient partis. On les entendait, tout là-bas, de l'autre côté de l'eau, à Nkasana, puis au village de Boukoutché, qui riaient toujours et disaient dans l'éloignement :

« Hé ! hé ! père Nouamoubia ! tu nous en dis qui nous font nous tordre de rire, nous, les Chihouboulébabi ! »

Quand il vit qu'ils étaient bien loin, Nouamoubia prit leurs petits enfants qui étaient restés là, autour du feu et les mit chacun dans une marmite où cuisait le marc de la bière. Il prit un tison ardent et partit en courant, en courant, jusqu'auprès de son père pour lui donner du feu.

V

Mais, avant qu'il arrivât, le tison s'éteignit : « Malheur, se dit-il. Je n'ai plus de feu ! » Mais il ne se dé-

[1] Voici encore un exemple de l'adaptation aux circonstances pratiquée par la conteuse. Elle se trouve sur la colline de Lourenço Marques, lorsqu'elle conte son histoire et se représente les Chihouboulébabi, partant au sud, dans la direction de la basse-ville, puis passant la baie pour arriver dans le district de Nkasana, au bord de l'eau, et continuant jusqu'au village de Boukoutché, qui est la capitale du Tembé. (Voir la carte, p. 19.)

couragea pas. « Après tout, se dit-il, j'aurais dû commencer par dépecer mon gibier. » Il coupa donc en quartiers toutes les bêtes, lança les membres de tous les côtés et dit à son père : « Père, quand je reviendrai, si tu m'entends te crier : « Cache-toi ! » dépêche-toi de m'obéir, sinon il t'arrivera malheur. »

Les Chihouboulébabi étaient revenus de leur voyage pour rire et ils étaient en train de manger leurs enfants cuits dans la bière et qui y étaient restés flottant.

« Tiens, dirent-ils, voici Nouamoubia qui revient ! On va faire un beau festin de sa chair ! »

Mais il les fit aller se promener de nouveau en jetant dans le feu ses verges qui pétillaient, crépitaient et les faisaient rire aux éclats. Quand ils furent repartis, il prit un beau tison muni de fentes par lesquelles le feu allait de l'avant et se conservait. Puis il s'enfuit. « Mon père a voulu me faire mourir en m'envoyant chez les mangeurs d'hommes, se disait-il. Mais je serai plus fin que lui. »

Tout en courant, il crachait à terre de-ci, de-là.

Cependant les Chihouboulébabi revinrent : « Oh ! dirent-ils, notre petite, petite viande s'est envolée ! A la poursuite[1] ! »

Les jeunes gens alertes prirent les devants. Ils arrivèrent à l'endroit où Nouamoubia avait craché. « Eh ! s'écrièrent-ils, quel parfum délicieux, par ici ! Voilà

[1] Voir une poursuite analogue d'ogres auxquels leur victime échappe, dans *Ngana Samba*, Chatelain, p. 101, pour le folklore angolais, et dans *Kenkebe* (Theal, p. 152), le héros cafre qui n'est pas sans rapport avec Nouamoubia.

nos noisettes à nous ! » Et partout ils léchaient. Les vieux qui les suivaient de loin, quand ils passaient par là, disaient aussi : « Quelle odeur exquise ! ce sont nos noisettes, à nous ! » Et ils les léchaient.

Cependant Nouamoubia perdait du terrain. « Ils m'attraperont ! » se dit-il. Alors il fit un monceau de graines piquantes pour les arrêter. Les Chihouboulébabi se percèrent la peau des pieds, se blessèrent, mais allèrent quand même. Il appela à son aide l'armée des taons, des bourdons, des guêpes et des abeilles, qui piquèrent partout les ogres. Néanmoins ils couraient toujours et passèrent outre.

Ils approchaient. Nouamoubia arriva sur la colline et de là il se mit à chanter :

Mon père, Nouamoubia, mon père Nouamoubia !
Mon père, cache-toi !
Cache-toi dans le creux ! Mon père Nouamoubia !
Les Chihouboulébabi arrivent ! Mon père Nouamoubia !

Le vieux était assis et se découpait de la viande. Il disait avec un cœur satisfait : « Je pose le foie ici ! Je pose le cœur là ! Ici les rognons, là les tripes. » Quand il entendit le chant au loin il se dit : « Qu'est-ce qu'il a donc à m'insulter, par là-bas, mon fils ? » Le garçon approcha, lui fit signe avec la main de se cacher. Il ne voulut rien entendre et n'alla pas se réfugier dans le grand creux couvert de buissons qui se trouvait là, à proximité.

Enfin le jeune homme arriva tout près ; il y avait un grand arbre aux feuilles noires, très touffu. Il s'y

précipita, grimpa dessus et se cacha. Son père, voyant cela, se blottit dans le tas de nourriture à demi-digérée qu'il avait sortie de la panse des antilopes et autre gibier ruminant. Il s'en couvrit entièrement.

Cependant les ogres arrivèrent sur les lieux. Voyant tous ces quartiers de viande préparée, ils se réjouirent et dirent : « Voilà donc ce qu'il voulait nous montrer, Nouamoubia ! » Ils mangèrent et se régalèrent.

Les femmes enlevèrent de dessus leurs épaules leurs nourrissons et les posèrent par terre. L'une d'entre elles mit le sien sur le tas où le père Nouamoubia s'était retiré, tout près de la tête du vieux. Celui-ci s'allongea, sortit un peu et commença à manger le bébé qui poussa des cris de douleur. Sa mère lui dit : « Tais-toi, petit ! » Il cria de nouveau. Elle lui donna le sein. Alors, tandis que les autres, ayant bien mangé, s'en allaient, elle vit que l'enfant était tout en sang. « Oho ! dit-elle. Qu'est-ce que cela ? Il y a quelqu'un dans ce tas ! »

Elle enleva le dessus. Le vieux s'enfonçait de plus en plus, mais elle le découvrit et fit : « Donne-moi un doigt et je ne dirai rien. » Il lui tendit un de ses doigts ; elle l'avala. « Donne les autres. » Il les lui livra. « Donne toute la main, sinon j'appelle mes compagnons et ils t'auront bientôt dévoré ! » Il présenta la main.

Les autres Chihouboulébabi se retournèrent et lui dirent : « Qu'as-tu donc à tant tarder ? » Ils revinrent sur leurs pas, aperçurent l'homme et se lancèrent des-

sus. En un clin d'œil, ils l'eurent achevé, jusqu'à la dernière miette !

Ils partirent alors tout de bon.

Nouamoubia fils sortit de sa cachette, fâché et tout triste de ce qu'ils avaient tué son père. « Ah ! se dit-il, je m'en vais mener le deuil sur mon père et le pleurer de la bonne manière : ils verront bien, les Chihouboulébabi ! »

VI

Il dépeça son gibier, le coupa en lanières de viande qu'il suspendit aux arbres pour les faire sécher. Alors il les prit, en fit des paquets et se dit : « Je vais demander en mariage les filles des Chihouboulébabi. » Il les avait comptées ; il savait leur nombre ; il prépara un paquet par fille.

Puis il se dirigea vers leur pays et alla s'asseoir à l'ombre, dans le village. Il avait alors l'air d'un homme fait.

La vieille vint à lui et lui dit : « Bonjour, mon *fiche*, d'où viens-tu ? que veux-tu ? — Je suis Nouamoubia, je viens demander des filles en mariage. — Tiens ! tu es un homme de chez Moubia ? Nous en avons mangé un de ton pays, jadis. Ne *che*rais-tu pas *che*lui qui est venu *ichi* autrefois ? — Non, dit-il, je ne suis jamais venu ici. — Tiens ! tu lui *rech*embles bien ! — Oh ! dans notre pays, nous nous ressemblons tous beaucoup. »

La vieille s'en retourna disant : « Nous allons bien nous régaler ! »

Les hommes du village apprenant que c'était un prétendant vinrent lui causer. Il leur dit : « Vous n'aurez aucun avantage à me tuer, car je suis un grand chasseur. Tous les jours je vous fournirai d'autant de viande que vous en voudrez. — C'est bien, dirent-ils. S'il en est ainsi, nous allons faire venir les jeunes filles et tu feras ton choix. — Pas du tout! je ne veux pas choisir. Je les veux toutes, vos filles; je les épouserai toutes! — Soit! dirent les hommes. »

Il leur procura du gibier tous les jours à satiété; ils oublièrent complètement de le manger et il devint l'un des leurs.

Il leur dit un jour : « Pour moi, je ne veux pas demeurer au village de mes beaux-parents. Ce n'est pas la coutume chez nous; je désire me bâtir un village à part. — Fais comme tu veux, lui répondit-on. N'es-tu pas un seigneur? » Ainsi furent construites de nombreuses huttes, à part, pour ses épouses.

Ses belles-mères vinrent aider à leurs filles à labourer leurs champs. Quand elles eurent défriché le terrain, Nouamoubia leur dit : « Chez nous on ne plante ni maïs ni millet, on ne sème que du chanvre. » Elles en remplirent donc leurs champs. Le chanvre crût et mûrit. On aménagea des aires où l'on battit le chanvre mûr. On remplit de graines les grands paniers à provision.

Quand tout fut fini, il dit : « Chez nous, c'est la coutume qu'on invite tous ceux qui ont aidé aux labours à boire de la bière et à festoyer quand on a terminé la moisson. Faisons une grande fête. Prépa-

rons des quantités de bière avec la graine du chanvre et que l'on convoque tout le pays ! »

On mit donc tremper les graines. On les pila pour faire de la pâte et on y ajouta du levain. La veille du jour où la boisson devait avoir fermenté à point, Nouamoubia fit appeler tout le monde. « Qu'on les invite tous, dit-il, tous vos parents, les vieux, les malades eux-mêmes ; qu'on les transporte ici dans mon village. Je ne veux pas qu'aucun puisse m'insulter plus tard en disant que je l'ai oublié ! » Tous arrivèrent au jour voulu.

« Seulement, ajouta-t-il, je dois vous dire que, chez nous, c'est la coutume qu'on boive la bière dans les maisons et non pas dehors. De plus, on ferme avec soin la porte des huttes ; si l'on ne faisait pas cela, ce serait envisagé comme une grave offense. »

Ils entrèrent donc tous dans les huttes et Nouamoubia se mit à clore solidement les portes. Les jeunes gens se lançaient contre elles de toutes leurs forces et, si elles cédaient un peu, ils l'appelaient : « Hé ! Nouamoubia, lui disaient-ils.... Par ici ! Mets encore une corde de plus à celle-ci : elle n'est pas assez bien assujettie ! »

Lorsqu'ils eurent bien bu de la bière de chanvre [1], ils furent tous ivres. Ils poussaient des cris de gens

[1] Le chanvre possède des propriétés enivrantes et même stupéfiantes. Les indigènes se contentent en général de le fumer dans des pipes fort curieuses et cela suffit déjà pour les mettre hors d'eux-mêmes. Boire de la bière de chanvre, cela doit produire des effets bien pires encore !

abêtis et se tapaient sur la bouche en faisant : *Bou-bou-bou-bou*[1].... Alors Nouamoubia se dit : « C'est le moment ! Aujourd'hui je vais leur faire rendre mon père qu'ils ont avalé ! »

Il regarda d'où le vent soufflait et alla mettre le feu dans cette direction-là. Ceux de la maison voisine entendant le crépitement de l'incendie, *ri-ri-ri-ri-ri*, se dirent : « Oh ! c'est le vent du sud, le vent de la pluie qui se lève. » Ils restèrent bien tranquillement assis, dansant avec leurs jambes seules, se livrant à des contorsions de plaisir autour des pots de bière et ils chantaient :

Restons à l'abri ! restons à l'abri !
A quoi bon retourner chez nous ? Dehors la terre est toute mouillée !
Restons-y ! restons-y !

Cependant ils entendirent un grand bruit : *Poum ! poum ! poum !* C'étaient les têtes des Chihouboulébabi de la hutte enflammée qui faisaient explosion dans le feu. Ils crurent que c'étaient des marmites que l'on cassait dehors.... « Oh ! dirent-ils, ne sortons pas, c'est une grande honte[2] ! En voilà qui cassent des marmites chez leur beau-fils ! »

Ils demeurèrent donc dans les huttes. Les portes

[1] Voir p. 179, note.

[2] Les parents par alliance ont une crainte terrible les uns des autres, chez les Ba-Ronga. Ils doivent observer dans leurs rapports toutes sortes de lois d'étiquette. Casser une marmite chez un gendre, c'est le comble de l'insulte. (Voir *Les Ba-Ronga*, 2e partie.)

étaient d'ailleurs solidement garrottées, et Nouamoubia mit le feu à toutes.

Il ramassa les vieilles femmes qui étaient restées dehors et les jeta dans les flammes. Tous les Chihouboulébabi périrent et c'est ainsi qu'il pleura le deuil de son père !

L'incendie du village des ogres.

Puis il partit, repassa par l'endroit où le vieux avait été dévoré, y retrouva les deux calebasses et la viande qui y était restée. Il mit tout cela sur son épaule et s'en retourna à la maison.

Quand il y arriva, sa mère crut que c'était son mari, car il avait l'air d'un homme d'âge mûr. Il lui dit : « Non, je suis ton fils. » Puis il lui raconta comment il avait suivi son père à la chasse, et comme quoi celui-ci avait voulu le priver de miel, le faire tuer par des bêtes sauvages, le faire manger par des

ogres, et comment le vieux était mort et comme quoi il avait vengé son père.

Alors ils menèrent deuil sur le père Nouamoubia, et c'est là la fin !

XV. *Namachouké ou la curiosité punie*[1].

I

Une femme avait deux enfants. Elle s'en alla aux champs travailler et les laissa à la maison. Le cadet, un bébé qu'on portait encore sur les épaules, se mit à pleurer et à crier : « Maman ! » Alors sa sœur aînée, Namachouké, le prit et partit avec lui pour aller retrouver leur mère.

En chemin, elle rencontra une ogresse qui lui dit : « Salut, ma fille. » Elle répondit en tremblant de frayeur : « Bonjour, grand'mère ! — D'où viens-tu et où vas-tu ? — Je viens de la maison,... je vais aux champs vers ma mère. — Donne-moi cet enfant que je le mange ! — Non ! je n'ose pas, il n'est pas à moi. — Alors gare ! je vais te manger, toi ! — Oh ! non, dit-

[1] D'après Sofia, à laquelle je dois ce conte, il serait originaire du nord. Une femme ronga mariée à un *Koua* de Quilimane l'aurait appris de son mari, puis popularisé. Le petit chant fort mélodieux qu'il contient n'est, en effet, pas dans le genre des chants ronga, L'apparition d'un « musulman » confirmerait aussi cette origine. Si les Arabes commerçants ne manquent pas à Delagoa, ils sont beaucoup plus nombreux au nord de la province et s'y trouvent depuis bien plus longtemps. Le nom de l'héroïne du conte trahit aussi une origine étrangère.

elle. Prends-le. » Elle se tourna vers l'ogresse et lui présenta l'enfant qu'elle portait sur le dos. L'ogresse coupa un bras, le dévora et partit.

Bientôt la fille rencontra une autre ogresse, qui lui dit : « Bonjour, ma fille. » Elle répondit tout effrayée : « Bonjour, mère-grand. — Où vas-tu ? — Je vais aux champs. — Donne-moi cet enfant que je le mange ! — Oh ! non, il n'est pas à moi.... — Alors gare ! je te mangerai, toi-même ! » A l'ouïe de ces paroles, la jeune fille se tourna vers l'ogresse et lui présenta l'enfant. Celle-ci coupa l'autre bras et le dévora.

Elle rencontra ainsi plusieurs ogres qui marchaient sautant sur leur unique jambe, car ils n'ont qu'une jambe, qu'un bras, qu'un œil et qu'une oreille, et ils vont en se laissant choir en avant, puis ils se relèvent. Chacun d'eux mangea un des membres de l'enfant, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la tête, et ils la mangèrent aussi.

La jeune fille alla de l'avant, ne portant plus rien. Alors un vieil ogre, très vieux, très vieux, la vit passer et l'appela. Elle entra dans sa maison et il l'y enferma et la mit à l'étage. Elle y était avec beaucoup d'autres jeunes filles que les ogres allaient attraper par les chemins.

Un jour, elle ouvrit la fenêtre et vit, tout là-bas, la maison de sa mère. Elle s'écria : « Oh ! si seulement je pouvais retourner chez nous ! » L'ogre lui dit : « Que parles-tu de chez-toi ? Chez toi, c'est ici. Tu n'as pas d'autre chez-toi. » Elle y resta des années et des années, dans cette demeure.

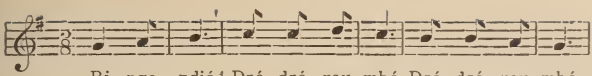
Une fois qu'elle regardait par la fenêtre, l'ogre étant sorti pour aller chercher ses compagnons afin de la dévorer ce jour-là même, elle vit passer un musulman sur la route. Celui-ci lui dit : « Que fais-tu là, Namachouké ? Chez toi, on te pleure, on ne sait où tu es. » Elle répondit : « Je suis prisonnière du vieil ogre. Il est justement sorti, mais les clefs sont là, à la porte ; ouvre-moi et sauve-moi ! » Il lui ouvrit la porte et tous les deux partirent. Sur leur chemin, ils rencontrèrent un ogre qui dit : « Hé ! Namachouké, que fais-tu là ? » Elle répondit : « Je ne m'appelle pas Namachouké, Namachouké est restée là-bas, dans la grande maison. » L'ogre passa outre. Un autre arriva : « Hé ! Namachouké, que fais-tu là ? — Je ne suis pas Namachouké, répondit-elle. Namachouké est restée là-bas, dans la grande maison. » Elle en rencontra beaucoup d'autres et leur dit à tous la même chose.

Arrivés à la demeure de leur vieux compagnon, les ogres ne trouvèrent plus Namachouké. Alors ils tuèrent un d'entre eux et le mangèrent.

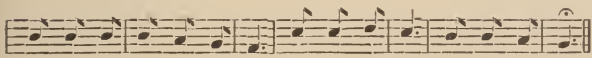
II

La jeune fille revint à la maison et on la donna en mariage à un homme qui avait déjà dix autres femmes.

Une nuit, les ogres vinrent se promener autour du village de cet individu en exécutant leur chant :



Ri - nge - ndjé[1] Dzé - dzé - rou - mbé, Dzé - dzé – rou - mbé.
Al - lons - y ! Quel beau pa - ys, Quel beau pa - ys...
Al - lons - y ! » » »
Al - lons - y ! » » »



La pou - e - la a oua - ni... Dzé-dzé-rou-mbé, Dzé-dzé-rou-mbé.
Quel beau pa - ys par i - - ci ! Quel beau pa-ys, quel beau pa - ys !
Il sent la chair fraîch' par i - ci » » »
La chair humain' par i - ci » » »

La jeune femme éveilla son mari. « Ecoute, les jolies chansons, là-dehors ! » Le mari répondit : « Oh ! si vous voulez courir après les chansons, allez seulement ! »

Elles partirent les onze.

Mais les ogres sautaient en arrière. Bientôt on les entendit, comme qui dirait au village qui est là-bas. « Oh ! dit l'une des femmes, le chant s'éloigne, retournons. — Pas du tout, dirent les autres ; comment pourrions-nous retourner chez nous sans avoir vu de près ce qui chante ces jolies mélodies. » Les ogres se retiraient toujours, les jeunes femmes les suivaient .... Enfin elles arrivèrent dans une cour où elles furent enfermées.

Comme elles ne revenaient pas à la maison, trois de leurs enfants dirent au père : « Laisse-nous aller voir où sont nos mères. » Le père leur permit d'aller. Ils arrivèrent à la demeure des ogres et y trou-

[1] *Ringendjé,* onomatopée qui doit décrire la marche de ces curieux êtres à un seul côté.

vèrent une jeune fille qui cuisait de la nourriture. Ils lui demandèrent : « Nos mères sont-elles ici ? Elles sont au nombre de onze. Elles ont disparu depuis deux jours. — Oui, dit la fille, elles sont ici. Si vous voulez, je leur ouvrirai la porte. » Elles les mit en liberté. « Mais, leur dit-elle, prenez garde en retournant !... N'allez pas répéter le chant qui vous a perdues, sinon vous n'arriverez pas à la maison. »

Elles se mirent en route avec leurs enfants.

En chemin, l'une d'elles dit aux autres : « Vous rappelez-vous les jolies mélodies qui nous réveillèrent l'autre nuit ?... Comment cela allait-il déjà ?... — Taisez-vous ! dit une autre. Avez-vous donc oublié l'avertissement que nous a donné la jeune fille ? — Bah ! répondirent-elles. Qu'est-ce qui pourrait bien nous arriver ?... Cela commençait par :

Allons-y ! Quel beau pays ! quel beau pays ! Quel beau pays par ici !... »

Aussitôt voilà le chant qui se fait entendre de tous côtés : devant elles, derrière elles, partout, les ogres arrivaient clopin-clopant en chantant :

Allons-y ! Quel beau pays, quel beau pays !
Il sent la chair fraîch' par ici....
La chair humain' par ici....

Elles furent entourées, emprisonnées, dévorées aussi bien elles que leurs enfants !... Telle est la fin.

CHAPITRE IV

LES CONTES MORAUX

On a nié l'existence d'une préoccupation morale chez les conteurs sud-africains. Que leur principal but soit d'amuser et non d'instruire, nous le concédons sans peine. Mais il est hors de doute que nombre de leurs histoires ont été imaginées et transmises de génération en génération pour donner une leçon à certaines catégories de personnes qui en avaient plus spécialement besoin.

Nous venons d'assister au châtiment de la *curiosité féminine* dans le conte de *Namachouké*. Auparavant déjà, nous avons vu la *jalousie* des compagnons de Moutipi et l'*obstination* de la femme de Sidioulou punies comme elles le méritaient. Sous ce titre : *Contes moraux,* nous réunissons une quinzaine de récits dans lesquels l'intention de moraliser est encore plus évidente. Jeunes et vieux, parents et enfants, chacun y trouvera de salutaires avertissements. Les six premiers sont à l'usage de la jeune génération : Voici dans *La Jeune fille et la Baleine*, la *dureté d'une sœur aînée* qui attire sur elle la peine capitale. Dans *La route du ciel*, c'est l'*étourderie* et la *présomption de la cadette* qui reçoivent leur juste châtiment. Halandi

subit un sort terrible à cause de sa *désobéissance*, tandis que son frère Mayindana échappe à l'armée des « Sala-Grosses-Têtes » grâce à son caractère soumis. Trois contes font la leçon aux garçons et aux filles à marier (*Nabandji*, le *Gambadeur-de-la-Plaine* [1] et *Titichane*). Ils appartiennent à un cycle nombreux d'histoires spécialement composées pour montrer aux jeunes gens qu'*il faut tenir compte de l'avis de ses parents* lorsqu'on veut convoler.

A l'adresse des *femmes*, voici deux contes : *La femme paresseuse* et *Mouboukouana* [1], mettant en garde contre la *paresse*. Que les ménagères n'oublient pas le devoir sacré de piocher leurs champs, sinon elles tomberont dans la tentation du vol, et quels malheurs s'ensuivront ! Les *hommes* ne sont point oubliés. Un autre cycle d'histoires répandues jusqu'au Zambèze décrit en termes sobres, mais ironiques, l'épouvantable *égoïsme des maris* et la punition qu'une pareille méchanceté leur valut. A coup sûr, ces contes ont été imaginés par des femmes ! (Contes de l'année de la famine.) *La jalousie d'un père vis-à-vis de son fils* et l'horrible attentat auquel il se laissa pousser sont racontés dans l'histoire de Longoloka [2], le père envieux qui paya de sa vie sa cruauté révoltante.

Enfin le joli conte de *Saboulana*, unique en son genre dans le folklore sud-africain (à ma connaissance du moins), a une valeur vraiment religieuse et montre quelle malédiction atteindra ceux qui négligent d'accomplir leurs devoirs vis-à-vis des dieux.

Comme conclusion, voici un véritable petit traité de bonne morale que j'intitule : *La bienfaisance récompensée* et qui ressemble à s'y méprendre aux contes édifiants du chanoine Schmidt !

[1] Ce conte paraîtra dans *Les Ba-Ronga*, 5e partie.
[2] Voir *Les Ba-Ronga*, 5e partie.

Ces douze ou treize produits authentiques du folklore ronga forment une sorte de petit cours de morale élémentaire et prouvent que notre tribu possède des notions assez développées sur la justice et un sens indéniable du bien et du mal.

XVI. *La Jeune fille et la Baleine.*

I

Les filles du chef allèrent un jour ramasser de l'argile pour plâtrer leurs huttes. Elles étaient accompagnées, chacune, de nombreuses esclaves que leur père leur avait procurées.

Arrivées au marais où se trouve le creux d'argile, l'aînée, qui s'appelait Chichingouane, dit à l'une de ses cadettes d'entrer dans le grand trou et d'extraire de la terre glaise. Elle obéit et elle leur passait de gros morceaux dont chacune remplissait son panier. Il ne restait plus que le panier de la fillette qui était dans le trou. Alors ses sœurs lui jetèrent de la terre dessus et elle fut enterrée vivante. Elle disparut.

Toute la bande s'en retourna à la maison, mais le chien de la malheureuse vint creuser, creuser avec ses pattes et la remit en liberté. Elle sortit; mais, au lieu de reprendre le chemin du village, elle se dirigea vers le bord de la rivière et se jeta dans l'eau.

Or la Baleine[1] était là. Elle ouvrit sa bouche et

[1] La Baleine, ou plutôt une sorte d'énorme silure (?) que les natifs appellent : *Chipfalamfula*, c'est-à-dire « celle qui ferme les

l'avala en lui disant : « Viens, ma fille ! Demeure chez moi et ne t'en va plus nulle part ailleurs. » La fillette alla s'asseoir dans le ventre de la Baleine. Elle y trouva beaucoup de monde, des gens qui labouraient leurs champs, des richesses, de l'argent en quantité.

Un beau jour, ses sœurs vinrent toutes ensemble puiser de l'eau à la rivière. Quand elles eurent rempli leurs amphores, toutes les jeunes filles les empoignèrent à la fois et les mirent sur leurs têtes en chantant :

Nous sommes la troupe qui met les cruches sur la tête....
Celle qui a tué sa sœur, qui l'a tuée au marais où il y a de longues herbes....

Une des plus petites filles de la bande, la cadette des enfants du chef, ne pouvait mettre sa cruche sur sa tête. Elle restait là toute seule, désespérée, n'ayant personne pour lui aider, car toutes les autres étaient parties.

Alors la fille de la Baleine se fit vomir sur la rive. Elle s'approcha de sa sœur, qui ne la reconnut pas. Elle la battit en lui disant : « Comment ! c'est donc vous qui tuez votre sœur ! » Mais la petite ne la reconnut pas davantage. La fille de la Baleine lui aida

rivières. » On rencontre ce poisson dans les lagunes de la baie de Delagoa, du côté du Tembé. Les indigènes déclarent qu'il atteint des proportions considérables et qu'il avale les gens quand il en a l'occasion ! Le rapport entre cette histoire et celles de Joseph et de Jonas dans l'Ancien Testament saute aux yeux. Mais nous estimons cette ressemblance tout à fait fortuite. (Voir p. 235, note 2.)

à se charger de son amphore et elle retourna chez elle, où elle raconta l'histoire à sa mère.

La même chose se passa un des jours suivants, mais la fille de la Baleine lui dit : « Ne me reconnais-tu pas ? Je suis ta sœur que le grand poisson a avalée. » La cadette alla le rapporter à sa mère, qui lui dit : « N'y aurait-il pas moyen que je la voie ? — Oui, dit l'enfant. Viens et tu te cacheras pour la voir. »

Ainsi fut fait. Lorsque la jeune fille sortit de la Baleine et vint sur la rive, sa mère se précipita sur elle et l'empoigna. Mais sa fille lui dit : « Non, mère, ne me saisis pas, car je suis un poisson,... je glisse dans les mains. — Oh ! dit la mère, je glisserai avec toi. » Mais l'enfant se coula entre les mains de sa mère et disparut ; elle était rentrée dans le fleuve, dans la Baleine.

Cependant le jour vint où elle désira retourner à la maison. Elle le dit à la Baleine, qui le lui permit, et la couvrit de pièces d'argent (en guise d'écailles ?). Ce jour-là, les gens du village prirent des nattes et les étendirent jusqu'au bord du fleuve. La jeune fille sortit, brillante comme du métal, et marcha tout du long sur les nattes. Son corps paraissait couvert d'écus ; elle les laissait tomber en marchant et les gens les ramassaient.

Elle fut accueillie avec grande joie à la maison. Tout le monde s'assit autour d'elle et elle commença à leur raconter tout ce qui lui était arrivé : la méchanceté de la sœur aînée, comment elle avait été enterrée, puis délivrée et comment la Baleine l'avait reçue dans son ventre. Son père fut très irrité contre Chi-

chingouane et il voulait la tuer. Mais la jeune fille s'y opposa et demanda qu'on fît grâce à sa persécutrice [1].

II

Un certain temps se passa et les sœurs retournèrent toutes ensemble couper du bois. Elles arrivèrent à un arbre qui était au bord du fleuve. Chichingouane dit à celle qu'elle détestait : « Monte sur l'arbre et va couper les branches. » Elle y monta avec ses servantes et se mit à travailler, tandis que ses sœurs coupaient le tronc. Au bout d'un moment, elle vit, par terre, une belle coquille brillante, une escarboucle, se précipita de l'arbre et la ramassa en disant : « Mon escarboucle ! mon escarboucle ! » Mais Chichingouane se lança sur elle et lui fit lâcher prise. Elles luttèrent pour la reprendre, mais voilà qu'un oiseau passa à tire-d'aile, ramassa l'escarboucle dans son bec et l'emporta chez Makényi.

La jeune fille remonta sur l'arbre et se remit à couper les branches. Ses sœurs travaillaient toujours autour du tronc. Enfin l'arbre céda et celles qui étaient dessus tombèrent dans l'eau.

[1] L'histoire souto de *Mosimodi* (Jacottet, p. 238) rappelle beaucoup cette première partie du conte ronga. Mosimodi, tuée, réduite en poudre et jetée à la rivière par sa mère, est avalée par un crocodile.

On voit fréquemment des nattes étendues sur le chemin et le héros du conte marcher triomphalement dessus, au grand ébahissement de ses ennemis. (*Contes des Bassoutos*, p. 174, 232. Comp. aussi *Le Petit Détesté*, p. 180.)

Elles marchèrent, marchèrent longtemps le long du fleuve en chantant :

Hé ! les gens de chez Makényi !
Je suis la sœur de Chichingouane ! Mon escarboucle ! mon escarboucle !

Elles traversèrent la rivière, suivirent l'autre rive, puis une longue plaine, très longue.... Elles durent passer la nuit en route, mais enfin elles atteignirent le village de Makényi.

Les gens n'y étaient pas, ils travaillaient aux champs.

Elles avisèrent un arbre qui était au milieu de la place où l'oiseau qui avait pris l'escarboucle était perché. Elles y grimpèrent et attendirent.

Les gens revinrent bientôt et dirent : « Tiens ! On sent la chair, la chair humaine ! » Car les habitants du pays de Makényi sont des mangeurs d'hommes. « Tiens ! dirent-ils. C'est là-haut !... Voyez ! les belles filles ! » Ils prirent leurs haches et commencèrent à couper le tronc. Quand l'arbre fut près de tomber, l'oiseau s'envola, passa à tire-d'aile et fit : « *Pchii*.... Je ne veux pas ! » L'arbre se raccommoda et demeura debout [1].

Le lendemain, ils recommencèrent. L'oiseau les empêcha de nouveau de réussir. Enfin, un certain jour, tandis qu'ils étaient aux champs, les jeunes filles descendirent, entrèrent dans les maisons, fouillèrent

[1] On trouve le même incident dans le conte cafre des *Enfants fugitifs* (*Theal*, p. 118) et une scène analogue dans le conte angolais *Les jeunes filles et les Ma-kishi* (Châtelain, p. 109).

Les ogres de chez Makényi.

dans les cassettes, et la fille de la Baleine retrouva son escarboucle.... Elles prirent des étoffes, des richesses, des coffres pleins d'argent et s'enfuirent.

III

Revenus des champs, les gens de Makényi, qui voulaient manger les jeunes filles pour leur déjeuner, ne les trouvèrent plus. Etant entrés dans leurs huttes, ils s'aperçurent que tout avait été saccagé. Alors les hommes montèrent sur leurs chevaux [1] et se mirent à la poursuite. Les jeunes filles se hâtaient, tout le long de la plaine. Quand elles furent au bord du fleuve, leurs ennemis les aperçurent. Alors la sœur de Chichingouane prit le petit bâton qu'elle avait à la main et, montrant l'eau, chanta :

Ma jolie rivière ! ouvre-moi une route, que je passe....

Les eaux s'écoulèrent des deux côtés et elles traversèrent le fleuve à pied sec.

Les hommes de Makényi les y suivirent, mais les eaux revinrent sur eux et les couvrirent [2].

[1] Cette mention des chevaux est probablement une adjonction moderne. Ce conte si caractéristique date certainement d'un temps où les noirs n'avaient pas encore vu « la plus noble conquête » faite par l'homme ! Le premier cheval qui pénétra dans ces régions fut celui que Dingiswayo, le prédécesseur de Chaka, amena de la ville du Cap au pays des Zoulous, au commencement du siècle. L'arrivée de cet étrange animal causa une sensation dont on se souvient encore.

[2] On serait tenté au premier abord de voir dans cet incident un réminiscence du passage de la mer Rouge. Les Arabes

Alors elles se dirigèrent vers la maison en chantant leurs jolis chants. Mais arrivées près du village, elles se turent et allèrent s'asseoir sur la grande place. Elles étaient magnifiques dans leurs beaux accoutrements et avec toutes leurs richesses. Personne ne les reconnut. On se disait : « Quelles sont ces reines ? »

La sœur de Chichingouane dit à son père : « Nous demandons une hutte pour y dormir. » Mais celui-ci fit le méchant et dit : « Non, non, on n'a point de hutte à vous donner ici ! Il faut payer ! — Oui, nous paierons, » répondit-elle. Puis elle prit à part son père et sa mère et leur dit : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre fille. J'ai été rechercher mon escarboucle que ma sœur a voulu me prendre. » Tous alors se mirent à chanter, à danser, à sauter de joie.

Seule, Chichingouane n'était pas contente. Elle boudait. Le père fut très fâché de voir cela, car elle ne dansait ni ne se réjouissait du retour de sa sœur. Il décida de la tuer. « Car, dit-il, elle pourrait bien faire un mauvais parti à sa cadette. » Celle-ci

avaient déjà popularisé l'histoire de Moïse à Lourenço-Marques avant notre arrivée, et je l'ai entendu raconter comme si c'était un conte musulman ! Toutefois je crois l'incident du passage de la rivière tout à fait bantou et cela pour deux raisons : 1° Ce conte provient du pays de Mapoute, où l'influence arabe a été nulle jusqu'ici. Nkoulounkoulou, la jeune fille qui me l'a fourni, le tenait de païens authentiques. 2° De plus, cet incident est très populaire dans le folklore sud-africain. Il reparaît dans la version ronga de Sikouloumé (voir *Les Ba-Ronga*, 5e partie), et on le retrouve plusieurs fois dans le folklore zoulou et cafre. (Voir Callaway, p. 83-94 et *Theal*, p. 124.) Ce conte, tout entier, a un cachet très africain.

supplia le père d'avoir pitié de son aînée, mais il fut inexorable.

Il fit préparer une longue, longue perche, comme d'ici vers la maison de la mère Catherine [1] qui est là-bas ; Chichingouane et ses esclaves durent s'étendre par terre, mettre le cou dessus la perche et on leur coupa à toutes la tête. C'est la fin.

XVII. *La route du ciel.*

Une belle jeune fille avait été envoyée par sa mère puiser de l'eau. En route elle cassa sa cruche. Lorsqu'elle vit cela, elle craignit que sa mère ne la grondât. C'est pourquoi elle partit, grimpa par sa ficelle pour aller au ciel ; elle prit la route qui mène au ciel [2].

[1] Maisonnette située à cinquante mètres de notre habitation, à Lourenço-Marques. Une de nos chrétiennes nommée Catherine y habite. Nouvel exemple de ce procédé littéraire décrit p. 75.

[2] Le ciel est censé être le refuge de ceux qui n'ont plus de repos sur la terre. Un vieux chant ronga dit : « Ah ! si seulement j'avais de la ficelle ! J'irais au ciel et j'y trouverais du repos ! » Les guerriers qui défient leurs ennemis leur crient : « Préparez votre ficelle pour aller au ciel.... Sur la terre, nous vous poursuivrons et vous exterminerons. » Le ciel est donc un lieu. Il est aussi une mystérieuse puissance que l'éclair symbolise et manifeste. Ce conte que je tiens de *Loïs* et qui vient de Khocène, est fort intéressant par les indications qu'il nous donne sur les idées de la tribu relativement au ciel. (Voir *Les Ba-Ronga*, 6e partie.)

Le conte cafre *Cinq Têtes* (Theal, p. 48) est très analogue à

Elle arriva dans un endroit où il y avait quelqu'un de très âgé, une vieille femme, qui demeurait dans des ruines. La vieille l'appela et lui dit : « Viens ici, ma fille, je te donnerai des recommandations pour ton voyage. » Elle obéit, elle y alla, car c'était une personne facile, qui ne faisait pas de difficultés. La vieille lui dit : « Quand tu auras marché quelque temps, tu atteindras un endroit où se trouve une fourmi noire. Si elle entre dans ton oreille, ne l'ôte pas, car c'est elle qui te conduira ; elle te montrera quelle est la manière de vivre du pays où tu vas et te fera savoir quelles paroles tu dois répondre aux chefs s'ils t'interrogent. »

Elle partit. Elle rencontra une fourmi qui entra dans son oreille ; elle la laissa s'y installer.

Puis elle arriva au village du ciel. La fourmi lui dit : « Assieds-toi ici dehors. » Elle s'y assit. Les maîtres de l'endroit la virent et lui demandèrent : « D'où viens-tu ? » Elle dit : « Je viens de chez nous. — Que désires-tu ? » Elle dit : « Je suis venue chercher un enfant. — C'est bien ! Entre chez nous, » lui dirent-ils. Puis ils lui montrèrent leurs travaux, lui donnèrent un panier [1] et l'envoyèrent aux champs. Ils lui dirent :

celui-ci. Mais il s'agit de deux filles qui vont l'une après l'autre épouser un chef. C'est l'aînée qui refuse de se laisser conseiller et à laquelle il arrive malheur

[1] Il s'agit ici du panier conique dit *chirondo*. On y met les épis de maïs, la pointe en bas, et, si on les serre bien, si on en place tout autour en guise d'appuis, on peut en empiler une grande quantité et dépasser ainsi de beaucoup les bords du panier. C'est un art que de bien remplir un *chirondo*.

« Va chercher du maïs de l'année nouvelle. » La fourmi lui dit : « N'arrache qu'une seule plante à la fois et introduis les épis de maïs dans le panier. » La jeune fille disposa des appuis, le panier fut rempli. Puis elle retourna à la maison. Ceux qui l'avaient envoyée virent qu'elle s'était bien tirée d'affaire. Puis la fourmi lui conseilla de moudre du maïs, mais d'en mettre de côté un peu de non moulu. Elle cuisit la farine du maïs moulu ; l'eau bouillit, et elle versa de nouveau dans la marmite quelque peu de maïs non moulu ; quand elle eut enlevé la marmite du feu, elle ajouta un peu de maïs non cuit pour rendre la farine meilleure. Ils virent qu'elle avait bien fait, car telle était bien leur manière de cuire.

Le lendemain, ils lui dirent : « Nous te montrerons une belle maison où il y a des enfants en grand nombre. » Quand elle y fut entrée, elle vit un endroit où c'était rouge et un endroit où c'était blanc. C'étaient des vêtements qui couvraient les enfants. On lui dit d'aller choisir un enfant. Or la jeune fille voulait aller prendre où c'était rouge. Mais la fourmi qui était dans son oreille lui conseilla d'aller prendre où c'était blanc. Elle prit un enfant ; il était très beau !

Puis elle s'en retourna chez elle ; la fourmi la quitta à l'endroit où elle l'avait rencontrée et lui dit : « Va, ma sœur ! » Elle avait pris beaucoup de belles choses appartenant à l'enfant, ses vêtements et ses trésors.

Elle arriva à la maison ; sa mère était allée aux champs. Elle entra dans la hutte et s'y cacha.

Lorsque les gens du village revinrent du travail, sa

mère envoya la cadette dans la hutte et lui dit : « Va prendre les marmites. »

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle attisa le feu ; elle vit des objets blancs, splendides, dans la maison ; elle eut peur, sortit et alla le dire aux grandes personnes. Les grandes personnes entrèrent et trouvèrent leur enfant. Elles dirent : « Ah ! c'est notre enfant ! » Ils se réjouirent et virent tout ce qu'elle avait rapporté.

Mais la sœur cadette n'éprouva aucune joie, elle s'écria : « Je pars ! » L'aînée lui dit : « Ma sœur, arrête ; je veux encore t'exhorter, car... cette route... comme je sais que tu as un cœur qui n'est pas pur,... tu mourras. Il y a une vieille femme que tu trouveras.... » Elle refusa d'écouter et dit : « Toi, tu es bien partie sans que personne te dise rien ; moi aussi, je m'en irai sans rien écouter. »

Elle partit et arriva dans l'endroit où demeurait la vieille femme. Celle-ci l'appela : « Viens ici, ma fille. » Mais elle répondit : « Non ! Qui es-tu ? Je ne vois pas que tu sois une personne de rien du tout ! » La vieille lui dit : « Oh ! oh ! pars seulement, tu reviendras par ici morte ! — Par qui serai-je donc tuée ? » répondit-elle. Elle alla de l'avant et vit la fourmi. La fourmi chercha à entrer dans son oreille. Mais elle refusa ; elle secoua la tête très fort et dit : « *Ayé ! Ayé !* » La fourmi lui dit : « Tais-toi, ma sœur, je te conduirai bien. » Mais elle refusa et cria : « *Hiya ! Hiya ! Hiya ! Hiya !* » Elle ne voulait rien entendre. La fourmi lui dit : « Va-t'en donc, il t'arrivera malheur. »

Elle arriva en effet au village et s'assit dehors. Les gens de l'endroit la virent, et lui dirent : « Que veux-tu ? » Elle dit : « Je suis venue pour un enfant, allons donc ! » Elle parlait avec colère. Ils se dirent : « Quelle femme !... Entre. » On l'envoya aux champs.

Elle prit le panier et y alla. Quand elle fut arrivée, elle arracha une quantité de maïs et retourna à la maison. Ceux qui l'avaient envoyée virent qu'elle avait ravagé le champ ! Ils la blâmèrent et dirent : « C'est une personne de rien du tout ! » Puis elle moulut le grain ; mais elle fit autrement qu'eux en cuisant : elle ne mit rien de côté ; elle moulut le tout.

Quand il fut jour, ils lui dirent : « Viens, nous te montrerons la maison dans laquelle sont les enfants ; tu t'en adjugeras un. » Ils lui ouvrirent la porte et dirent : « C'est ici... et là... et là. Est-ce que tu désires prendre un enfant ? Tu peux choisir. » Elle regarda avec obstination du côté où c'était rouge et introduisit la main pour prendre un enfant. Mais le ciel fit explosion et la tua.

Puis le ciel réunit ses os, les prit et les fit passer là où était la fourmi. La fourmi lui dit : « Ne reviens-tu pas morte ? Tu serais vivante, si tu avais écouté les exhortations. »

Elle arriva chez la petite vieille, qui lui dit : « Ma fille, n'es-tu pas morte à cause de ton cœur mauvais ? » Elle parvint enfin à la maison de sa mère. Ses os tombèrent à terre, au milieu du village, venant du ciel. Alors sa sœur dit : « Elle avait un mauvais cœur, c'est pourquoi le ciel s'est irrité contre elle. Pour moi

j'ai su marcher selon qu'on m'exhortait. Elle est morte ma sœur ! »

XVIII. *Halandi et Mayindana.*

Un homme prit en mariage une femme qui lui donna d'abord une fille nommée Halandi. Elle mit ensuite au monde un fils : Mayindana. Ces enfants grandirent sans que leur mère retournât jamais chez ses parents.

Or Halandi et Mayindana désirèrent aller faire visite à leurs grands-parents. Mais leur mère ne le leur permit pas. Ils insistèrent ; elle refusa encore et leur dit : « Mes enfants, vous ne sauriez atteindre l'endroit que vous désirez si fort de voir, parce que, sur le chemin, il y a quelque chose de terrible ! — Quoi donc ? » dirent-ils. « Il y a des *sala-grosses-têtes*[1]. — Est-ce que les sala-grosses-têtes tuent donc les gens ? » demandèrent-ils. « Certainement, mes enfants ! — Alors comment se fait-il que les gens aillent et viennent le long des routes ? — C'est, dit la mère, que, tout en allant et venant, ils ont bien peur ! »

Les enfants insistèrent de nouveau et dirent : « Nous voulons absolument aller ! » La mère dit : « Eh bien, si vous partez, j'ai des craintes à cause de Halandi. Quant à Mayindana, c'est un garçon obéissant, je dirais presque qu'il peut se mettre en route, lui. »

[1] En ronga : *masala mbubulwa*. Les sala sont des fruits ronds, deux fois plus gros qu'une orange et dont la coque est dure. (Voir p. 98.) L'expression *mbubulwa* doit indiquer des sala de taille inusitée, énormes, merveilleux.

Elle les laissa donc partir et leur prépara tout ce qu'il fallait pour la route.

Ils arrivèrent dans la forêt où il y a des sala-grosses-têtes et où l'on trouve aussi des *sala-petites-boules*[1]. Halandi mit à terre son panier et alla cueillir des sala-grosses-têtes. Elle cria : « Je les casse à grand bruit ! je les casse à grand bruit ! je les avale par gros morceaux ! » Mayindana lui dit : « Comment, ma sœur ! tu en manges, alors que la mère nous a dit de n'y pas toucher ? »

Halandi se fâcha contre son frère, le battit, le poussa de côté.... Mais Mayindana ramassa un sala-petite-boule et fit tout doucement : « Je le casse comme un œuf d'oiseau ! je le casse avec soin ! je l'avale à toutes petites, toutes petites bouchées ! »

Halandi lui dit : « *Yi ! yi !* tu me défies ! Crois-tu que tu ressusciteras ? Tu vas mourir, puisque tu parles de bouchoyer[2] ! »

Mayindana répondit : « Eh bien, je ressusciterai ! c'est toi qui mourras tout de bon ! » Alors la sœur frappa de nouveau son frère et le poussa de côté.

Ils allèrent de l'avant.

Or les sala-grosses-têtes se détachèrent de tous les troncs d'arbres auxquels ils étaient suspendus : ceux qui n'étaient pas encore mûrs, ceux qui étaient mûrs,

[1] *Masala nkolombya :* expression qui indique le contraire de la première.

[2] Nous cherchons à rendre ainsi un jeu de mots de l'original. Tout ce conte fourmille de charmantes onomatopées qu'il est impossible de traduire et qui lui donnent beaucoup de saveur.

mais n'avaient point encore été cueillis,... ceux qui étaient déjà tombés à terre, ceux que la fillette avaient mangés, tous se rassemblèrent, formant une grande armée : les jeunes gens et les jeunes filles de cette armée des sala-grosses-têtes coururent en avant à la poursuite de Halandi. Ils avaient mis leurs grelots, leurs ornements de guerre,... ils portaient leurs petites assagaies et leurs boucliers... et ils chantaient :

Oué ! Mayindana ! oué ! Mayindana ! oué ! Mayindana....
Il a mangé un sala-petite-boule,
Mais toi, tu m'as mangé et pourtant tu me connais-
sais, Halandi !
Tu m'as mangé et pourtant tu me connaissais !

Là-dessus les sala-grosses-têtes se jettent sur la jeune fille. Le chef de l'armée se précipita sur son cœur [1] !

Alors Mayindana lui dit : « Ne te l'avais-je pas bien dit ? » Elle répondit : « Ce n'est rien du tout ! Qu'est-ce que ces sala-grosses-têtes pourraient bien me faire ? »

Mayindana partit en pleurant. Il arriva chez ses grands-parents et leur raconta tout. On alla enterrer Halandi et on reconduisit Mayindana à la maison. Il dit alors à sa mère : « Halandi est morte ! »

[1] En disant cela, la conteuse Camilla montrait le bas de son cou, comme si le cœur se trouvait au haut du sternum. Les notions anatomiques des Ba-Ronga sont encore des plus primitives. (Voir *Les Ba-Ronga*, chapitre sur *L'art médical*.)

La punition de Halandi.

XIX. *Nabandji, la Fille aux crapauds* [1].

Il y avait une fois un jeune homme qui était prêt à se marier. Il avait réuni une somme suffisante pour payer sa femme. Ses parents voulurent lui trouver une épouse; mais il refusa et dit : « Si je me marie, c'est à la condition que je la choississe moi-même ! — Bien, dirent-ils, si plus tard tu es dans les larmes, tu ne t'en prendras qu'à toi. »

Il partit pour un village éloigné, et s'assit sur la place. Les gens de l'endroit vinrent le saluer. « Bonjour, jeune homme, d'où viens-tu ? — Je viens de chez nous, de tel et tel pays. — Et que désires-tu ? — Je désire voir des filles à marier. — Bien! Il y en a ici! »

On les lui montra toutes et il fit son choix.

Il retourna chez lui, prit l'argent et vint payer la jeune fille. On lui donna à manger. Il accepta la nourriture et engagea sa fiancée à partager son repas, mais elle refusa. Il s'étonna beaucoup de ce qu'aucune des personnes du village ne prenait de nourriture, mais il ne comprit pas pourquoi.

[1] D'après Camilla, qui m'a fourni ce conte et celui du *Gambadeur-de-la-Plaine* (voir *Les Ba-Ronga*, 5e partie), qui est tout à fait analogue, il y en a au moins une dizaine qui traitent ce thème : qu'il faut tenir compte de l'avis de ses parents, lorsqu'on veut se marier. Je n'ai pas encore trouvé les équivalents de ces contes, d'ailleurs très caractéristiques, dans le folklore d'autres tribus du sud de l'Afrique.

Il faut dire que les gens de ce pays-là ont deux bouches, l'une devant, avec laquelle ils parlent, et l'autre à la nuque, derrière la tête, par laquelle ils mangent. Les grandes personnes s'allongent les cheveux en petites tresses qui tombent tout autour de la tête et qui cachent cette seconde bouche[1]. Aux petits enfants, on fabrique des tresses de fils qu'on suspend et qu'on noue à leurs cheveux.

Le jeune homme ne s'en aperçut pas, et revint avec sa femme chez lui. On ne lui avait donné ni de jeunette pour laver sa vaisselle, ni rien de rien.

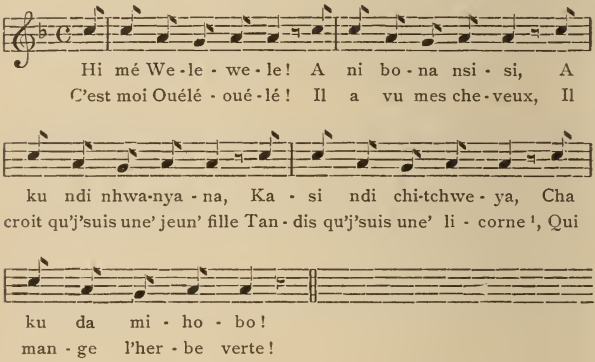
Arrivés au village du mari, ils furent reçus avec joie : « Bon retour ! bon retour ! bon retour ! » leur disait-on en frappant des mains. « C'est bien ! c'est bien ! » répondaient-ils.

Le premier jour, quand le jeune homme voulut donner à manger à sa femme, elle refusa. Elle refusa en branlant la tête; mais elle la branla tout doucement, de peur qu'on ne vît sa seconde bouche. « Mais, lui dirent-ils tous, mange ! Tu dois avoir faim ! Voici du maïs cuit, voici de la bière de millet. » Elle refusa disant : « Je n'ai pas faim ! Quand j'aurai faim, je mangerai. »

Bientôt elle partit avec ses belles-sœurs pour aller

[1] Les vrilles de cheveux crépus des indigènes peuvent s'allonger à la traction. Si on les revêt d'ocre, lorsqu'elles sont ainsi allongées, elles ne peuvent plus se recoquiller, mais forment comme des queues de rats qui tombent sur le front, le cou, les tempes. Les nourrices se font de ces ornements dits *tingoya* pour amuser leurs bébés; les sorciers aussi pour se donner des airs.

couper du bois dans la campagne. Chacune d'elles prit sa hache et, arrivées à l'endroit où il y a du bois mort, elles se répandirent dans la brousse, ayant disposé les liens au moyen desquels elles attacheraient leurs fagots. Quand elles eurent toutes disparu, Nabandji dressa la tête, regarda et dit : « C'est bien ! Plus personne n'est là pour me voir. » Elle commença à chanter :



Là-dessus, son dos se transforme ; il lui vient des cornes, de grandes oreilles : la voilà devenue une bête et elle tond l'herbe de-ci, de-là, avalant de grandes bouchées, tout en chantant :

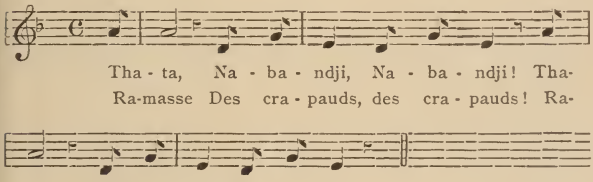
C'est moi Ouélé-ouélé ! Je suis une Licorne
Qui mange l'herbe verte....

[1] La *chitchwéya* est un animal légendaire que nous supposons correspondre à notre licorne, mais qui a probablement deux cornes.

C'est là le maïs et les légumes des gens de son pays.

Quand elle fut bien rassasiée, elle reprit sa forme de jeune fille, ramassa son bois et revint à la maison.

Le lendemain, elles allèrent toutes ensemble puiser de l'eau au lac. Elle prit, elle aussi, sa cruche, mais se dirigea d'un autre côté, où on ne pouvait l'apercevoir, et, une fois hors de vue, elle commença à chanter :



Les crapauds sortirent en masse et vinrent à elle. Elle s'était transformée en bête et, tout en chantant : « Des crapauds, des crapauds, » elle les happait comme ceci, elle les avalait tout ronds comme cela !

Telle est la viande que mangent les gens de son pays. Ils ne mangent pas les hommes : leur viande, c'est celle des crapauds. Quand elle en eut pris à satiété, elle fut transformée de nouveau en jeune fille, puisa son eau et retourna à la maison.

Cependant sa belle-mère s'étonna de cette bru qui ne mangeait rien et qui, néanmoins, ne maigrissait pas, et elle dit à ses filles : « Surveillez-la-moi, et voyez ce qu'elle fait quand elle disparaît. » Les belles-sœurs la suivirent donc, un jour qu'elles étaient

allées toutes ensemble couper du bois. Elles se cachèrent et l'entendirent chanter :

C'est moi, Ouélé-ouélé ! Il a vu mes cheveux....
Il croit qu'j'suis une jeun'fille,
Tandis qu'j'suis une licorne
Qui mange l'herbe verte....

Elles la virent se transformer en bête, broutant de l'herbe et prenant ainsi son repas, quitte à redevenir jeune fille ensuite.

Le lendemain, elles l'accompagnèrent au lac et restèrent sur la colline qui domine le marais. De là, elles l'entendirent qui chantait :

Ramasse des crapauds, des crapauds.

Elle était devenue un animal ; elle happait les crapauds comme ceci et les avalait tout ronds comme cela.

Alors elles coururent à la maison et dirent à leur mère : « Oh ! mère ! notre belle-sœur, Nabandji, ce n'est pas une femme ! c'est une bête ! Elle mange de l'herbe et se nourrit de crapauds. »

La vieille leur dit : « C'est bon ! allons l'annoncer à son mari. Mais il ne voudra pas nous croire ; il dira que nous mentons, parce que nous n'avons pas approuvé son mariage. » En effet, le mari refusa de se laisser convaincre ; elles lui dirent : « Vas-y toi-même et constate par tes propres yeux. » Il fit ainsi, il vit son épouse se transformer en licorne ! Alors ses os défaillirent. Il ne dit rien, revint chez lui, mais ne lui témoigna plus d'amour.

Un beau jour, Nabandji prit du maïs, le pilon et le mortier, et se mit à l'œuvre pour préparer de la farine et de la bière pour son mari. Celui-ci entra dans la maison, prit son piano [1] et commença à chanter, tout en s'accompagnant sur l'instrument :

C'est moi, Ouélé-ouélé ! Il a vu
mes cheveux....
Il croit qu'j'suis une jeune fille,
Tandis qu'j'suis une licorne
Qui mange l'herbe verte....

Nabandji, la jeune fille Licorne.

La jeune femme s'arrêta de travailler. « Oh ! dit-elle, ce chant ! ce chant ! » Quand il eut fini, elle reprit son pilon. Mais il recommença :

C'est moi, Ouélé-ouélé ! Je suis une Licorne....

Le pilon tomba de ses mains. Son dos commença à s'agiter dans tous les sens. L'autre continuait, continuait.... Enfin elle se transforma et devint une bête

[1] Le piano timbila figuré p. 27.

sauvage, car, toujours, c'était ce chant-là qui opérait la métamorphose. Tout le monde arriva et resta là pétrifié d'étonnement : « Ce n'est pas une femme, disaient-ils, c'est donc une bête ! » Nabandji courait à grands sauts, attrapait une bouchée d'herbe par-ci, une bouchée par-là. Le mari fredonnait toujours. Elle prit sa course et partit pour le lac. Tous la suivirent en courant, lui aussi. Il avait passé son piano autour du cou et frappait toujours sur les touches. Arrivés au lac, il joua :

Ramasse des crapauds, des crapauds.

Ils la virent tous happer des crapauds comme ceci et les avaler tout ronds comme cela. Quand le mari se tut, elle redevint une femme, et ils retournèrent tous à la maison.

Les parents du jeune homme lui dirent ; « Tu vois ! nous te l'avions bien dit ! »

Dès le lendemain, il se leva avec résolution et la reconduisit chez elle, prenant son piano avec lui. « Vous m'avez trompé, dit-il à ses beaux-parents. Ce n'est pas une femme, c'est une bête sauvage ! » Puis il se mit à jouer le chant magique :

C'est moi Ouélé-ouélé ! Je suis une Licorne, etc.

Tous alors se transformèrent comme de concert et ils mangeaient l'herbe des champs. Il se tut,... et tous redevinrent des gens. Alors il leur dit : « Rendez-moi mon argent, je vous rends Nabandji. » Ils lui remirent le compte du douaire, et il revint chez lui.

Il dit alors à ses parents : « J'ai eu bien tort de ne pas vous écouter, car quel malheur m'est arrivé ! Puisque j'ai retrouvé mon argent, je vous prie d'aller me choisir une femme. Si même vous la prenez borgne ou n'ayant qu'une main, peu importe ! »

C'est la fin.

XX. *Le chat de Titichane.*

Un jeune homme s'en fut, avec son troupeau, acheter comme épouse une jeune fille nommée Titichane.

Les parents de Titichane dirent à leur fille : « Prends avec toi un éléphant. » Elle refusa, disant : « Où le mettrai-je ? Il n'y a point de forêt près du village de mon fiancé. » Ils lui dirent alors : « Prends une antilope. » Elle répondit : « Où est-ce que je la mettrais ? Non ! Donnez-moi plutôt votre chat. Je partirai demain pour mon nouveau domicile. » Ses parents n'y consentirent pas. « Tu sais, lui dirent-ils, que notre vie est attachée à ce chat ! » Elle leur répondit : « Peu importe ! Je pourrais avoir du malheur si vous refusiez. »

Alors ils lui donnèrent le chat et elle partit.

Elle construisit pour l'animal un enclos et l'y plaça sans que son mari en sût rien [1].

[1] Dans le *Gambadeur-de-la-Plaine*, la jeune fille prend avec elle le buffle auquel la vie de tout son clan était attachée. Les conteurs noirs ont-ils voulu blâmer, dans ces histoires, l'épouse qui fait des cachettes à son mari ? Ou bien seraient-elles en re-

Or, un certain jour, Titichane alla travailler à ses champs sur la colline et dit au chat qu'il pouvait aller manger le maïs demeuré de reste dans la marmite, dans la hutte. Quand elle s'en fut allée, l'animal sortit de l'enclos, entra dans la hutte ; il commença à manger, à se rassasier, puis il râcla le fond de la marmite en faisant : *Koué-kouerrrr*, *koué-kouerrrr....*

Il décrocha la ceinture de queues et les grelots[1] du mari de Titichane, s'en revêtit, s'en orna bien et se mit à chanter et à danser :

Oh ! ho ! Titichane ! Où es-tu allée ? Titichane !
Tu es partie !
Va ! va ! va[2] !

Il se dit alors : « La possesseur de la ceinture pourrait bien me trouver ! » Il se hâta donc d'enlever les queues et la ceinture et rentra dans son enclos.

Le lendemain, quand il fit jour, il recommença les mêmes simagrées. Il entra dans la case, sans qu'on le vît, se para des ornements et chanta :

lation avec la curieuse coutume de l'*animal éponyme ?* On sait que certaines tribus se donnent le nom d'un animal et le considèrent comme leur ancêtre. Il est défendu aux membres de cette tribu de jamais manger la chair de l'animal éponyme. Les conteurs veulent-ils insinuer qu'on ne doit point se marier avec les gens de ces clans-là ?

[1] Sorte d'ornements faits avec certaines graines ou avec les cocons d'un grand papillon de nuit (*tropaea mimosæ*) qu'on remplit de millet ou de sorgho. On se les attache aux chevilles pour la danse.

[2] Onomatopée pour représenter le bruit des pieds du danseur frappant la terre.

Oh ! ho ! Titichane ! Où es-tu allée ? Titichane !
Tu es partie !
Va ! va ! va !

Or il y avait des enfants qui jouaient sur la place du village et qui entendirent le bruit du *koué-kouerrrr ! koué-kouerrrr !* Ils se dirent les uns aux autres : « Qui est-ce donc qui est allé râcler la marmite et qui fait : *Koué-kouerrrr ?* »

Mais le chat leur répondit en dansant et en les insultant : « Est-ce que c'est chez votre mère[1] que je râcle la marmite, hein ? » Eux s'en allèrent auprès du maître de la maison et lui dirent : « Il y a quelqu'un qui danse dans ta hutte et qui nous insulte. » L'homme leur répondit : « Taisez-vous ! je m'en vais mettre fin à vos mensonges ! »

Il alla se cacher à la porte. Le chat entra sans être vu, dansa dans la hutte en chantant :

Oh ! ho ! Titichane ! Où es-tu allée, Titichane ?
Mon ventre est plein ! Comme je suis bien !

Le mari lui tira dessus. Alors les plumes de sa coiffure de guerrier se répandirent de tous côtés : il mourut.

A ce moment même, Titichane tomba de saisissement dans les champs où elle piochait. Elle trembla et dit : « On m'a tuée, au village ! » Elle revint, pleurant à haute voix, s'assit à la porte et dit à son mari :

[1] La mention de la mère, faite d'une certaine façon irrespectueuse, est la plus grande insulte que des indigènes puissent s'adresser les uns aux autres.

« Entoure le cadavre du chat d'une natte[1]. C'est moi qui le porterai. »

L'homme obéit. Elle mit le paquet sur son épaule et partit pour le village de ses parents, son mari marchant derrière elle.

Quand elle fut arrivée, elle posa le paquet au milieu de la place. Une femme vint à elle et lui dit : « Nous t'avions offert de prendre un éléphant, tu as refusé ; nous t'avions offert de prendre une antilope, tu as refusé ; est-ce que tu ne nous as pas tous tués à présent, dis ? »

Alors ils se donnèrent tous rendez-vous sur la place du village. Ils dirent : « C'en est fait de nous, le Clan-du-Chat ! Qu'elle commence, elle ! »

Ils détachèrent la natte, puis l'un après l'autre s'en fut regarder et tomba mort à la vue du chat.

Leur gendre, quand il eut vu cela, alla fermer avec des épines la grande porte du village[2] pour que personne n'y entrât plus. Il partit et rentra chez lui. Les cadavres tombèrent en pourriture. Il alla raconter à ses amis que, en tuant le chat, il se trouvait avoir tué tous ces gens-là, parce que leur vie dépendait du chat.

C'est ainsi qu'il perdit l'argent avec lequel il avait acheté sa femme, et il ne resta personne à qui il pût aller le réclamer, car ils étaient tous morts !

C'est la fin[3] !

[1] Il ne faut pas qu'elle le voie, sinon elle mourra !

[2] Celle qu'on appelle *marana*, et qui consiste en une simple ouverture laissée dans la barrière circulaire de branches avec laquelle on entoure le village.

[3] Obtenu d'un jeune homme nommé Manganyélé.

XXI. *La femme paresseuse.*

La Gazelle et le Lièvre[1] allèrent labourer leurs champs.

Or il y avait là une femme qui était en espérance et à laquelle ils dirent : « N'irons-nous pas labourer ensemble? » Mais elle endurcit son cœur, elle refusa d'aller travailler. Les deux autres partaient pour les champs ; mais cette femme, dès le matin, prenait son panier et s'en allait cueillir des fruits dans la campagne. Elle revenait avec des *sala*, des *kouakoua*, du légume, des petits concombres, des nèfles et des oignons sauvages, de ceux qu'on pile dans les mortiers avec de la graisse et des fruits. Elle remplissait son panier et retournait avant les autres à la maison. Lorsqu'elle les voyait revenir du labour, elle se moquait d'eux et disait : « *Yi! yi*[2]*!* regardez-moi ces dos courbés, ces corps qui se laissent tomber de fatigue ! On dirait les fruits de l'arbre à saucissons[3] ! » Elle se fai-

[1] Dans ce conte, la Gazelle et le Lièvre n'ont absolument aucun de leurs caractères physiques. Ce sont des gens, tout simplement. Ils n'ont d'animal que le nom. A remarquer, à ce propos, la confusion que la Gazelle fait entre les empreintes du Lièvre et de la femme. (Voir p. 258.)

[2] Exclamation de défi.

[3] La paresseuse se moque des corps fatigués, littéralement « des ventres qui ballottent » des laboureurs, et les compare à ces curieux fruits allongés, en forme de saucissons, qui pendent à l'arbre dit *mfoungoura*, une espèce de *kigelia* répandue dans toute l'Afrique orientale.

sait des gorges chaudes et disait : « Celui qui va cueillir les fruits sauvages de la campagne, c'est l'abondance ! Celui qui va labourer des champs, c'est la disette ! »

Le lendemain, ils se rendirent de nouveau aux labours et quand ils revinrent à la maison, elle leur dit la même chose que la veille : « Celui qui va cueillir les fruits sauvages de la campagne, c'est l'abondance ! Celui qui va labourer des champs, c'est la disette ! »

Mais la pluie se mit à tomber. Le sentier fut encombré par la végétation ; la campagne tout entière verdit, partout où cette femme allait autrefois. Elle ne retrouva plus son chemin de jadis et voilà que, au retour, elle arriva au sentier par lequel les gens allaient à leurs champs labourer. Elle le suivit et, ayant trouvé du maïs, elle en vola, ainsi que des courges et des pastèques. Elle s'assit, s'en régala, en prépara une provision et revint à la maison.

Les propriétaires du champ découvrirent ses traces et alors la Gazelle appela le Lièvre et lui dit : « Hé ! l'ami ! ces empreintes sont celles de tes pas ! — Ha ! ha ! ha ! répondit le Lièvre. Ma vieille ! ce ne sont pas mes traces ! »

Tous deux ensemble, ils suivirent ces empreintes, et quand ils levèrent leurs yeux, ils virent que la voleuse avait cassé des épis de maïs, cueilli des courges. En examinant bien, ils constatèrent qu'elle n'avait rien mangé dans le champ du Lièvre, mais seulement dans celui de la Gazelle.

Alors le Lièvre dit : « Puisque le voleur n'est pas

encore venu dans mon champ, il s'y rendra cette nuit.... Ma vieille ! creusons un piège ! » Ils le creusèrent au milieu des tiges rampantes des courges, ramenèrent la verdure de celles-ci par-dessus, se disant : « Quand il aura volé du maïs et qu'il voudra aller cueillir des courges, il tombera dans le piège que nous avons creusé ! » Ils taillèrent en pointe des bâtons, les enfoncèrent dans la fosse et s'en retournèrent.

La femme paresseuse n'alla plus chez la Gazelle, en effet ; elle s'en fut voler chez le Lièvre Après avoir cassé des épis de maïs, elle alla cueillir des pastèques et, comme elle s'apprêtait à voler des courges aussi, la voilà qui tombe dans le creux ! Les bâtons pointus la déchirent. Son enfant vient au monde, il va tomber contre une tige de millet et de sorgho !

Les propriétaires des champs vinrent regarder où le voleur avait cueilli du maïs, où il s'était assis pour manger des pastèques. Ils suivirent les traces : elles se dirigeaient du côté où ils avaient creusé leur piège. Ils regardèrent dans la fosse et virent que la femme paresseuse y était tombée. Alors ils dirent : « Elle a endurci son cœur quand il fallait aller labourer ; elle a eu le cœur léger pour aller voler. »

Ils entrèrent dans le creux et voulurent la tirer dehors, mais ils n'y réussirent pas. Ils se moquèrent d'elle, lui disant : « Tu prétendais que celui qui va ramasser les fruits de la campagne, c'est l'abondance, celui qui va labourer, c'est la misère. Qui est-ce qui est la misère, maintenant ? » Ne pouvant tirer la mère

dehors, ils prirent l'enfant ; celui-ci demeura chez eux dans la crainte et le respect, car il avait vu comment sa mère était morte [1] !

XXII. *L'année de la famine.*

Il y eut, une certaine année, une grande famine par le pays.

Un homme dit alors à sa femme : « Pour empêcher nos enfants de mourir de faim, déterrons deux pioches [2] et allons acheter du maïs. » La femme y consentit. Il partit donc et fit son achat.

Quand il eut acheté son maïs, il prit un grand panier tressé qu'il remplit et alla cacher dans la forêt. Il s'en fut encore chercher une marmite, une assiette, un petit pilon pour moudre. Puis il s'égratigna au moyen d'épines d'acacia et revint à la maison.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » lui demanda sa

[1] Nous abrégeons quelque peu la fin et supprimons un chant zoulou qu'exécute l'enfant, et que nous ne sommes pas parvenu à comprendre. Ce conte vient encore de Camilla. (Voir un autre récit sur le même sujet dans *Les Ba-Ronga*, 5e partie, *Mouboukouana ou la punition de la paresse.*)

[2] Avant que l'argent et l'or fussent répandus dans le pays de Delagoa, la monnaie consistait en *pioches* au moyen desquelles les jeunes gens achetaient leurs femmes. Il en fallait 40 à 60 pour se mettre en ménage. Ces pioches étaient conservées comme un trésor sacré. Celles qu'un homme avait reçues en vendant sa fille devaient lui servir pour acheter une femme à son fils. Seul le danger de mort peut pousser ces pauvres affamés à toucher à ce douaire enfoui dans la terre.

femme. « Ce sont les hommes du village du chef qui m'ont arraché mon panier de maïs, et qui ont même été jusqu'à me battre et à me déchirer ! » La femme répondit : « C'est cela ! » et elle alla chercher des feuilles pour lui faire des compresses. Les égratignures guérirent.

Un certain jour, ils allèrent aux champs, le mari et la femme. Lorsqu'ils eurent bien labouré, labouré, l'homme cria tout à coup : « Oui ! on y va ! » La femme lui demanda : « Qui est-ce donc qui t'a appelé ? — Ce sont les hommes du village du chef qui me convoquent. » Il partit pour la forêt. Arrivé là, il prit sa marmite, la mit sur le feu ; il moulut le maïs, le cuisit, remua la bouillie et s'en servit une portion dans l'assiette. Tout en faisant cela, il se disait : « Si j'étais à la maison, et que ma femme y cuisît, elle partagerait la bouillie en portions ; elle en donnerait au petit, elle en donnerait à la mère... et qu'est-ce qui me resterait, à moi ? » Il prit sa nourriture et la mangea, puis il mit tremper d'autre maïs et retourna chez lui.

Lorsque sa femme voulut lui donner à manger, le soir, il refusa et lui dit : « Oh ! donne seulement tout aux enfants. Moi, je me nourris de figues sauvages que je vais chercher dans la forêt. »

Le lendemain, ils allèrent de nouveau aux champs, et le mari se mit à crier comme la veille : « Oui ! on y va ! » Mais un autre jour sa femme le suivit, se disant : « Allons un peu voir ce qu'il fait ! » Elle le trouva en train de moudre son maïs. Alors elle grimpa sur un arbre pour mieux le voir.... Tout occupé à

remuer sa bouillie, l'homme eut tout à coup peur. « Qu'est-ce que cette ombre qui bouge par terre? » se dit-il. Il se dépêcha de manger et partit. La femme alors alla prendre le panier de maïs et les ustensiles à moudre ; elle arriva à la maison et fit un creux dans la hutte ; elle y enterra le tout et plâtra par-dessus avec de la terre glaise pour que le sol fût bien égal.

Le jour suivant, notre homme alla dans sa cachette, mais n'y trouva plus rien. Il resta debout à pleurer en disant : « J'ai bien pensé hier que cette ombre qui bougeait par terre, c'était quelqu'un ! » Quand il fut de retour à la maison, sa femme lui dit : « Faut-il te donner à manger ? » Il répondit avec mauvaise humeur : « Et pourquoi donc ne me donnerais-tu pas à manger ? Qu'est-ce que tu veux donc que je mange ? — Oh ! dit la femme, je te demandais seulement cela, parce que tu dis tous les jours que tu te nourris de figues sauvages. — Eh bien, est-ce qu'elles ne finissent pas par manquer ? » Elle lui donna sa portion et il la mangea. Désormais il ne se rendit plus dans la forêt. Il labourait avec sa femme. Celle-ci lui demanda alors : « Est-ce que tu ne retournes plus au village du chef ? Les affaires pour lesquelles on t'y convoquait sont-elles donc terminées ? »

Lorsqu'ils eurent fini de faire leurs champs, le maïs mûrit et il y eut abondance. Ils se mirent à moissonner. La moisson finie, ils égrenèrent les petits épis de maïs et préparèrent du levain. La femme alla couper du bois ; elle écrasa son maïs et fit de la bière. Au moment de la passer, elle invita ses parents et le mari

aussi invita les siens. Ils se réunirent tous pour la fête.

Les grands de la famille s'installèrent dans la hutte à boire de la bière. Alors elle leur dit : « Faisons donc un peu place, retirons-nous en arrière. » Elle prit une pioche et se mit à creuser ; elle exhuma le panier de maïs, les ustensiles, les pilons et dit : « Considérez et voyez l'action honteuse de votre fils ! » Le mari laissa retomber sa tête. Elle leur raconta alors ce qui s'était passé au temps de la famine, et toute l'affaire, comme elle avait eu lieu.

Les parents du mari furent sous le coup ! Quant à ceux de la femme, ils se levèrent et l'attendirent. Elle prépara ses paniers. Eux se dirigèrent vers les enfants et les prirent. L'homme resta seul, privé de femme [1] !

Voici encore un autre trait de cet égoïsme proverbial.

[1] Il est probable qu'il n'osa pas aller réclamer son douaire ; il fut donc doublement puni : son village fut anéanti par le départ de sa femme et il fit une grosse perte d'argent... ou de pioches.

Les contes qui mettent en scène l'égoïsme des maris paraissent être nombreux. On en trouvera un second très analogue à celui-ci, dans l'appendice à notre *Grammaire ronga* (p. 102). Dans celui-là, la faute du mari a consisté à priver sa femme et ses enfants d'une antilope qu'il avait tuée au temps de la famine et qu'il a voulu se réserver tout entière pour lui. Son épouse très avisée (qu'elles sont donc habiles, ces femmes noires !) l'a surpris dans sa cachette, au moment où, dans la joie de son cœur ou de son estomac, il parlait à son antilope bien cuite et s'apprêtait à faire bombance. Elle lui a subtilisé l'animal, l'a mangé avec les petits et n'a enterré que les os pour les exhumer au jour du jugement. L'homme, ne retrouvant pas sa viande, fut tellement dépité qu'il versa le bouillon par terre !

Un jour, une femme était en train de remuer la bouillie dans la marmite ; son mari se leva pour partir. « Ne veux-tu pas attendre encore un peu ? dit l'épouse ; tu ramasseras un peu de nourriture dans la marmite avec ton doigt en même temps que les enfants. — Non, dit-il. Ce n'est pas nécessaire. Donne seulement le tout aux petits. » Il sortit.... fit le tour de la hutte et, là, il se mit à contrefaire le rugissement du lion. Les enfants et la femme épouvantés s'enfuirent. Alors il revint, prit toute la bouillie cuite, la mangea et gratta même le fond de la marmite pour enlever ce qui s'y était attaché par la cuisson [1] !

XXIII. *Saboulana, l'amie des dieux* [2].

Les gens de Machaquène allèrent labourer dans le marais et sur les collines [3]. Leurs champs rapportè-

[1] Dans la collection de contes du Haut-Zambèze publiée par M. Jacottet dans la *Revue des traditions populaires*, il y a aussi trois récits qui développent le même thème. (p. 40-44.) Voir aussi l'histoire cafre de *Kenkebe*. (Theal., p. 148.)

[2] Conte religieux qu'il faut bien distinguer des légendes relatives aux bois sacrés. D'après Camilla, ce récit est bien un *conte*, c'est-à-dire une fiction. Personne ne croit que ces événements aient eu lieu. Il n'en est pas de même des histoires que j'ai recueillies au sujet de la forêt sacrée de *Ribombo*, et que les indigènes ne racontent qu'en tremblant. (Voir *Les Ba-Ronga*, 6e partie, chap. I.) L'histoire de Saboulana est censée se passer à Machaquène, c'est-à-dire sur la colline derrière la ville.

[3] Les environs de Lourenço-Marques comprennent en effet deux régions distinctes, au point de vue de l'agriculture : la colline sablonneuse qui ne se prête guère qu'à la culture du maïs,

rent en abondance durant plusieurs années, mais ils n'offrirent point de sacrifice à leurs dieux [1].

Une certaine année, ils labourèrent, ils plantèrent dans les marais. Rien ne crut. Alors la famine s'ensuivit, puisque rien ne croissait. Ils déménagèrent, allèrent s'établir sur la colline et y semèrent tout au monde. Là aussi, rien ne voulut croître.

Un beau jour, les hommes du pays prirent leurs chiens et allèrent à la chasse. Ils levèrent plusieurs bêtes des champs; les chiens les poursuivirent et elles se réfugièrent dans le marais. Les chasseurs s'y engagèrent à leur suite, et, quand ils y arrivèrent, ils constatèrent que ce qu'ils avaient planté là autrefois avait crû. Mais lorsqu'ils voulurent casser une canne à sucre pour la sucer, elle refusa de se laisser briser. Ils essayèrent d'arracher une patate pour mordre dedans : impossible. Ils allèrent cueillir des bananes, elles ne voulurent pas venir.

Puis les dieux sortirent de la forêt voisine et les chassèrent. Ils commencèrent par tomber sur le chef, puis sautèrent sur son conseiller, puis sur tous ses sujets. Alors ils s'enfuirent tous. Les dieux leur disaient : « A qui avez-vous donc demandé la permission pour que vous soyez venus ici fourgonner avec vos mains,

du sorgho, des arachides, des pois, des haricots nègres et des patates. Dans le marais qui suit le pied de la colline, on plante en outre les cannes à sucre. Les patates y prospèrent beaucoup mieux. Certains légumes et les salades européennes y croissent bien en hiver et au printemps.

[1] C'est-à-dire aux esprits de leurs ancêtres. On croit qu'ils demeurent dans la forêt où se trouvent leurs tombeaux.

casser les cannes à sucre, arracher les patates ? Aujourd'hui, gare à vous ! nous vous tenons. » Les hommes couraient, se faisaient des crocs-en-jambe sans le vouloir et tombaient, la tête la première. Ils arrivèrent à la maison et racontèrent ce qui leur était arrivé.

Ils allèrent dormir. Le lendemain, à l'aube, les femmes firent retentir leur cri d'appel en frappant sur leurs lèvres : « *Bou-bou-bou-bou-bou...* » et dirent : « Allons au bois mort. » Elles arrivèrent dans la campagne, à l'endroit où il y avait des arbres desséchés et rassemblèrent leurs branches pour les lier en fagots. Elles prirent des liens, les étendirent par terre, puis empilèrent le bois par-dessus. Elles commencèrent alors à chercher de petites branches, afin de serrer leurs liens en les tordant, pour bien consolider leurs fagots. La plus vieille alla casser ces petites branches à un arbre où il coulait quelque chose qui ressemblait à de l'eau. Cela dégoutta sur sa main. Elle dit : « Tiens, qu'est-ce que c'est que ce liquide qui m'a coulé dessus ? » Elle goûta : c'était du miel.

Elle se dit : « D'où vient ce miel ? » Elle regarda contre le tronc de l'arbre : il y avait une végétation abondante, touffue, mais on voyait en effet des rayons de miel dans un trou. Elle y mit la main.... Voilà sa main qui se casse et qui reste fixée là-haut !

Elle se tut, cacha son bras estropié et appela une autre femme en lui disant : « Ohé ! viens couper des petites baguettes par ici et nous retournerons à la maison ensemble. » L'autre arriva. « Je t'ai appelée, lui dit la vieille, parce qu'il y a du miel sur cet arbre.

Vois-tu, là ? » La jeune y mit la main. Comme elle voulait en prendre, voilà sa main qui se casse ! Elle dit : « Ho ! ho ! quel malheur ! — Tais-toi, reprit la vieille. Regarde-moi, je suis comme toi ! » Alors elles appelèrent les autres femmes. Elles y mirent la main les unes après les autres : leurs mains se cassèrent.

Il ne resta qu'une jeune fille du nom de Saboulana. Elles l'appelèrent, mais celle-ci refusa d'aller. Elle leur répondit : « Est-ce que je ne sais pas que vous êtes avec le Croquemitaine [1], par là-bas ? Allons ! Je vais vous attacher vos fagots et vous les mettre sur la tête, et partons. » Ainsi fut fait. Elle aussi portait son bois et, tout en marchant, elle disait : « Ho ! ho ! ho ! ces estropiées ! ces estropiées ! » Arrivée au village, elle fredonnait encore : « Ces estropiées ! ces estropiées ! » Les hommes de l'endroit lui dirent alors : « Qu'est-ce que cela signifie ce que tu chantonnes là, quand tu dis : « Ces estropiées ? » Elle répondit : « Regardez vos femmes, dans quel bel état elles sont ! Puisqu'elles n'ont plus de mains, faites-les toutes dormir dans une seule hutte, et vous, jetez les osselets toute la nuit avec persévérance. »

Or les osselets [2] indiquèrent précisément Saboulana, disant qu'elle devait aller au bois sacré faire un sacrifice. Sa mère s'y opposa disant : « N'y a-t-il pas assez de personnes d'âge mûr pour s'acquitter de ce

[1] En ronga : *Nouansimbatambangui*, vocable qui désigne un monstre quelconque !

[2] Voir sur la manière de consulter le sort au moyen des osselets *Les Ba-Ronga*, 6e partie, chap. IV.

devoir ? » Mais Saboulana lui dit : « Laisse seulement, ma mère. »

Lorsque l'aube parut, au matin, tous les gens du pays se rassemblèrent et allèrent au bois sacré. Ils s'assirent en dehors de la forêt, n'osant y entrer. Saboulana y pénétra et elle trouva les dieux qui étaient tous réunis. Ils lui donnèrent un siège, elle s'assit. Ils la saluèrent, elle leur rendit leur salut. Ils lui dirent : « Comment se fait-il que tu aies osé venir ici, tandis que les hommes d'âge mûr ont craint ? Dis-nous ce que tu es venue faire ici. » Elle répondit en chantant :

C'est moi, Saboulana ; c'est moi, Saboulana,
Fille de la prairie !
C'est moi, la fille de la prairie,
C'est moi, Saboulana, Saboulana [1].

Alors un des dieux fit à son compagnon : « Dis-donc ! est-ce que tu saurais encore chanter comme cela ? » L'autre dit : « Ouais ! j'ai oublié ! » Et tous les autres d'ajouter : « Moi aussi, j'ai oublié. » Ils lui demandèrent de recommencer. Elle chanta de nouveau :

C'est moi, Saboulana, fille de la prairie.

Alors ils prirent du maïs et de tous les produits des marais, des courges, du riz, et toutes sortes de richesses et les lui donnèrent. Les dieux appelèrent leurs enfants pour porter tous ces trésors en dehors de

[1] On peut accommoder à ce chant la mélodie du *Petit Détesté*, (p. 174) avec une mesure un peu différente. Ces refrains se ressemblent presque tous.

la forêt, car les hommes n'auraient pas osé y pénétrer, et ils dirent à la jeune fille : « Dis à tes gens d'aller déposer tout cela au village. »

Elle sortit de la forêt et commanda aux gens de lui aider. Ils obéirent, et alors les mains revinrent à toutes les femmes.

Saboulana retourna dans le bois sacré. Les dieux lui dirent : « Va déclarer à ton peuple qu'ils ont péché parce qu'ils ont labouré et récolté sans nous rendre de culte. Mais qu'ils viennent maintenant avec des paniers et des sacs, et qu'ils emportent des provisions chacun selon la mesure de ce que sa tête peut porter ; car, maintenant, nous sommes heureux qu'ils soient revenus nous prier. »

Un autre jour encore, elle pénétra dans la forêt et ils lui dirent : « Va encore leur déclarer que nous étions fâchés contre nos enfants, parce qu'ils mangeaient et ne nous sacrifiaient rien. Qu'est-ce qui empêchait le maïs de croître, pensez-vous ? C'est que vous avez péché fréquemment ! Et de même quand vous êtes venus chasser et que les chiens ont poursuivi les bêtes sauvages dans le marais, vous, comment avez-vous osé ramasser les produits des champs et fourgonner par là avec vos mains ? » Elle alla tout leur redire [1].

[1] *Mutatis mutandis*, ce conte nous rappelle singulièrement telle page de l'Ancien Testament, du livre des Juges, par exemple. Il aurait été facile de le transcrire en un français plus léger. Mais, ici comme ailleurs, nous avons tenu à rester aussi fidèle que possible au texte indigène.

Or Saboulana était la fille d'un petit chef. Elle était de la famille royale. Aussi on lui donna la royauté sur tout le pays, à elle et à sa mère.

Voilà la fin.

XXIV. *La bienfaisance récompensée.*

Un homme eut un fils. Lorsque celui-ci eut un peu grandi, son père lui donnait de quoi s'acheter quelque chose et le jeune garçon, au lieu de dépenser cela pour lui-même, en faisait cadeau à ses amis. Ainsi se passa un long temps.

Mais le père finit par vieillir et il lui dit : « Mon fils, ma force a passé ; maintenant c'est à toi d'aller travailler pour moi. Le jeune homme partit pour chercher de l'ouvrage dans un pays éloigné. Quand il y fut arrivé, il rencontra une jeune fille, la prit en mariage et bâtit une maison pour elle. Puis il lui dit : « Je vais plus loin chercher du travail ; attends-moi. » Il alla de l'avant, travailla longtemps, gagna de l'argent, s'habilla magnifiquement et revint auprès de sa femme.

De retour chez lui, il trouva qu'elle n'y était plus. « Qu'est-elle devenue ? demanda-t-il. — Elle est partie avec d'autres hommes, lui dit-on, et maintenant elle est mariée dans tel et tel pays. »

Il ôta ses beaux habits, se revêtit de sacs comme un pauvre misérable et se mit en route pour aller à la recherche de sa femme. Sur son chemin, il vit deux

oiseaux qui se battaient. L'un d'eux transperça son ennemi et le tua. Puis il vola vers l'orient et rapporta une feuille ; il vola vers l'occident et rapporta une seconde feuille ; il vola de même au sud et au nord ; il prit ses quatre feuilles, en éventa son compagnon qui gisait à terre, jusqu'à ce qu'il ressuscitât. Alors les deux oiseaux se battirent de nouveau, et le ressuscité tua celui qui l'avait occis auparavant. Voyant que l'autre était mort, le ressuscité vola lui aussi vers les quatre points cardinaux et rapporta des feuilles au moyen desquelles il le ramena à la vie.

Le jeune homme se dit : « Tiens ! Voilà une médecine qui est joliment utile ! Allons la ramasser. » Il prit les feuilles, les mit dans la poche de son vêtement de sacs et se remit en route.

Quand il arriva près du village où sa femme était mariée avec un autre, celle-ci l'aperçut. Elle cria : « Attrapez cet homme ! Je ne veux pas le voir ici ; tuez-le ! » Les hommes du village sortirent, le saisirent et l'enfermèrent. Il apprit, dans sa prison, que la fille du roi était morte. « On va me tuer, » se dit-il, et il demanda à celui qui le gardait quand on l'exécuterait. Celui-ci répondit : « Je n'en sais rien. » Le jeune homme le reconnut comme étant l'un de ceux auxquels il faisait des cadeaux dans son enfance. « Ne me reconnais-tu pas ? lui dit-il. C'est moi qui te donnais tous les présents que me faisait mon père. — Ah ! dit l'autre, c'est vrai ! c'est toi qui avais si bon cœur ; je me souviens. Pauvre ami, tu seras tué ce soir ! » Le bon garçon lui dit : « J'ai ici une médecine

pour ressusciter les morts. Quand on m'aura tué, regarde où l'on me jettera et alors prends ces feuilles et m'en évente longtemps, longtemps, toute la nuit. Tu verras que je reviendrai à la vie. »

On le tua le soir même, et son cadavre fut jeté sur le bord de la mer, afin que la marée haute l'emportât. Son ami alla voir où on le mettait. La nuit venue, il prit les feuilles et alla l'éventer longtemps. Minuit

La résurrection du bon garçon.

passa; les coqs chantèrent ; enfin, quand l'aube parut là-bas, rougissant le ciel, il reprit vie. Tous deux se levèrent alors et partirent.

Le ressuscité avait une flûte et, le long du chemin, il sautait, il dansait, il jouait. Les gens lui dirent : « Quoi ! tu danses, tu te réjouis ! Ne vois-tu pas que tout le monde se tait, dans le pays ? Les enfants eux-mêmes sont silencieux, car la fille du roi est morte. » Il s'en inquiéta fort peu et se dirigea vers la capitale, dansant toujours. Quand il y fut arrivé on le

gronda ; on lui dit : « Tais-toi ! Elle est morte depuis trois jours. Les principaux du pays se réunissent encore pour procéder à son enterrement. »

Il demanda alors au roi la permission de voir la morte. On se fâcha contre lui. Il insista. Enfin on lui permit d'entrer dans la hutte mortuaire. Là, il éventa le cadavre toute la nuit, sans s'arrêter. Les gens regardaient par leurs portes entre-bâillées ce qu'il faisait, et ils furent bien étonnés de les voir sortir deux de la hutte, à l'aube. Elle avait repris vie !

Alors le roi donna au jeune homme une place à côté de lui. Son ami occupa le troisième rang. Il révéla le nom de ceux qui l'avaient tué et la manière en laquelle il était ressuscité. On saisit les meurtriers, car ils avaient accompli ce crime à l'insu de tout le monde. Cependant ils ne furent pas tués. Il laissa aussi sa femme tranquille, car il épousa la fille du roi.

On lui donna un pays à gouverner et alors il fit chercher son père qui vint demeurer avec lui. C'est la fin [1].

[1] Obtenu de Ngélétchane, jeune homme du Tembé. Ce conte, auquel je ne trouve aucun équivalent dans le folklore zoulou et souto pourrait bien provenir d'une infiltration étrangère. Mais le narrateur ne le croyait pas et déclarait le tenir de sa mère, une vieille femme habitant dans l'intérieur.

CHAPITRE V

CONTES ÉTRANGERS

Nous réunissons sous ce titre huit contes qui, d'après le témoignage de ceux qui nous les ont fournis, proviennent, en tout ou en partie, de sources étrangères. Il y a néanmoins de grandes différences entre eux. La plupart me paraissent avoir un fond très indigène. C'est le même esprit, la même philosophie, la même morale que dans les contes autochtones ; c'est aussi la même narration avec ses répétitions triples, ses redondances et ses dialogues perpétuels. Mais on dirait que l'histoire ronga a été introduite dans le cadre assez spécial de la ville de Lourenço-Marques, où la vie est beaucoup plus compliquée que dans le village africain. Elle a été modifiée en conséquence. Le chef de la tribu devient M. le Gouverneur du district, et les conseillers MM. les membres du Conseil municipal ou du tribunal. Les huttes sont remplacées par de grandes maisons à l'européenne. Les chiens et les chevaux jouent un rôle prépondérant. Les noirs eux-mêmes portent des noms portugais plus ou moins défigurés : Djiwaô (Joâo, Jean), Bonaouasi (probablement Boniface), Tonyi (c'est-à-dire Antonio, Antoine).

L'ogresse devient une dame blanche à plusieurs têtes. On voit paraître des cerfs-volants, des aiguilles et du fil, des charpentiers et des maçons.... Bref, ce n'est plus le théâtre tout simple de la vie sauvage, mais celui d'un port de mer à demi civilisé, où les indigènes vivent très près des Européens, comme ce devait être le cas à Lourenço-Marques il y a quelque quinze ans, avant que cette ville prît son développement commercial actuel. Cependant la plupart des acteurs sont bel et bien des Ba-Ronga et le nom des petits royaumes indigènes avoisinant la cité portugaise apparaît encore de temps en temps. Du reste, comme les noirs l'emportent en général sur les blancs par leur intelligence, dans ces contes, il faut croire que l'inspiration qui les a dictés est plutôt indigène qu'européenne ! Cette caractéristique s'applique aux deux histoires de *Djiwaô* et *Bonaouaçi*, obtenues de deux sources différentes, et à celle de *Grosse-Tête* (qui paraîtra dans le volume sur *Les Ba-Ronga*, 5e partie). Le conte des *Trois vaisseaux* met en scène non plus des Portugais habitant la ville, mais des marchands hindous faisant le commerce aux environs immédiats.

Quant à *Likanga* et au conte des *Souris*[1], ce sont des échantillons du folklore des Makoua de Mozambique : ils ont tout à fait le caractère bantou, mais rien de spécifiquement ronga. Enfin les deux derniers de cette collection sont de véritables contes étrangers, l'un musulman, l'autre portugais, introduits de toutes pièces dans le folklore ronga et que nous reproduisons à titre de curiosités. Celui que nous intitulons : *Le jeune garçon et le grand serpent* pourrait cependant bien être moins musulman et plus bantou que la conteuse ne le pensait.

[1] *Les Ba-Ronga,* 5e partie.

Ou nous nous trompons fort, ou les folkloristes trouveront un grand intérêt à ces histoires dans lesquelles ils pourront faire le départ entre les éléments indigènes et les exotiques A notre point de vue, elles sont précieuses parce qu'elles nous montrent ce que devient le conte bantou sous les influences diverses que les races supérieures exercent en Afrique. On a beaucoup philosophé sur l'incapacité des noirs à s'élever au-dessus de leur condition actuelle. L'expérience nous prouve qu'au contraire ils possèdent une grande facilité d'assimilation, et ces quelques contes témoignent à leur manière de la souplesse de leur esprit.

XXV. *Les aventures de Djiwaô*[1].

I

Les habitants du pays du Tembé s'en allèrent à la chasse. Lorsqu'ils eurent bien chassé, ils virent une grande maison de blancs et se dirigèrent de son côté. Ils y trouvèrent la propriétaire : c'était une femme nommée Sakatabéla. Elle les enferma dans une cave profonde, sous terre.

Tous les gens des autres districts allèrent à la chasse les uns après les autres. Elle les emprisonna de même dans sa cave. Il ne resta qu'une seule femme avec son fils cadet qui était encore à la mamelle. Le nom de cet enfant était Djiwaô. Ses dix frères avaient été tués par Sakatabéla.

[1] Prononcez : *Djïouaô.* C'est ainsi que les Ba-Ronga non éduqués rendent le mot portugais Joâo signifiant Jean.

Lorsqu'il eut un peu grandi, il commença à aller jouer dehors. Mais il ne rencontrait pas une âme. Il revint à la maison et demanda à sa mère : « Où tout le monde est-il donc allé ? Je ne vois que toi dans le pays. » Sa mère ne répondit rien. Elle ne faisait que pleurer. Il grandit encore, jusqu'à ce qu'il eût atteint à peu près la taille de Nouayéyé [1]. Il alla se promener à une certaine distance ; il n'y trouva personne non plus. A son retour il interrogea de nouveau sa mère. Elle se tut. Elle ne lui répondit rien.

Il grandit encore : il était de l'âge de Mandanyélé [2]. Alors il s'en alla très loin. Il laboura son jardin, près du village, et y sema toutes sortes d'arbres importés par les blancs [3]. Il pria sa mère de bien les arroser. Lorsqu'il vit qu'ils étaient prospères, il lui dit : « Cuis-moi du pain de maïs. » Sa mère lui demanda : « Où désires-tu donc aller, mon fils ? » Il répondit : « Nulle part, ma mère ! » Or s'il avait demandé à sa mère de lui cuire des pains, c'est qu'il avait élevé un petit chien qui était déjà passablement grand. Sa mère lui dit : « Djiwaô, mon fils ! ne va pas du côté de l'ouest, là où les gens ont trouvé la mort. — Je n'irai pas dans cette direction, dit-il. J'irai du côté du sud. »

Lorsque sa mère lui eut cuit ses pains, il lui dit : « Lorsque je serai parti, continue à bien soigner mes

[1] Jeune homme parent du conteur ; il pouvait avoir seize ans lorsque j'ai recueilli cette histoire.

[2] Jeune homme de Lourenço-Marques âgé de dix-huit ans.

[3] Par exemple : les orangers, goyaviers, manguiers, cocotiers, etc., qu'on rencontre dans les jardins de Lourenço-Marques, mais qui n'y sont pas indigènes.

arbres. S'ils sont prospères, tu sauras que je me porte bien là où je m'en irai. S'il y en a un seul qui sèche, tu sauras que je serai mort au cours de mon voyage[1]. »

Il partit. Sa mère l'accompagna du côté du sud, mais lorsqu'elle fut retournée à la maison, il changea de direction et alla vers l'ouest. Après avoir marché longtemps, il vit au loin une maison de blancs. Il s'y rendit : c'était la demeure de Sakatabéla.

Il alla s'asseoir sur la place. Le domestique de Sakatabéla sortit, le vit et alla dire à sa maîtresse : « Il y a quelqu'un sur la place. » Alors Sakatabéla sortit.

[1] L'un des héros du folklore angolais, *Sudika Mbambi*, plante aussi derrière sa hutte un arbre magique. S'il périt, c'est que le jeune homme mourra. (Châtelain, p. 85.) *Sikouloumé*, dans le conte souto et cafre, plante son bâton en terre avant de partir pour une expédition périlleuse. S'il tombe, ce sera le signe qu'il a été tué. (Jacottet, p. 266 ; Theal, p. 77.) Il est intéressant de constater ces coïncidences. Elles ne sauraient être fortuites et elles prouvent l'unité foncière du folklore africain.

Chose curieuse, dans le conte des *Deux frères*, qu'on a découvert sur un papyrus de l'ancienne Egypte (Maspéro), on retrouve aussi un incident analogue. Le frère cadet, qui s'est réfugié au « Val de l'Accacia, » donne à son aîné une recette pour savoir quand il lui arrivera malheur. « Lorsque la bière qu'on t'apportera écumera beaucoup, sache que je serai mort, » lui dit-il. Un beau jour, en effet, le frère aîné voit sa bière mousser d'une manière étrange. Il part pour le Val de l'Accacia, trouve le jeune homme mort et le ressuscite.

Dans ces contes égyptiens fort antiques, qu'a publiés Maspéro, j'ai constaté encore d'autres rapprochements avec ceux des Ba-Ronga. On y voit aussi un fuyard échapper à son ennemi grâce à un fleuve qui paraît soudain entre eux (comme l'Hippopotame, lorsque la Rainette le poursuit). Le Grand Serpent qui vient manger un être humain, mais qui finit par se contenter de cruches de lait et laisse la vie au malheureux, apparaît dans un de ces récits comme dans notre conte N° XXIX.

Elle resta sur la porte, toute contente. Elle riait. Elle avait plusieurs têtes qui toutes riaient. Elle l'appela dans la maison, car Djiwaô était arrivé au moment de la grande chaleur. Elle lui offrit un siège.

Lorsqu'ils furent entrés, le chien du jeune homme alla flairer le siège et n'en voulut rien. Djiwaô non plus n'en voulut rien. On lui en apporta un autre que la sorcière n'avait pas ensorcelé avec ses charmes. Le chien le flaira et, sachant qu'il n'était pas ensorcelé, s'appuya contre lui. Alors Djiwaô s'y assit.

Quand il eut pris place. il demanda de l'eau ; puis il en versa dans un plat et en donna à goûter au chien. Celui-ci la refusa, car elle était empoisonnée. Djiwaô la repoussa lui aussi. On lui demanda : « Pourquoi dédaignes-tu cette eau ? — Je n'en veux point boire, dit-il, puisque mon chien n'en a point voulu. » On lui en donna alors de bonne. Il en versa dans un plat, l'offrit au chien, qui la but. Djiwaô aussi en but.

Sakatabéla avait un domestique qu'elle avait épargné parce qu'elle l'avait goûté et avait trouvé sa viande amère. Elle lui ordonna d'aller cuire de la nourriture pour le jeune homme. Djiwaô en offrit à son chien, qui la laissa de côté. Il la laissa de côté lui aussi. Puis on lui en donna de bonne qualité ; le chien en mangea et il en mangea aussi.

Il demanda un endroit pour dormir et on lui offrit un lit. Djiwaô fit semblant de sommeiller, mais il veillait. Sakatabéla alla se coucher dans une autre chambre. Elle se leva durant la nuit et voulut empoigner Djiwaô ; mais voilà le chien qui lui mord les

jambes. Elle réveilla le jeune homme, se coupa un cheveu[1] et le lui donna afin qu'il attachât le chien au pied du lit.

Djiwaô se rendormit. Elle se releva et voulut aller se saisir de lui. Mais de nouveau le chien lui mordit les mollets. Elle réveilla le jeune homme, se coupa un cheveu et lui dit d'attacher solidement son chien.

La même chose se passa une troisième fois. Alors Djiwaô se fâcha et lui dit : « Il paraît que tu désires me manger, quoi ? C'est donc vrai que tu es une mangeuse d'hommes ? » Sakatabéla, elle aussi, se fâcha et lui dit : « Où donc puises-tu ta belle assurance ? — Tu n'as qu'à amener ici ton armée ! lui répondit Djiwaô. Nons nous battrons. » Alors elle envoya son domestique chercher la caisse où se trouvaient ses épées. Elle l'ouvrit et laissa le choix à Djiwaô, lui disant : « Choisis. »

Il choisit une épée tout émoussée, celle avec laquelle Sakatabéla coupait les gens en morceaux. Alors elle s'irrita contre lui et lui dit : « Prends-en donc une bonne ! » Elle disait cela parce que l'épée ébréchée était celle qui lui servait à bouchoyer les hommes ; c'est dans cette arme qu'était sa puissance magique. Mais Djiwaô ne voulut pas la lâcher, car il était plus fin qu'elle. Ils se battirent. Sakatabéla voulut d'abord trancher la tête à Djiwaô. Elle le manqua.

[1] Ce détail montre que Sakatabéla est bien une femme blanche, dans l'idée du conteur. Les cheveux crépus des négresses ne sauraient, même dans un conte, servir à attacher la moindre des choses !

D'autre part, Djiwaô coupa une des têtes de Sakatabéla. La tête roula par terre.

Mais la mangeuse d'hommes essaya de nouveau de décapiter Djiwaô ; elle frappa à côté, car le chien du jeune homme lui mordait les muscles des jambes et Djiwaô coupa ainsi toutes les têtes de Sakatabéla les unes après les autres.... Il l'acheva, il la vainquit, car c'était un garçon fort habile.

II

Lorsqu'il l'eut ainsi tuée, il appela le domestique. Celui-ci lui remit les clefs et lui dit : « Regarde cette écurie. Quand tu l'auras ouverte, tu verras que c'est l'écurie des chevaux. Prends garde au cheval qui fera des façons pour sortir ; considère bien ce qu'il fera, car ce n'est pas un cheval, c'est un homme. »

Ils allèrent ensemble ouvrir toutes les portes. Le domestique lui montra aussi l'endroit où il tenait en réserve sa provision d'hommes à manger. Djiwaô ouvrit la porte de cet endroit-là, se pencha sur la trappe et cria : « Sortez ! J'ai tué Sakatabéla. » Les gens qui étaient là ne comprirent pas. Ils se disputaient et disaient : « Aujourd'hui c'est un homme du pays de Mapoute qui doit sortir, car hier celui qui a été mangé était un homme de Matolo. »

En effet, c'est ainsi qu'ils faisaient : le domestique allait en chercher un chaque jour, et chaque pays en fournissait un à son tour.

Ils faisaient donc un bruit terrible, craignant d'être

pris. Enfin ils en choisirent un d'un autre district et il sortit.

Quand il fut dehors, Djiwaô le renvoya dans la fosse et lui dit : « Retourne auprès de tes amis et dis-leur qu'ils sortent tous, car j'ai tué Sakatabéla. »

Arrivé au fond du trou, il leur annonça la chose. Alors ils sortirent tous et se dispersèrent de tous côtés.

Djiwaô leur dit : « Il faut que j'aille voir l'endroit d'où vous sortez. » Il y entra. Mais les voilà qui prennent des pierres et cherchent à le tuer en l'assommant dans son trou. Ils disaient : « Ce jeune garçon nous fera honte, car il est encore gamin et il a tué Sakatabéla, ce à quoi nous n'avons pu réussir [1]. » Mais Djiwaô sauta de côté et ils le manquèrent.

III

Quand ils furent partis, Djiwaô sortit de la cave, prit le cheval et s'en alla dans la ville des blancs avec son chien. Arrivé là, il trouva un endroit où personne n'avait encore construit de maison.

Or il possédait un anneau [2] qu'il portait à son doigt.

[1] Ce trait d'ingratitude et de jalousie peut paraître exagéré. Mais les noirs sont capables d'actes de ce genre. Il y a même une fine psychologie à la base de ce récit. Dans les guerres entre les blancs et les indigènes au sud de l'Afrique, ces derniers ont été constamment paralysés par leurs dissensions intestines. Lorsqu'un chef se distinguait par ses exploits, les autres, remplis d'une envie maligne, le trahissaient plutôt que de l'appuyer.

[2] L'idée de l'*anneau magique* semble d'origine européenne. Cependant on ne saurait soutenir à priori que l'esprit bantou est incapable d'imaginer une bague douée d'une puissance

Il mesura sur le sol une maison, prit cet anneau, le plaça sur la raie qu'il avait faite dans le sable et l'interrogea en ces termes : « Anneau, à qui es-tu ? » L'anneau répondit : « J'ai été l'anneau de ton père, je fus l'anneau de ta mère et maintenant je suis ton anneau, Djiwaô. » Alors le jeune homme lui dit : « Mets-toi à l'ouvrage et construis une maison. »

L'anneau construisit une maison magnifique, comme on n'en vit jamais. Au matin les blancs se rassemblèrent tous pour aller la voir. Les autorités elles-mêmes vinrent, et le Gouverneur lui donna sa fille en mariage. Elle vécut dès lors avec lui.

Cependant le cheval dit à Djiwaô : « Si ta femme t'interroge, ne va pas lui dire avec quoi tu as bâti ta maison, cette maison que tu as construite sans que personne ne te vît, de peur que l'objet en question ne perde son pouvoir. »

Il vécut avec sa femme ; mais celle-ci l'obséda de ses questions, lui disant : « Explique-moi comment cette maison a été construite et d'où viennent tous ces objets ! » Elle le pressait tous les jours de répondre, jusqu'à ce qu'enfin, un certain jour, il lui dit : « C'est avec cet anneau que j'accomplis ces merveilles. » Sa femme ajouta : « Et que lui dis-tu pour le

merveilleuse. L'anneau joue un assez grand rôle parmi les clans thonga du nord (voir *La langue thonga*, p. 18), et, quant à l'idée de donner des propriétés magiques de ce genre à un objet, elle se retrouve, par exemple, dans le conte cafre des *Cornes merveilleuses*, que Theal rapporte dans son livre (p. 158.) Ces cornes accomplissent des exploits analogues à ceux de l'anneau.

faire travailler? — Je lui dis : « Anneau à qui es-tu? » Et il répond : « J'ai été l'anneau de ton père, je fus l'anneau de ta mère, et maintenant je suis ton anneau, à toi, Djiwaô. » Alors je lui dis : « Mets-toi à l'œuvre, » et il se met à l'œuvre. »

La jeune femme dit : « C'est bien. » Elle se tut, mais elle nota l'endroit où il posait la bague. Puis elle sortit et alla en causer à un autre homme. Cet individu et elle prirent l'anneau et partirent pour un pays éloigné, comme qui dirait à Mapoute [1].

Au matin, Djiwaô se trouva tout seul et dénué, en plein air, car la maison avait suivi l'anneau.

Alors le Gouverneur envoya un gendarme pour arrêter Djiwaô, l'accusant d'avoir envoyé perdre sa fille. On prit aussi le cheval et on alla le mettre dans l'écurie du Gouverneur, près du chemin qui conduit à la fontaine. Djiwaô était bien malheureux dans sa prison. Il souffrait tous les jours. Le tonneau (qu'on lui avait donné pour aller puiser de l'eau [2]) le blessa : il lui vint des plaies. Bien qu'il le vît ainsi dans le mal-

[1] Ayant imaginé que ces deux personnages partent pour le district de Mapoute, qui forme l'extrémité du pays ronga au sud, le narrateur appelle *Gouanazi* le chef auprès duquel ils se rendent. C'était, en effet, le nom du roi de Mapoute. (Il s'est exilé depuis 1896). Pour aller de ces côtés-là, on doit passer la baie de Lourenço-Marques dans un endroit où elle est passablement resserrée et ne compte pas même un kilomètre de largeur. Sur la rive nord, les pêcheurs abordent tous les jours à partir d'une heure de l'après-midi pour vendre le poisson qu'ils ont pris le matin. Toutes ces circonstances locales ont servi pour composer ou du moins illustrer ce joli conte.

[2] C'est l'une des corvées habituelles des détenus, à Lourenço-Marques.

heur, le cheval se taisait, car il en voulait à Djiwaô en pensant à ce qu'il lui avait dit, à savoir : « Si même ta femme te le demande, ne lui dis pas avec quoi tu accomplis ces merveilles. » Or Djiwaô avait transgressé l'ordre du cheval.

Un jour, Djiwaô passant justement pour aller à l'eau, s'approcha du cheval et pleura auprès de lui. La bonne bête partagea avec lui sa nourriture, elle eut pitié du jeune homme et lui dit : « Djiwaô, ne t'ai-je pas recommandé, quand tu te marierais, de ne pas expliquer à ta femme les travaux merveilleux de l'anneau ?... Si tu lui révèles le secret, t'ai-je dit, tu verras ce qui arrivera ! » Puis le cheval ajouta : « Va sur la colline chercher une souris et ramène-la ici. » Il revint avec la souris et alors on envoya la souris et le chien à Mapoute à la recherche de l'anneau, auprès de la jeune femme et de son individu : car, dans l'endroit où ceux-ci s'étaient rendus, là-bas, à Mapoute, le lendemain matin après leur arrivée, ils avaient vu soudain paraître une maison qui était comme sortie de terre.

IV

Le chien arriva auprès de leur demeure et il cacha la souris dans la brousse. Quand la jeune femme vit ce chien, elle en fut très heureuse, car il y avait beau temps qu'elle n'avait pas vu de chien de son pays [1].

[1] Il y a, en effet, une fort grande différence entre les chiens des natifs, sortes de chacals maigres, affamés, et qui vont en

Elle ordonna à ses domestiques de lui cuire en hâte de la nourriture. Lorsqu'elle lui en eut servi une portion, le chien mangea. Mais il alla en donner à la souris.... Il en rejeta un peu pour elle et elle mangea.

Au coucher du soleil, la souris vint faire ses perquisitions. Elle fureta partout ; or la jeune femme, quand elle dormait, mettait toujours l'anneau dans sa bouche.

Ce jour-là, la souris ne découvrit point la bague. Au lever du soleil, elle se hâta d'aller se cacher. Lorsque le soleil fut descendu à l'horizon, elle revint durant la nuit, tandis que tout le monde dormait. Elle fureta,... elle chercha,... elle découvrit la bague dans sa cachette. Elle souffla sur le visage de la jeune femme. Celle-ci ouvrit la bouche. La souris introduisit tout doucement, avec grandes précautions, sa queue entre les lèvres,... elle la passa dans l'anneau et le fit sauter prestement dehors.

Puis le chien et la souris s'en retournèrent ; ils marchèrent, ils marchèrent et arrivèrent sur la grève, du côté sud de la baie. Quand ils s'apprêtèrent à traverser l'eau à la nage, le chien dit à sa compagne : « Donne-moi l'anneau, je le prendrai entre mes dents. » La souris refusa et dit : « Je le passerai le long de ma queue. » Tandis qu'ils nageaient, le chien dit à la souris : « Est-ce que l'anneau est toujours là ? » L'autre répondit : « Je sens ma queue qui pend toute lourde. »

troupes, hurlant, la queue basse, et les chiens des Européens, qui sont bien soignés, ont le poil luisant et sont beaucoup plus apprivoisés et agréables.

Et pourtant il y avait longtemps que la bague avait glissé ! Un poisson l'avait avalée au profond de l'eau.

Quand ils furent sortis de l'eau, sur la rive opposée, en ville, la souris regarda sa queue. Plus d'anneau ! Alors tous deux s'assirent et se mirent à pleurer, n'osant plus retourner à la maison !

Les bateaux des pêcheurs commencèrent à revenir au bord. Le chien alla flairer les poissons, mais il ne trouva pas celui qui avait avalé la bague. Enfin le dernier bateau arriva. En route, le batelier avait encore une fois jeté le filet et il avait attrapé le poisson en question. Quand il eut atteint le bord, le chien alla flairer les poissons et reconnut celui qui avait avalé la bague. Il l'emporta, s'enfuit et alla le déchirer : il trouva l'anneau et alors tous deux s'en retournèrent à la maison. Ils rencontrèrent Djiwaô qu'on avait sorti de prison. Il retrouva sa richesse, et le cheval aussi fut délivré. C'est alors surtout que la renommée de Djiwaô se répandit.

V

Il fut appelé par le chef Gouanazi, qui avait entendu parler des travaux merveilleux qu'il accomplissait. Il se rendit à la cour de Mapoute avec son cheval. A son arrivée, Gouanazi lui dit : « Je t'ai fait venir pour que tu ailles à Mozambique chercher ma femme, car personne ne peut en faire façon [1]. »

[1] Il y a des relations assez fréquentes entre Mozambique (Manga) et Delagoa par le moyen de bateaux portugais ou autres. La femme dont il est ici question est censée être fille

Djiwaô interrogea le cheval au sujet de la commission qui lui était donnée. Le cheval lui dit : « Exige de Gouanazi qu'il te donne deux perles et deux anneaux. » On les lui donna. Il entra dans un vaisseau et partit pour Mozambique.

A son arrivée il s'en alla apparaître tout à coup dans le village où demeurait la jeune fille. On le reçut avec bonté. Il dit aux gens : « Achetez-moi ma marchandise. » Quand la femme de Gouanazi vit les perles et les anneaux, elle en fut enchantée. Elle essaya de s'en orner. Djiwaô lui dit : « Oh ! il y en a en quantité sur mon vaisseau ! » La femme lui dit : « Ne laisse pas les autres en acheter avant que j'aie choisi, moi. » Alors le marchand dit : « Viens faire ton choix toi-même sur le vaisseau. » Ils partirent. Quand ils furent arrivés, Djiwaô déploya les voiles. Le vaisseau se mit en marche. Lorsque la femme de Gouanazi regarda au dehors, elle vit que le bateau était déjà au milieu de la mer. Elle dit : « C'est comme cela que tu m'appelais pour me ramener auprès de Gouanazi alors que je n'avais nulle envie d'y retourner ! » Lorsqu'ils furent parvenus à la haute mer, la jeune femme laissa tomber sa bague dans l'eau et un poisson l'avala. Ils arrivèrent enfin à Mapoute et Djiwaô dit à Gouanazi : « La voici, ta femme ! »

d'un chef noir de Mozambique que Gouanazi a épousée, mais qui, étant fort capricieuse, l'a planté là pour retourner chez ses parents. Les épouses noires désertent souvent le domicile conjugal lorsqu'elles ont quelque sujet de plainte. Alors le mari va à leur recherche et elles reviennent après avoir posé leurs conditions !

Mais celle-ci dit : « Qu'il retourne et aille chercher mes habits : car il m'a enlevée par surprise, comme une fugitive, et je n'ai rien pris avec moi. » Gouanazi appela Djiwaô et l'envoya de nouveau à Mozambique. Djiwaô alla le dire au cheval. Celui-ci lui répondit : « C'est bien, va seulement. A ton arrivée, tu diras aux gens : « Je suis revenu avec votre fille. Si je suis parti avec elle, c'est qu'elle m'a prié de ne pas la ramener à terre ; elle voulait aller faire son choix dans notre pays, là où il y a des quantités très grandes de perles et d'anneaux. »

Djiwaô partit. Il arriva à Mozambique. Les gens s'écrièrent : « Tiens ! c'est Djiwaô. » Il répondit : « Oui, c'est moi. Votre fille est là-bas, sur le vaisseau ; elle m'a envoyé chercher ses habits, car elle désire s'en revêtir et se parer de toutes les splendeurs qu'elle a rapportées. Le père et la mère de la jeune femme consentirent à lui donner les habits. Mais lui, à peine de retour au vaisseau, déploya la voile et partit. De retour à Mapoute, il alla leur remettre les habits.

Alors la femme de Gouanazi se dit : « Ha ! Comment donc a-t-il fait pour tromper mes parents et prendre mes habits ? Pour sûr, il les a tués ! » Elle ajouta : « Qu'il aille me rechercher mon anneau qui est tombé dans l'eau. » Gouanazi donna cette commission à Djiwaô. Celui-ci en parla au cheval, qui lui dit : « Va demander un immense hameçon à Gouanazi pour aller pêcher les poissons là où l'anneau est tombé, dans l'eau noire et profonde. » On lui donna l'hameçon. Il partit, alla pêcher dans l'eau noire et

profonde jusqu'à ce qu'il eût attrapé un grand poisson qu'il fendit par le milieu. Il prit la bague et s'en revint la donner à la femme de Gouanazi.

VI

Celle-ci dit alors : « Je ne veux plus voir cet homme vivant ! Il faut qu'il meure ! » En effet, Gouanazi ordonna à ses gens de couper du bois, de faire du feu, puis, lorsque la marmite serait chaude, d'y mettre Djiwaô afin de l'y brûler. Ils obéirent.

Alors Djiwaô dit au cheval : « On veut me tuer. » Le cheval dit : « Va te baigner et enduis-toi de graisse. » Quand il fut de retour, s'étant bien enduit de graisse, on le mit dans la marmite, on fit un feu énorme dessous. Puis les bourreaux dirent : « Otons le couvercle et allons nous tenir un peu loin, du côté où le vent ne souffle pas, car nous craignons de sentir l'odeur d'un homme brûlé ! » Mais lorsqu'ils découvrirent la marmite, Djiwaô sortit, ayant mis des habits de toute beauté, si beaux que jamais personne n'en a revêtu de pareils. Ils furent fort étonnés. « C'est, dirent-ils, que la marmite n'était pas assez chaude. » Ils l'y mirent une seconde fois ; il en sortit, paré de splendeurs plus brillantes encore qu'avant. Or Gouanazi désira, lui aussi, porter des vêtements semblables à ceux qu'avait Djiwaô au sortir de la marmite et il dit à ses serviteurs : « Allumez aussi un feu pour moi ; chauffez bien la marmite : moi aussi j'entrerai dedans et j'y trouverai les riches parures

avec lesquelles Djiwaô est sorti. » Lors donc qu'ils eurent allumé leur feu et que la marmite fut bien chauffée, le chef s'orna de ses beaux habits et se disposa à s'y rendre. Comme il marchait à travers les

Gouanazi entrant dans la marmite.

braises, il s'écria : « Aïe ! mes serviteurs, je brûle ! » Ils lui dirent : « Va seulement, ô chef ! tu trouveras la fortune. » Ils le poussèrent en avant ; il entra. Ils mirent le couvercle. Lorsqu'ils l'enlevèrent, ils le trouvèrent mort, brûlé par le feu [1] !

[1] Incident purement bantou. Le Lièvre a joué ce tour à la Gazelle, la Rainette aussi, comme nous l'avons vu plus haut

Lorsque le cheval vit que le chef entrait dans la marmite et qu'il n'en sortirait plus, il dit à Djiwaô : « Allons-nous-en ! » Et ils partirent et s'en allèrent là où ils s'en allèrent.

C'est la fin [1].

XXVI. *Bonaouaçi.*

Or un certain Gouverneur blanc épousa une dame blanche et celle-ci mit au monde une fille du nom de Minina. Cette dame avait une servante qui possédait un fils nommé Bonaouaçi, et celui-ci avait un camarade du nom de Tonyi. Ils demeuraient ensemble et dormaient dans la même chambre.

Or, une belle nuit, Tonyi fit un rêve et il pleura tout haut. Bonaouaçi lui dit : « Qu'as-tu donc rêvé pour que tu pleures ainsi ? » Il répondit : « Je ne te le dirai pas maintenant, car il fait nuit. Je te le dirai seulement demain matin, de peur que je ne rêve de nouveau la même chose. »

Quand ils se réveillèrent, le lendemain, Bonaouaçi le questionna de nouveau et l'autre lui dit : « Mon ami ! J'ai rêvé que j'étais le mari de la fille du Gou-

(p. 91 et 112). Le chef Gouanazi est encore chaud et vivant dans quelque village du Tongaland anglais où il s'est réfugié. Ce fait nous permet de mettre le doigt sur le caractère hautement fantaisiste de ce récit.

[1] Les aventures de Djiwaô ont été racontées à Titus par des femmes d'âge mûr demeurant à Nhlanguène, à trois quarts d'heure de la ville de Lourenço-Marques.

verneur, Minina. » Bonaouaçi répondit : « Peu importe, ce n'était qu'un rêve ! »

Or il passait justement quelqu'un qui entendit de la rue leur conversation et alla la répéter au Gouverneur. Il dit : « Je passais par le chemin et j'ai entendu Tonyi qui disait : « Je suis l'époux de Minina. » Alors le Gouverneur lui dit : « Va l'appeler. » Ils vinrent tous les deux.

Quand ils furent arrivés, le Gouverneur dit à Tonyi : « Qu'est-ce que tu as dit ? » Il répondit : « J'avais fait un rêve. » Le Gouverneur répliqua : « Tu n'avais pas seulement rêvé la chose. C'est un fait que tu l'as prise comme ta femme. Tu es son mari. » Il appela tous les blancs de la ville, les réunit et leur annonça cela. Tonyi le nia avec une grande douleur. Il déclara que c'était faux. Bonaouaçi leur demanda : « Est-ce que, lorsqu'on a rêvé une chose, cette chose-là est la réalité ? » Ils répondirent : « Oui, ce qu'on a rêvé, c'est la réalité. » Il les interrogea de nouveau : « Est-ce que, lorsqu'un homme a rêvé qu'il trouvait de l'argent, il peut aller à son réveil mettre la main dessus ? » Ils lui répondirent encore : « Certainement ! Ce qu'on rêve, c'est la réalité. » Ils ajoutèrent : « Nous mettons Tonyi en prison parce qu'il a commis ce qui est mal. » En effet, il fut arrêté et enfermé.

Bonaouaçi, de son côté, retourna chez lui.

De bon matin il se leva, prit une pioche, une pelle et un outil pour enlever les pierres, et il alla creuser contre la maison où le Gouverneur dormait. Or il y avait là une ordonnance qui se promenait de-

vant la porte. Ce soldat poussa Bonaouaçi de côté et lui dit : « Que fais-tu ici ? » Il répondit : « Rien du tout. Seulement j'ai fait un rêve ; laisse-moi creuser. » L'ordonnance reprit : « Et qu'as-tu donc rêvé ? Qu'est-ce que tu cherches ici ? » L'autre dit : « J'ai rêvé à de l'argent. »

Le garde alla réveiller le Gouverneur, car la maison menaçait déjà de s'effondrer. Il arriva, poussa le garçon de côté. Bonaouaçi lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie que vous m'empêchiez de travailler ? J'ai rêvé que je trouverais de l'argent ici et c'est toi qui le posséderas, monsieur le Gouverneur ! » On appela des gens et on leur dit : « Saisissez cet individu : il est dangereux, il est fou. » De nouveau les blancs furent convoqués et on leur dit : « Voyez-vous ce qu'a fait Bonaouaçi ? » Ils lui demandèrent : « A quoi pensais-tu ? Tu as été bien près de tuer le Gouverneur en faisant crouler sa maison sur lui ! — Messieurs les blancs, dit-il, écoutez que je vous dise pourquoi j'ai fait cela : j'ai rêvé telle et telle chose. — Mais, répondirent les juges, ce n'est point ainsi ! Quand on a rêvé quelque chose, ce n'est pas la réalité. — Pardon ! reprit-il. Comment donc, s'il en est ainsi, avez-vous pu arrêter hier mon camarade parce qu'il avait fait un rêve ? Vous avez dit que, en fait, il avait pris Minina comme femme. Moi aussi, par conséquent, je dois creuser sous la maison pour y trouver les pièces d'argent auxquelles j'ai rêvé. »

Ils lui dirent : « C'est bon ! Tu nous en as remontré. » On fit sortir son compagnon de la prison et ils s'en

retournèrent chez eux. Le Gouverneur dit alors à ses amis : « Que ferai-je ? » Ils lui dirent : « Tâche de l'attraper par d'autres ruses, auxquelles il ne saura comment échapper. »

Or Bonaouaçi mettait sa confiance dans le ciel [1]. Il recevait des conseils du ciel. Le ciel lui donnait de la sagesse lorsqu'il devait répondre aux questions devant le tribunal ou lorsqu'on lui faisait accomplir certains travaux par le moyen desquels on voulait le tuer. Il dit à Tonyi : « Ne crains rien ! Eux, ils se confient dans leur pouvoir terrestre ; moi, je compte sur le ciel. Je serai plus fort qu'eux. »

Le Gouverneur manda un jeune garçon avec une pierre à aiguiser les rasoirs qu'il avait cassée exprès. Il l'envoya à Bonaouaçi avec ces paroles : « Dis-lui bien qu'il me recouse cette pierre, qu'elle me revienne non cassée. » Bonaouaçi répondit : « C'est très bien. » Il prit un plat, y mit de la terre, le donna au jeune garçon, disant : « Va prier le Gouverneur de me fabriquer des aiguilles et du fil avec cette terre et qu'il me les renvoie afin que je recouse sa pierre. »

[1] Cette idée du *ciel* prêtant secours et donnant des conseils à Bonaouaçi est-elle une déformation de la notion chrétienne de Dieu que le conteur ronga aurait empruntée aux Portugais sans bien la comprendre ? Ou provient-elle de la croyance indigène dans le ciel comme étant une puissance impersonnelle ? (Voir à ce propos *Les Ba-Ronga*, 6e partie, chap. II.) Ce *ciel* est-il le même que celui dont il est question dans la *Route du ciel ?* Il est difficile de trancher cette question. Remarquons cependant que, dans le folklore bantou, ce sont plutôt des objets concrets qui donnent des avertissements de ce genre. Comp. les plumes de Moutipi, la peau d'hirondelle ou de souris dont parle le conte zoulou. (Voir p. 159.)

Le jeune homme revint vers le Gouverneur et lui dit : « Fabrique les aiguilles et le fil, j'irai les lui porter. » Mais le Gouverneur se dit : « Je suis venu à bout de lui, puisqu'il a été incapable de réussir ; qu'on l'arrête et qu'on l'amène ici. » Le messager alla dire à Bonaouaçi : « Le Gouverneur t'appelle. » Il se rendit auprès de lui. Le Gouverneur lui dit : « Quelle idée as-tu que je te fabrique des aiguilles et du fil avec de la terre ? » Il répondit : « Et toi, quelle idée avais-tu lorsque tu m'ordonnais de recoudre une pierre ? Que les tailleurs viennent et qu'ils la recousent ; s'ils en sont capables, moi aussi je pourrai le faire. » Alors les blancs dirent au Gouverneur : « Il a été plus fort que toi, sire ! Il ne saurait exécuter une œuvre qu'aucun homme n'a jamais été capable d'accomplir ! »

Le Gouverneur envoya de nouveau le jeune garçon dire à Bonaouaçi : « Maintenant, Bonaouaçi, bâtis une maison en l'air ; qu'elle ne repose pas sur le sol. Si tu ne peux pas y réussir, tu seras tué. » Bonaouaçi interrogea le ciel, qui lui conseilla de fabriquer un cerf-volant (*papagayi*). Il prit une ficelle et l'instrument partit en l'air, flottant là-haut. Puis il appela les charpentiers et les maçons et leur dit : « Aujourd'hui, maintenant même, le Gouverneur ordonne ceci : Bâtissez une maison, tout là-haut ; qu'elle ne repose pas sur la terre. » Ils enfoncèrent une échelle dans le sol et la dressèrent ; puis ils tâchèrent de monter avec des pierres et de la chaux. L'échelle tomba tout simplement. Ils dirent à Bonaouaçi : « Va déclarer au Gou-

verneur que cela nous est impossible. » Le Gouverneur dit : « Je n'ai pas demandé à d'autres de faire ce travail, mais c'est toi seul que j'en ai chargé. » Alors Bonaouaçi alla devant le tribunal et dit : « Ecoutez, messieurs les blancs ! Le Gouverneur m'ordonne de faire une maison ; or moi, je n'ai pas appris ce métier ; j'ai appelé les charpentiers et les maçons, ils n'ont pas pu. » Le Gouverneur dit aux juges : « Il mérite d'être mis à mort. » Mais ceux-ci répondirent : « Il a été plus fin que toi ! Puisque les autres aussi ont échoué, on ne peut le condamner. »

Ils s'en retournèrent chez eux ; Bonaouaçi en fit autant.

Le Gouverneur s'obstina et se dit : « Il y aura bien quelque chose qu'il ne pourra pas faire et que tout le monde fera ! Je vais trouver un autre moyen. »

Il réunit tout le monde, blancs et noirs, même les femmes et les enfants, et il leur dit : « Avalons tous un œuf de poule. » Chacun avala le sien. Mais Bonaouaçi ne fut averti de rien, ni sa mère, ni Tonyi. Le Gouverneur pensait : « Nous les tiendrons cette fois et les tuerons, puisqu'on ne les a pas avertis. »

Bonaouaçi interrogea le ciel, qui lui dit : « Puisque le Gouverneur a fait avaler un œuf à tout le monde et qu'il ne t'en a pas averti, toi, avale une poule, que ta mère avale un coq et que ton camarade avale une poussine. Quand ils t'appelleront et te diront : Allons sur la grève rendre nos œufs, n'aie pas peur, va avec eux. »

Or le Gouverneur dit : « Appelez Bonaouaçi ; qu'on

réunisse tout le monde sur la plage, là où le sable est très propre, au bord de l'eau. » Il commença par rendre son œuf. Tous, blancs et noirs, vomirent chacun le leur; c'était tout blanc par terre! Ils dirent : « Hé! Bonaouaçi, que fais-tu? Rends un œuf, toi

La ponte des œufs.

aussi, comme nous. » Il se tut. Le Gouverneur dit : « Maintenant nous l'avons vaincu, aujourd'hui! Attrapez-le et le tuez. »

Mais Bonaouaçi entendit alors le ciel qui disait : « A présent agis! » Alors sa mère rendit le coq; Bonaouaçi rendit la poule et son camarade la poussine. Le coq fit : *Kou-kou-lou-kou!* La poule et la poussine : *Kéré-kéré!...* et elles se mirent à pondre des œufs.

Elles pondirent des œufs en grand nombre, tellement qu'ils dépassaient même ceux des gens en quantité.

Le Gouverneur fut tout piteux ! Alors Bonaouaçi dit aux blancs : « Vous vous êtes couverts de honte, vous qui êtes des humains et qui avez pondu des œufs ! L'homme doit mettre au monde un être humain comme lui ! Allons ! Pondez de nouveau ! » Ils en furent incapables, tandis que les poules de Bonaouaçi pondaient toujours des œufs en grand nombre.

Alors les blancs dirent au Gouverneur : « Ce garçon-là, c'est le Lièvre ! Il est excessivement malin ! C'est le Rusé Compère[1], en vérité. Laisse-le tranquille. » Mais il se mit en colère et dit : « Je ne lui donnerai plus à accomplir de travaux, puisqu'il est plus malin que moi. La seule chose à faire c'est de se saisir de lui, tout simplement. Attachez-le avec des cordes dans un grand sac tressé et jetez-le à l'eau ; on verra s'il réussit à vivre dans l'eau ! Vous le mettrez dans un bateau et vous irez le précipiter au profond du fleuve. » Les blancs s'en allèrent chez eux chercher des cordes et un sac tressé[2]. Ils l'attachèrent dedans et y mirent même des pierres pour qu'il coulât plus vite à fond. Mais ils avaient oublié leurs rames à la maison et ils partirent tous les chercher, n'ayant pas de crainte puisqu'il était dans le sac et qu'il ne saurait plus trouver de ruse pour s'échapper.

[1] Nouachisisana, surnom du Lièvre.

[2] *Nhalaba*, en ronga. C'est un panier, le plus grand de ceux que fabriquent les indigènes et qui sert à mettre le poisson.

Ils prirent avec eux Tonyi. Il ne resta que sa mère qui pleurait sur le rivage.

Tandis qu'ils allaient chercher leurs rames, tout là-bas, voici qu'on entendit un jeune homme, un passant, qui venait le long de la grève en sifflant. Alors le Rusé Compère s'écria : « Ho! ho! hélas! Voilà que les autorités ont déclaré qu'elles me tremperaient dans l'eau et que je serais le mari de la fille du Gouverneur! Mais moi je n'en ai nulle envie! Je n'en veux rien! » Le passant lui dit : « Serait-ce possible! Que dis-tu, mon ami? » Il répondit : « Oui! On m'a mis dans ce sac pour aller me plonger dans l'eau afin que je devienne le mari de la fille du Gouverneur. Mais, moi, je n'en ai nulle envie. » Le passant s'écria : « Comment, tu refuses donc de régner? Si seulement, moi, je pouvais devenir le mari de la fille du Gouverneur! » Le Rusé Compère lui dit : « Tu as donc envie de l'épouser? — Assurément! j'en ai fort envie! — Eh bien, as-tu un couteau? — Oui, j'en ai un. — Dépêche-toi de couper les cordes; tu entreras dans le sac avant qu'ils reviennent, car ils pourraient refuser de t'accepter. — Mais, s'ils refusaient vraiment? dit l'autre. — Non, le Gouverneur a dit que celui qui aurait le courage de se laisser plonger dans l'eau épouserait sa fille. »

Le voilà qui sort. Celui qui était dehors entre. Le Rusé Compère l'attache, l'attache, l'attache. Lui-même se jette à l'eau, dans le fleuve, et va s'asseoir sur l'autre rive, là-bas.

Les blancs revinrent et dirent : « Ah! toi qui trom-

pais le Gouverneur, toi, le Lièvre, le malin qui te vantais de l'avoir emporté sur lui ! Aujourd'hui n'es-tu pas bien mort, dis ? »

Sa mère était là, tout près, qui pleurait. Elle se disait que, quand même il avait échappé, on finirait bien par le tuer, puisqu'on employait la violence.

L'homme qui était dans le sac leur dit : « Ce n'est pas Bonaouaçi ! Coupez un peu le sac, vous me verrez ! » Ils refusèrent, disant : « Tu as envie de sortir, voilà tout. Non ! Non ! »

Ils allèrent le jeter dans l'eau, au milieu de la rivière. Le Gouverneur était là, debout, à sa fenêtre, regardant l'eau. Il vit qu'il avait enfin vaincu Djiwaô, et s'en réjouit infiniment. Le soleil se coucha. Sa mère alluma du feu sur la plage, à l'endroit où elle était restée, pleurant son fils. Celui-ci se lança de nouveau à la nage et revint de ce côté-ci du fleuve. Il dit à sa mère : « Lève-toi, allons à la maison. » Sa mère eut peur ; elle lui dit : « Comment, mon fils ? Ils nous tueront ! » Il répondit : « Je n'ai nulle peur, ma mère, de personne sur la terre ; je ne crains que le ciel. Tant que le ciel ne me tue pas, les hommes ne me pourront rien. » Sa mère prit courage. Ils retournèrent à la maison et allèrent se reposer.

Au matin, il sortit ; tout le monde le vit. Il n'avait aucune crainte ; il était vivant. Le Gouverneur dit : « C'est à cause de sa mère qu'il vit. Elle est restée sur le rivage ; elle y a allumé du feu.... Faites-le venir. »

Le Rusé Compère alla auprès de lui et lui dit : « Pourquoi, mon seigneur, te donnes-tu tant de peine

pour moi? Vous ne me pouvez rien, tant que le ciel ne l'aura pas permis. » Le Gouverneur lui répondit : « C'est à cause de ta mère, que tu es encore là. Tu es sorti de l'eau et tu es venu te chauffer à son feu. Tu serais mort de froid, si elle n'avait pas allumé ce feu sur le rivage. » Le Rusé Compère dit alors à tous les blancs : « Ecoutez, mes seigneurs. Vous m'avez plongé dans l'eau. Mais le ciel a fendu le sac et a coupé les cordes. Il m'a fait aller au travers des flots et des vagues et a été me déposer de l'autre côté de l'eau, là-bas. » Malgré tout, le Gouverneur insista et dit : « Quand même il était là-bas, sur l'autre rive, il se chauffait au feu de sa mère, sinon il serait mort de froid. »

Alors le Rusé Compère leur dit : « Attendez ; vous me tuerez plus tard. Je désire auparavant vous offrir un dîner. » Il alla inviter tous les blancs et tous les noirs et leur dit : « Vous dînerez chez moi, demain. »

On procura des bœufs, du riz, des marmites, du bois, tout au monde et tout cela fut mené sur le rivage. Puis on fit passer les bœufs, l'eau, les marmites de l'autre côté du fleuve, le bois restant de ce côté-ci. Ils tuèrent les bœufs, sur la rive opposée, mirent la viande dans les marmites, versèrent l'eau et posèrent les marmites sur l'âtre ; mais il n'y avait point de feu! Ceux qui étaient restés de ce côté-ci du fleuve avaient reçu l'ordre de bûcher le bois et d'allumer un grand feu. Les blancs, les invités, qui avaient traversé la rivière, lui dirent alors : « Le soleil va se coucher et il n'y a pas de feu sous les marmites. Comment la viande cuira-t-elle? » Il leur dit : « N'ayez peur ; elle cuira. »

Le soleil se coucha et rien n'était cuit. (On voyait un grand feu de l'autre côté du fleuve.) Le Gouverneur dit alors : « Aujourd'hui, il faut le tuer ; nous, les autorités, nous avons passé l'eau pour venir manger ; nous n'avons rien eu à mettre sous la dent ; il n'y a pas même eu un peu de café à boire. » Les autres blancs dirent aussi : « Aujourd'hui, tu nous a maltraités en nous faisant avoir faim ; nous n'aurons plus pitié de toi. » Il leur répondit : « Taisez-vous ! Ne dites rien ! Je vous ai dit que le ciel m'avait sauvé de l'eau et vous dites que j'aurais dû mourir de froid, mais que j'ai été sauvé par le feu que ma mère avait allumé de l'autre côté de la rivière. S'il en est ainsi, cette viande qui est ici, pourquoi ne pourrait-elle pas cuire parfaitement bien au moyen du feu qui est là-bas, puisque, moi aussi, je me suis chauffé au brasier à travers le fleuve ? » Alors les blancs dirent : « Sire ! Si tu veux t'obstiner à lutter avec lui, son ciel te tuera. Pour nous, nous ne voulons plus avoir affaire avec lui. »

Quand ils furent de retour, il remercia son ciel de l'avoir ainsi délivré. Le lendemain, on cuisit, on fit honneur à son dîner. Ce fut une fête de réjouissances pour tout le monde et le Gouverneur lui-même se réjouit[1].

[1] Ce conte, que nous tenons de Camilla, n'a nullement pour but de tourner en ridicule les autorités ; il veut seulement glorifier la sagesse d'un jeune homme au cœur bon, qu'une puissance surnaturelle a rendu vainqueur de toutes les embûches.

XXVII. *Les trois vaisseaux.*

Il y avait une fois un homme blanc qui avait trois fils. Le premier, c'est Le-Vent; le second, c'est Le-Miroir ; le troisième s'appelait La-Poudre.

L'aîné dit : « Mon père, je te demande un vaisseau. — Tous les miens que voici ne te suffisent-ils pas? dit le père. — Non! je voudrais posséder mon propre vaisseau. » Le père fit selon son désir; il réunit des ouvriers qui coupèrent des troncs fourchus et construisirent un vaisseau. Ils étaient près d'avoir terminé quand le puîné demanda, lui aussi, un vaisseau. « Tous les miens que voici ne te suffisent-ils pas? » demanda le père. Mais il insista, lui aussi, pour avoir le sien. On le lui fabriqua.

Comme les ouvriers arrivaient au bout du travail, le cadet fit la même requête. On lui en prépara aussi un.

Or, il faut dire qu'ils étaient tous épris de la même jeune fille; ils ne se l'étaient pas dit les uns aux autres; ils n'en avaient pas causé à leur père. Cette jeune fille n'avait ni frère ni sœur.

Leur père leur prépara de la marchandise et les envoya la vendre dans un pays lointain. Ils partirent et dormirent en route pendant six mois. Enfin ils arrivèrent et sortirent de leurs vaisseaux.

Le petit bateau de l'aîné atteignit le bord en trois

brasses. Le second rama deux fois et atterrit ; le cadet ne rama qu'une fois et arriva au bord.

Les gens du pays de Mabota[1] se chargèrent des marchandises de l'aîné et l'installèrent pour faire le commerce dans leur pays. Ceux de Tlabane[1] prirent le second ; les gens de Matolo[1] vinrent chercher le troisième. Ils s'étaient donné rendez-vous sur leurs vaisseaux pour un certain jour, non pas pour retourner à la maison, mais pour célébrer une fête[2].

Lorsqu'ils étaient encore occupés à vendre leur marchandise, avant que le jour du rendez-vous fût arrivé, une vieille femme vint auprès de l'aîné, portant un vieux panier percé. Il dit à la vieille : « Salut, grand' mère. » Celle-ci de répondre : « Bonjour, mon petit-fils. — Que désires-tu ? — Je ne veux rien acheter ; je voudrais te vendre ce vieux panier ! — Qu'en ferais-je donc ? » dit le marchand. Elle répondit : « Mon petit-fils, tu as mis six mois à faire le voyage pour venir ici, n'est-ce pas ? Eh bien, grâce à ce panier, si tu pars un jour à midi, tu seras à la maison le lendemain à midi. » Il répondit : « Très bien ! Combien d'argent

[1] Mabota, Tlabane et Matolo sont les trois districts les plus rapprochés de Lourenço-Marques, au nord-est, au nord-ouest et à l'ouest. Ces trois hommes sont probablement des Hindous qui sont venus faire le commerce à Delagoa. On en compte plusieurs centaines dans la contrée. Ils arrivent dans la baie dans des vaisseaux à voile et de là se rendent au rivage en petit bateau.

[2] Les musulmans célèbrent religieusement leur *Ramadan* à Lourenço-Marques. Les noirs disent que c'est leur *Kiçimouçi*, mot qui vient de *Christmas* (Noël, en anglais). Il s'agit certainement ici de cette fête annuelle.

demandes-tu ? — Dix livres sterling. » Il les lui donna.

Puis la vieille s'en alla aussi chez le second des frères, portant avec elle un miroir. Elle le salua en arrivant, et lui dit : « Salut, mon petit-fils ! — Salut, grand'mère, » répondit-il. Elle ajouta : « Ne veux-tu pas m'acheter mon miroir ? » Il répondit : « Mais qu'est-ce à dire ? On y voit du noir. Quand je me regarde dedans, j'aperçois en même temps autre chose ; on dirait qu'il n'est pas bien clair. — Regarde bien, » dit-elle. Il prit le miroir, se vit dedans ; puis il vit aussi sa mère et son père qui mangeaient à table, puis la jeune fille qui était en train de se baigner. Il dit à la vieille femme : « Quel prix en fais-tu ? — Dix livres sterling, » dit-elle. Il les lui donna et acheta le miroir.

La vieille alla enfin chez le troisième frère ; elle avait avec elle de la poudre. Elle arriva et lui dit : « Achète-moi ma poudre. — Hé ! dit-il, il y en a bien assez dans la maison de mon père ! — Oui, dit-elle, mais crois-tu que ce soit de la même ? Donne-moi un fusil. » Il refusa. Elle en prit un, tira sur un homme, le tua, puis alla le frotter avec cette poudre et il ressuscita : on ne vit plus même de plaie. Alors le marchand lui dit : « Combien en veux-tu ? — Dix livres, » dit-elle. Il les lui donna et elle partit.

Le jour pour lequel ils s'étaient donné rendez-vous arriva. Ils retournèrent à leurs vaisseaux. Parvenus à la plage, ils entrèrent dans leurs petits bateaux. L'aîné partit le premier ; il rama trois fois et arriva à bord ; puis le second rama deux fois et le troisième une seule,

Camilla, la conteuse émérite[1].

et ils se réunirent sur le vaisseau de l'aîné où ils devaient faire leur festin ensemble. Lorsqu'ils eurent fini

[1] Elle se tient debout devant sa maisonnette de tôle, sur la colline de Lourenço-Marques.

de manger, ils se montrèrent les uns aux autres ce qu'ils avaient trouvé.

Le premier dit : « Je me suis amusé à acheter avec mon argent un vieux panier ! » Les autres de s'étonner. « Comment donc, puisqu'il y en a tant dans la maison de notre père ! » Il leur répondit : « Je puis, par son moyen, arriver aujourd'hui même, à midi, à la maison, quand bien même nous avons mis six mois à faire notre voyage. »

Le second dit : « Moi aussi, j'ai fait des bêtises avec mon argent ! » Il leur montra le miroir. Ils lui dirent : « En effet, nous allons le jeter dans la mer ! — Arrêtez ! dit-il. Je vais vous montrer l'usage de ce miroir. » Ils y regardèrent et virent leur père et leur mère.

Alors le troisième, à son tour, leur dit : « Appelez-moi un imbécile : j'ai acheté de la poudre ! — Comment donc ! dirent ses frères. N'y en a-t-il pas en quantité chez notre père ? Donne-la que nous la répandions par terre ! » Il n'y consentit pas, mais prit un fusil et tira sur son Cafre. Celui-ci tomba à terre, mais le marchand le frotta avec sa poudre et il revécut. Alors ils s'amusèrent royalement ! Ils commencèrent à se tirer dessus et à se ressusciter mutuellement !

Puis ils prirent le miroir pour se regarder et ils virent que les gens de leur village, là-bas (en Inde), étaient réunis sur la place et que la jeune fille qu'ils aimaient était morte ; on lavait justement son corps. Alors ils retournèrent chacun sur son vaisseau et dirent : « Hé ! Le-Vent, dépêche-toi ! » L'aîné prit son panier et l'adjura disant : « Fais-nous arriver avant

qu'elle soit enterrée. » Ils arrivèrent avant l'enterrement et dirent à leurs parents : « Montrez-la-nous. — Elle est morte, » leur dit-on. Mais ils se hâtèrent de prendre de la poudre, de l'en frotter et elle ressuscita.

Alors l'aîné dit : « Elle est à moi, car c'est moi qui ai fait faire hâte, afin que nous la trouvions avant qu'elle fût enterrée. » Le second dit : « Non ! c'est moi qui ai tout vu avec mon miroir ! » Le cadet, La-Poudre, dit : « C'est moi qui l'ai ramenée à la vie. »

Ils commencèrent à se disputer et prenaient déjà leurs épées pour se tuer les uns les autres.

Alors un vieillard leur dit : « Arrêtez, enfants du chef ! Si je parle mal, vous me tuerez, moi ! » Ils lui dirent : « Dépêche-toi de dire ce que tu as à dire ! » Il ajouta : « Tous vous avez bien mérité ; et maintenant... au premier qui aura dit : « Maman[1] ! »

XXVIII. *Likanga.*

Conte koua[2].

Il y avait une fois un jeune homme qui était magnifique de figure. Il était plus beau que tous les autres

[1] Sous-entendu : « C'est lui qui aura la belle ! » Ce conte finit ainsi brusquement. Il vient encore de Camilla. Son caractère exotique est très frappant, lors même que le cadre de l'histoire soit tout a fait ronga.

[2] Les Koua ou Makoua de Mozambique sont fort nombreux à Lourenço-Marques et il semble que leurs contes y soient devenus populaires. Les N^os V, VI et XV du présent recueil viennent peut-être d'eux. En voici encore un auquel Camilla

jeunes gens du pays. Il possédait des bœufs en grand nombre et des richesses immenses. Les jeunes filles de la contrée désiraient toutes qu'il les épousât. Il n'avait ni père, ni mère. C'était un orphelin.

Attirée par sa beauté, une jeune fille partit de chez elle, se para de ses plus beaux atours et alla chez lui pour se faire agréer comme sa femme[1]. Elle vit, non loin de son village, une vieille femme qui lui fit signe de passer auprès d'elle. C'était une affreuse vieille, toute couverte de saleté et de vermine. La jeune fille ne voulut pas se rendre à son appel, bien habillée comme elle était, et elle passa outre avec mépris.

Quand elle arriva chez le beau jeune homme, celui-ci la reçut avec grand empressement et lui demanda pourquoi elle venait. « Pour être ta femme, répondit-elle. — Très bien, dit-il, ma compagne! » Et il lui montra toutes ses richesses, et la viande qu'il avait, et le riz et tout le reste.

Elle se mit à cuire. Il y avait de tout en abondance. Quand la nourriture fut cuite à point, il la surveilla du coin de l'œil. Elle voulut en prendre un peu avec la

attribue la même origine. C'est, au reste, un vrai conte bantou. A noter le rôle joué par la vieille femme hideuse comme dans la *Route du ciel.*

[1] C'est la coutume chez les Zoulous qu'une jeune fille aille ainsi au domicile d'un jeune homme pour... briguer sa main. Elle arrive au village et reste debout sans parler. Si on l'agrée, on tue pour elle une chèvre, sinon on lui donne un tison ardent pour lui faire comprendre qu'elle doit aller allumer son feu ailleurs (voir Callaway, p. 60). Les Makoua de Mozambique ont peut-être la même coutume. Les Ba-Ronga ne la possèdent point et la trouvent immorale.

cuiller et la goûter. Il lui arrêta la main et dit : « Non ! ton affaire c'est de cuire ; manger, cela ne te regarde pas. » Il prit lui-même la marmite et avala tout. Il ne resta donc rien à la jeune fille. A midi, il fit la même chose, le soir aussi. La belle mourut de faim. Il y avait près de chez lui un immense creux. Il la tira par les pieds et l'y précipita.

D'autres jeunes filles arrivèrent après elle, désirant se marier avec lui. Elles refusaient toutes de s'arrêter chez la sale petite vieille et, arrivées chez le jeune homme, elles mouraient comme la première. Leurs parents ne s'inquiétaient pas. Ils se disaient : « Elles sont ses femmes ; rien d'étonnant à ce qu'elles ne reparaissent plus : elles vivent avec lui. » Ainsi toutes les filles du pays y passèrent les unes après les autres, et il en vint même d'autres contrées qui subirent le même sort. Le grand creux se remplissait.

Un beau jour, une jeune fille arriva d'un pays lointain pour se marier, elle aussi, avec le beau jeune homme. La vieille l'appela. Elle tourna la tête de son côté et alla vers elle. « Ah ! fit la vieille, tu as de la chance ! Toi, du moins, tu échapperas ! Toutes celles qui y sont allées jusqu'ici ont fait fi de moi, parce que je suis décrépite, crasseuse et couverte de vermine, et elles sont mortes. Toi, tu es venue ; je te dirai ce qu'il te faut faire. Cet homme les tue par la faim. Quand elles veulent goûter de la nourriture, il les en empêche. Mais toi, quand il voudra te défendre de manger, dis-lui seulement : « Pourquoi m'empêches-tu, mon mari Likanga ? » Tu verras ce qui arrivera. »

La jeune fille eut peur. Elle dit : « Et si j'allais oublier ce nom ? — Tu le chanteras tout le long du chemin, » dit la vieille.

Elles passèrent la nuit ensemble, et le lendemain la jeune fille se mit en route. Elle fut fort bien reçue par le beau garçon, qui lui dit : « C'est bien, ma femme,

La mort de Likanga.

regarde mes richesses ; vois mes marmites ; c'est toi qui es mon épouse. » Il lui ordonna de cuire son repas. Quand elle voulut goûter la nourriture, il l'en empêcha en lui disant : « Ce n'est pas ton affaire de manger ; ton seul travail, c'est de cuire. » Elle répondit : « Mais, voyons ! je t'en prie, mon époux ! Pourquoi me défends-tu de manger, mon époux Likanga ? » En entendant prononcer son nom, il tressauta, partit pour sa hutte, se para de ses beaux habits et vint danser

autour d'elle en jouant sur sa harpe à une corde[1]. Il chantait :

Qui te l'a dit, qui te l'a dit, mon nom, ô mon épouse ?

Elle répondit : « Que fais-tu ? Tu as perdu le sens, mon époux Likanga ? » A l'ouïe de ce nom, il fut encore plus agité et chantait toujours, en s'accompagnant :

Qui te l'a dit, qui te l'a dit, ce nom, mon épouse ?
Je vais me tuer, je vais me jeter au fleuve !

Il partit. Elle le suivit disant : « Mais, voyons ! Mais, voyons ! Je t'en prie, mon époux Likanga ! » Il se jeta à l'eau. Elle l'en retira disant : « Pourquoi veux-tu te suicider, mon époux, mon époux Likanga ? » De nouveau, à l'ouïe de ce mot, il se précipita au fond de la rivière. Dans l'eau, on l'entendait joüer encore sur sa harpe et chanter, tout en suffoquant :

Quou tou l'ou dout, ce nou ?... (Qui te l'a dit, ce nom ?)

Elle le suivit, le saisit, voulut le sauver en lui disant : « Mon époux Likanga ! mon époux Likanga ! » Mais il mourut.

Elle revint. Le village était désert. Elle prit tout ce qu'elle voulut et retourna chez elle disant : « Ce n'est pas dommage qu'il soit mort ! Il en a tué assez d'autres ! »

[1] Le *chitchendje*, instrument formé par un arc dont la corde unique est en fibres ou en fil de fer. Voir p. 22 et planche, p. 27.

XXIX. *Le jeune garçon et le Grand Serpent.*

Conte musulman[1].

Il y avait une fois un roi si pauvre, qu'il s'était mis à pêcher pour gagner sa vie. Il attrapait des petits poissons et allait les vendre. Un jour il vit un Grand Serpent à sept têtes. Ce monstre lui dit : « Que fais-tu ici ? — Je viens à la pêche, dit le roi, pour me procurer ma subsistance, car je n'ai rien. — Eh bien, je vais te donner beaucoup d'or à la condition que tu m'abandonnes la première chose que tu trouveras chez toi en rentrant. »

Il accepta toutes ces richesses et s'en retourna.

En arrivant chez lui, il rencontra sa femme qui était

[1] D'après Sofia, ce conte viendrait de l'Inde, des Arabes de Goa, de Bombay ou peut-être de Zanzibar qui ont fondé des maisons de commerce à Lourenço-Marques. Ils y épousent des femmes noires et arrivent à parler couramment le ronga. Chose curieuse, deux des contes recueillis par M. Chatelain, sur la côte occidentale de l'Afrique, présentent des ressemblances frappantes avec celui-ci. L'un, c'est *Na Nzua di Kimaueze,* où l'on retrouve l'incident du Grand Serpent (qui est appelé dans le conte angolais l'esprit de la rivière) ; l'autre, c'est l'histoire de *Nianga dia Ngenga* (p. 222), un individu qui a aussi des ennuis avec sa femme, parce qu'il comprend le langage des animaux. Mais il s'en tire beaucoup moins intelligemment que notre héros! Il révèle son secret et meurt ! Ces coïncidences ne nous permettent pas d'admettre définitivement l'origine indoue de ce conte.

en espérance. « Oh ! se dit-il, il faudra que je donne au Serpent l'enfant qui me naîtra[1] ! »

L'enfant naquit. C'était un garçon. Il grandit, il grandit. Un beau jour, le Serpent vint le réclamer. Le père appela son fils dans la maison et lui dit : « Mon enfant, il faudra que j'aille demain te jeter à l'eau pour te donner au Grand Serpent ! — C'est bien, répondit le garçon, fais comme tu penses. »

Durant la nuit, le jeune garçon chanta tout du long. Il arriva deux hommes habillés de blanc qui lui dirent : « Comment peux-tu chanter ? Ne sais-tu pas que ton père va te livrer au Grand Serpent à sept têtes ? — Je le sais bien, dit-il. Mais qu'y faire ? Puisque je serai mort demain, il faut bien que je chante aujourd'hui ! » Ils lui dirent : « Fais ce que nous allons t'ordonner. Demande à ton père sept cruches de lait et place-les à chacune des portes des chambres. Tu verras ce qui arrivera. »

Le jeune garçon demanda les sept cruches, les remplit de lait et les mit aux portes. Puis, le soir venu, il se remit à chanter tout haut, toute la nuit.

Le Grand Serpent arriva en rampant et dit : « J'ai faim ! » L'enfant lui montra une cruche ; il but le lait avec une de ses têtes. Il s'écria : « J'ai encore faim ! » Le garçon lui montra la seconde cruche et ainsi de suite jusqu'à ce que ses sept têtes eussent fini de boire les sept cruches.

Alors le Serpent lui dit : « C'est bien ! Je suis ras-

[1] A remarquer l'analogie de ce début avec les histoires de Moutipi et Moutikatika (p. 158).

sasié ! Maintenant tire la langue et j'écrirai quelque chose dessus ; mais tu ne le diras ni à ton père, ni à ta mère, ni à tes frères, et, quand tu seras marié, tu n'en diras rien non plus à ta femme. » Il fit ainsi et partit. Or le jeune homme obtint par là le don de comprendre ce que disaient les bêtes. Il les entendait converser ; il riait, mais n'en parlait à personne.

Un jour, il alla aux champs, monté sur son âne, tandis que le bœuf tirait la charrue. Le bœuf regarda l'âne par-dessous et lui dit : « Toi, tu n'es qu'un paresseux ! Tu te promènes, tandis que, moi, on m'attelle à cette lourde charrue. » Le garçon éclata de rire.

Vint pour lui le temps de se marier. On lui trouva une femme et ils demeurèrent ensemble.

Un jour, des oiseaux vinrent se percher sur les arbres de la cour, tandis que les poules picoraient. Ils se mirent à dire : « C'est une belle chance qu'ont les poules ! Elles trouvent leur nourriture tout près ; on la leur donne, tandis que nous, quand nous allons manger dans les champs, on nous chasse. » Le musulman rit en entendant cela. Alors sa femme se mit en colère et lui dit : « Tu te moques toujours de moi, parce que tu trouves que je suis laide ! — Mais non ! dit-il ; je ne me moque pas de toi ; je ris, tout simplement. » Elle ne voulut rien entendre et entra dans la maison. Il l'y suivit. Le chat s'y trouvait justement.

Un coq arriva et se mit à piquer des miettes par terre. Le chat lui dit : « N'as-tu pas honte de venir ainsi dans la chambre et d'y manger quand le patron se chicane avec sa femme ? » Le coq répondit : « Hé

non! Je n'ai pas honte! Pourquoi est-ce que je me gênerais? Qu'ont-ils à se disputer ainsi? — Oh! elle est fâchée parce qu'il rit toujours; car il comprend ce que nous disons; or elle croit qu'il se moque d'elle; il a beau s'en défendre. Elle lui en veut! » En entendant cette conversation, le mari se remit à rire. Sa femme fondit en larmes, disant: « Pourquoi me trouves-tu ainsi nigaude! Voilà que tu ris de nouveau de moi! — Pas du tout, dit-il. Quand je t'ai épousée, ne t'ai-je pas choisie parce que tu es belle et intelligente? »

Le coq dit au chat: « Oh! chez nous, quand on ne s'entend pas, le mari prend un bâton et remet la femme à la raison! »

A l'ouïe de ces paroles, l'homme s'en alla quérir une verge et, comme sa femme l'accusait toujours de se moquer d'elle, il la battit comme il faut. « Pardon, dit-elle, je ne dirai plus que tu te ris de moi! » Et elle se tut.

Voilà la fin!

XXX. *La fille du roi.*

Conte portugais[1].

I

Un certain roi avait une fille dont les mœurs étaient fort mauvaises. Elle demandait à son père de lui acheter des souliers. Il lui en donnait, mais voilà que, le

[1] *Sofia* déclare que ce conte a été transmis aux indigènes par des jeunes Ba-Ronga travaillant en ville pour des Portugais. Ils l'ont entendu raconter à leurs maîtres *en portugais* et

matin suivant, ils étaient déchirés. Il fallait lui en procurer tous les jours de nouveaux.

Le roi décida de placer un gendarme dans la chambre de sa fille, afin qu'il la surveillât et vît ce qu'elle faisait durant la nuit. Il se coucha ; elle aussi ; mais, auparavant, elle lui donna une tasse de thé où elle avait mis une médecine pour le faire dormir.

Quand il fut endormi, elle prit une épingle, le piqua plusieurs fois ; il ne bougea pas. Le lendemain, il ne put rien raconter de ce qui s'était passé ; or les souliers étaient de nouveau en loques. Alors le roi le fit exécuter. Un autre fut placé la nuit suivante dans la chambre de la princesse. Il en alla de même : tous y passèrent, tous y restèrent.

Enfin, ce fut le tour de Jean[1]. C'était un rusé, et il n'avait pas envie de mourir. Quand la jeune fille lui donna une tasse de thé, il l'accepta, mais la versa dans une sacoche qu'il portait au côté. Il se coucha. Elle le piqua en lui disant : « Bon ! bon ! toi, tu ne te réveilleras plus ! » Mais il ne dit rien, quoiqu'il ne fût pas endormi. Durant la nuit, il entendit quelqu'un heurter. La princesse s'habilla et sortit. Il la suivit

l'ont redit en ronga à leurs mères, qui lui ont donné la forme que voici. — Ajoutons que les véritables contes des noirs gagnent énormément lorsqu'on les entend lire à haute voix. Ils n'ont pas été composés pour être écrits et lus dans le silence mais pour être dits en société, autour du feu !

[1] La conteuse l'appelle correctement Joâo et non pas Djiwaô comme le héros de notre conte N° XXV. Le nom portugais de Joâo n'a pas encore été déformé en passant par les lèvres d'une foule de narrateurs. Le récit, lui aussi, a conservé davantage le caractère européen.

sans être vu. Elle entra dans une voiture. Il se jeta entre les roues, s'y blottit et partit avec l'équipage. Bientôt ils arrivèrent dans un endroit où il y avait des fleurs blanches. Les gens crièrent à la jeune fille : « Regarde ce qu'il y a là-dessous. » Elle n'y fit pas attention. Lui, cueillit ces fleurs et les mit dans sa besace. Plus loin, ils entrèrent dans un pays nouveau où il y avait des fleurs particulières. Il en ramassa, les mit dans son sac.

Enfin, ils atteignirent la grande maison de Satan. Elle y entra ; il la suivait sans être vu. Satan parut, vint à sa rencontre avec ses grandes cornes bien plantées. La table fut préparée. Elle s'y assit avec lui. Mais quand elle voulut mettre un morceau de viande dans sa bouche, Jean le lui enleva prestement avec la fourchette et le mit dans sa besace sans être vu. Elle voulut boire une cuiller pleine de liqueur ;... il la lui prit de la même manière. Alors elle dit à Satan : « Je ne sais pas ce qu'il y a aujourd'hui.... Quand je veux manger, cela part ! » Ils se mirent à danser. Puis le moment de s'en retourner arriva ; Satan la raccompagna. Quand ils voulurent se séparer, le soldat coupa la tête à Satan et la jeta dans la sacoche. Puis ils rentrèrent.

Au matin, le roi vint voir ce qui s'était passé. Il cria : « Jean ! » Le soldat répondit : « Laissez-moi, je dors ! — Veux-tu donc être tué ? Tu n'as rien à nous apprendre ? — Si fait ! Mais assemblez une foule de gens ; je ne veux pas vous raconter tout cela à vous seul ! »

Le roi réunit ses grands. On fit venir la princesse et aussi Jean. La jeune fille pensait qu'on ne saurait

rien, mais Jean lui dit : « Regardez ! » Il sortit les fleurs blanches de la sacoche. « Reconnaissez-vous ces fleurs ? Ce sont celles au milieu desquelles vous passiez quand les gens vous criaient de regarder ce qu'il y avait dessous ! » Elle répondit : « Je ne sais ce que tu dis ! Cela ne me concerne pas ! — Alors, regardez ces autres fleurs qui sont celles du pays où vous vous êtes rendue la nuit passée ! — Je ne les connais pas ! — Alors, qu'est-ce que cette fourchette avec ce morceau de viande ? — Je n'en sais rien. — Et cette cuiller avec laquelle vous vouliez boire votre liqueur ? » Elle niait tout.

Alors il sortit de la sacoche la tête de Satan et l'exhiba devant tout le monde avec ses cornes. Tous de détourner la tête avec horreur ! Satan, lui, s'échappa de ses mains et disparut.

La jeune fille dit alors : « Oui, c'est vrai ! tu as été plus fin que moi. Maintenant, mon père, il ne me reste plus qu'à mourir. Vous me mettrez dans une bière, dans l'église, et, chaque soir, vous y placerez un garde pour veiller sur moi. »

II

Elle mourut. On lui fit une bière et elle fut placée dans l'église. Un soldat y fut posté pour la nuit. La princesse se réveilla, sortit de son cercueil et le dévora. Il ne resta que les os. Au matin, on alla voir ce qui était advenu et on trouva qu'il avait été mangé. Ses os furent réunis et enterrés.

Un autre soldat monta la garde la nuit suivante. La même chose lui arriva. Beaucoup subirent le même sort : on enterrait leurs os le matin. Voyant cela, les soldats commencèrent à déserter. Le tour de Jean vint aussi. On lui dit : « Cette nuit, c'est toi qui dormiras dans l'église. » Il eut peur et s'enfuit. Il passa près de la maison d'une vieille femme de ses parentes qui lui dit : « Où vas-tu ? — Je me suis enfui parce que c'est mon tour de veiller sur la fille du roi, dans l'église, et je n'ai pas envie d'être dévoré ! » La vieille lui dit : « Vas-y seulement ! Mais d'abord demande au roi de te donner cent livres sterling que tu iras déposer chez tes parents. Puis veille. Quand ta montre marquera minuit, tu te lèveras et iras te cacher dans le bassin où l'on conserve l'eau pour le baptême. Elle n'osera pas t'y poursuivre. » Il fit ainsi. Le roi lui donna les cent livres sterling et il alla dormir à l'église. A minuit, il se leva, se cacha dans le bénitier.

La princesse sortit de sa bière, toute rouge comme du feu, disant : « J'ai faim ! Où es-tu, Jean ? » il se tut. Elle chercha partout, poussant des cris, voulant le prendre, mais elle n'y réussit pas. A trois heures du matin, elle rentra dans le cercueil. Il se recoucha. On vint chercher ses os le matin, mais il était là, vivant.

Le roi lui dit alors : « Tu y retourneras la nuit prochaine. » Mais il eut peur et s'enfuit de nouveau chez la vieille. Celle-ci le gronda et lui dit : « Comment, tu as peur ! Retournes-y seulement ! Cette nuit, elle n'aura guère de force puisqu'elle n'a rien mangé hier. Mais commence par demander au roi quatre cents

livres que tu iras déposer chez tes parents. » Il alla demander cette somme, qui lui fut donnée tout de suite, et il acheta six pains, six kilos de viande et six bouteilles de vin. Puis il s'en fut à l'église, le soir.

A minuit il se réfugia dans le bénitier. La princesse sort; elle crie, elle pleure, elle appelle : « Jean! Jean! Mon père ne m'a pas bien servie hier, ni aujourd'hui! » Elle tombe en défaillance, se traîne sur les genoux, cherche partout.... Enfin elle s'arrête, épuisée. Alors Jean ouvre une bouteille et va lui verser le vin dans la bouche. Il lui administre les six bouteilles, les six kilos de viande, les six pains. Elle avale tout d'un trait. Puis elle s'assied. « Ah! dit-elle, maintenant c'est fini, Satan m'a quittée. » Ils se mirent à causer. Elle était de sens rassis. Ils s'entretinrent jusqu'au matin. Quand il fit jour, le roi vint appeler Jean. Elle dit au soldat : « Tais-toi, ne réponds rien. » Il appela de nouveau, disant : « Viens dehors. » La princesse lui dit : « Réponds que tu refuses. » Il obéit. Le roi insista, lui offrant de grandes récompenses. Elle lui conseilla de demander des habits royaux et une voiture. On vint lui apporter tout cela. Il revêtit l'uniforme.

Alors les gens entrèrent dans l'église et le virent avec la princesse vivante. Ce fut un grand émoi. « Comment donc! disaient-ils. Elle est ressuscitée! » Ils montèrent dans la voiture et partirent, et Jean épousa la fille du roi.

Avec ce dernier conte, nous voilà bien éloignés des idées, des croyances et du très simple mode de vivre de la tribu africaine.... La race blanche a fait son apparition. Avec le prestige de sa supériorité, elle va à la conquête du peuple primitif; elle le transforme; elle le marque de son empreinte. Or le cerveau africain est une matière molle, qui se laisse modeler aisément.

N'est-il point urgent d'enseigner à ces intelligences avides de connaissance autre chose que les scènes macabres du conte qu'on vient de lire?

Il existe une histoire admirable, intéressante, saisissante entre toutes. Elle est souverainement utile aussi, car elle n'est point seulement un poétique folklore : c'est une véritable histoire. Sous son influence, des croyances salutaires sont nées, les mœurs se sont épurées, les individualités se sont ennoblies. C'est elle qui a fait des peuples chrétiens les premiers peuples du monde. Exerçant sur les nations une influence morale profonde, elle les rend capables de tous les progrès, accessibles à toutes les lumières. C'est l'histoire ancienne et toujours neuve de l'Evangile! Lorsque les Ba-Ronga l'ont entendue pour la première

fois, ils ont été absolument émerveillés. « C'est une corbeille remplie de bonnes choses,... du pain, de la viande, du café, du sucre, du miel ! » déclarait pittoresquement l'un d'eux à quelques blancs qui s'étonnaient de le voir devenu un néophyte zélé. Et leur bonheur est tel que, durant un temps, ils perdent tout intérêt dans leurs contes et leurs chants nationaux.

Soyons heureux de ce que l'Evangile, qui a procuré à la race blanche l'affranchissement, est maintenant prêché à sa sœur, la race noire.

Et cependant qu'on me permette de terminer par un vœu. Il paraîtra sans doute mesquin à plusieurs de mes lecteurs, mais il est plus fondé qu'il n'en a l'air.

Puissent les Africains, tout en devenant des chrétiens majeurs, conserver leur grâce enfantine ! Délivrés de la superstition maudite du paganisme, éclairés par une instruction et une civilisation croissantes, puissent-ils cependant garder leur originalité et continuer à se raconter, de génération en génération, les innocentes et pittoresques histoires que leurs ancêtres leur ont léguées !

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE

Les chants des Ba-Ronga.

I. Le clan des Ba-Ronga 17
II. Instruments de musique et système musical des Ba-Ronga 21
III. Les chants de circonstance 34
IV. Les chants de Rongué 40
V. Chants d'amour et chants de noces 43
VI. Chants des porteurs 46
VII. Chants de deuil 50
VIII. Chants des exorcistes 51
IX. Chants de chasse et chants de guerre 53

SECONDE PARTIE

Les contes des Ba-Ronga.

Pages.

I. La place des contes dans la vie des Ba-Ronga 69
II. Mes conteurs 71
III. Caractère littéraire de ces contes 74
IV. Les divers genres des contes ronga. Leur valeur philosophique 79

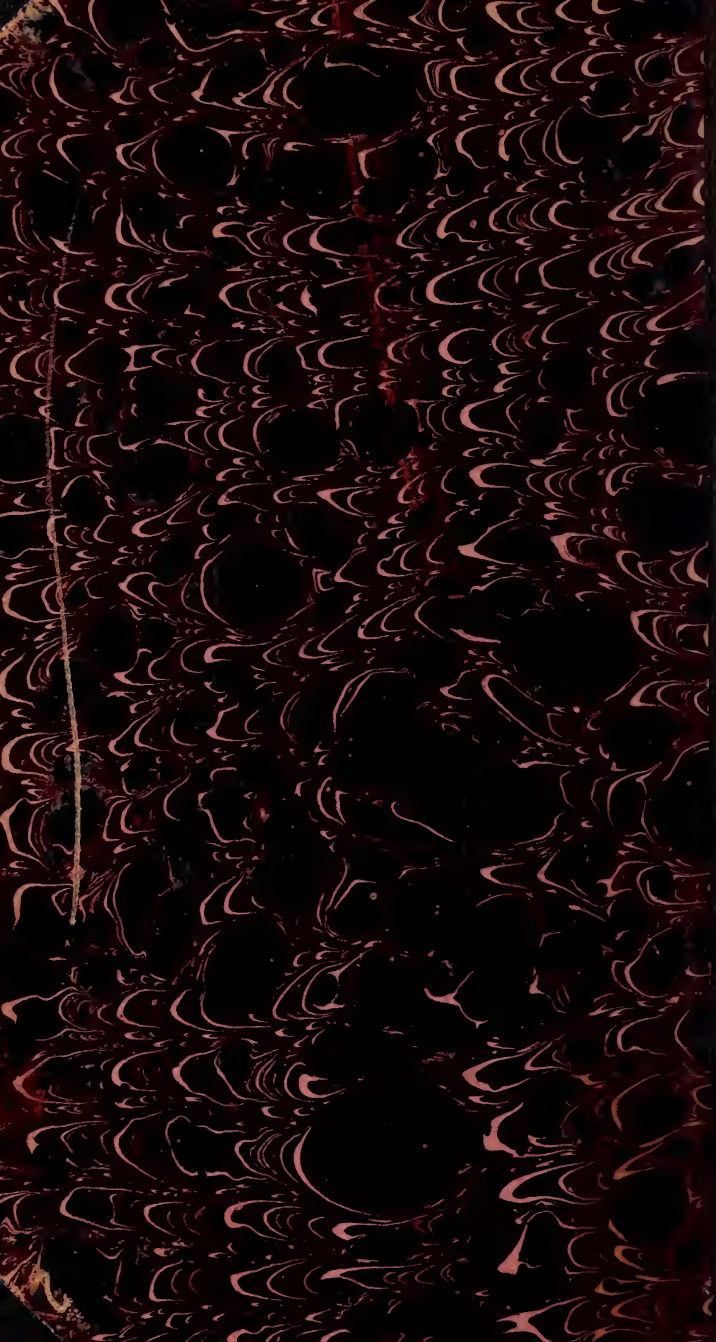
CHAPITRE PREMIER. — Les contes d'animaux 86
I. Le Roman du Lièvre. *Premier cycle*. 90
II. Le Roman du Lièvre. *Second cycle* 98
III. L'Epopée de la Rainette 109
IV. Le Lièvre et la Rainette 127
V. Le Lièvre et l'Hirondelle 131
VI. Le Lièvre et la Poule. 135
VII. La sagesse du Caméléon 136

CHAPITRE SECOND. — La sagesse des petits . . . 143
VIII. L'Homme-au-grand-Coutelas 144
IX. Piti, le berger 151
X. Moutipi 158
XI. Le Petit Détesté. 170

CHAPITRE TROISIÈME. — Les contes d'ogres 195
XII. Nyandzoumoula-ndéngéla, le mangeur d'hommes 198
XIII. Ngoumba-ngoumba 200
XIV. Nouamoubia, le vainqueur des ogres 203
XV. Namachouké, ou la curiosité punie. 221

Pages

CHAPITRE QUATRIÈME. — Les contes moraux 227
XVI. La Jeune fille et la Baleine 229
XVII. La route du ciel. 237
XVIII. Halandi et Mayindana 242
XIX. Nabandji, la Fille aux crapauds 246
XX. Le chat de Titichane. 253
XXI. La femme paresseuse. 257
XXII. L'année de la famine. 260
XXIII. Saboulana, l'amie des dieux. 264
XXIV. La bienfaisance récompensée 270

CHAPITRE CINQUIÈME — Les contes étrangers . . . 274
XXV. Les aventures de Djiwaô. 276
XXVI. Bonaouaçi 291
XXVII. Les trois vaisseaux. 304
XXVIII. Likanga (conte koua) 309
XXIX. Le jeune garçon et le Grand Serpent (conte musulman) 314
XXX. La fille du roi (conte portugais) 317

Princeton Theological Seminary Libraries
1 1012 01171 6943